

France

A M^r. H. Cassier
Directeur du Musée pré-historique de
Bordeaux
Hommage

du DR. F. FERRAZ DE MACEDO

ETNOGÉNIE BRÉSILIENNE

ESSAI CRITIQUE

SUR LES

ÂGES PRÉHISTORIQUES DU BRÉSIL

ET L'AUTOCHTHONIE POLYGÉNISTE

D'APRÈS LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES RÉCENTES EN AMÉRIQUE

PRÉSENTÉES A

L'EXPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DE RIO DE JANEIRO EN 1882

Contient six planches — caractères symboliques, chromos et contours crâniens

Traduction française d'après l'original portugais, par Albert Girard

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1886



D.

H2285

()

MANIOC.org

Bibliothèque municipale de Bordeaux

D49.285

No 197
DR. F. FERRAZ DE MACEDO

ETHNOGÉNIE BRÉSILIENNE

ESSAI CRITIQUE

SUR LES

ÂGES PRÉHISTORIQUES DU BRÉSIL

ET L'AUTOCHTHONIE POLYGÉNISTE

D'APRÈS LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES RÉCENTES EN AMÉRIQUE

PRÉSENTÉES A

L'EXPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DE RIO DE JANEIRO EN 1882

Contenant seize planches — caractères symboliques, chromos et contours crâniens

Traduction française, d'après l'original portugais, par Albert Girard



LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1886

*Soumis à la considération de l'Institut de France
et de l'Académie de Berlin par le*

Dr. J. F. de Macedo.

AVANT-PROPOS

Je me trouvais à Rio de Janeiro, quand on a publié le vi^e volume des *Archives du musée national* de cette ville.

Les articles sur les sciences naturelles et spécialement les archéologiques m'ont vraiment surpris, et je félicitais en moi-même leurs protecteurs directs et indirects.

Ce premier enthousiasme passé, je dirigeai une seconde fois mon attention sur les titres, en tête des mémoires, en les comparant avec leurs signataires. Quelques uns de ces derniers m'étaient connus de nom, d'autres comme compagnons d'études, et d'autres enfin par simple courtoisie.

Par une irrésistible curiosité je fus conduit à une première lecture des *Archives*. Elle me permit, de suite, d'admirer le talent et la perspicacité investigatrice de l'immortel et du malheureux Charles Frédéric Hartt, de louer les efforts de deux initiateurs d'études anthropologiques, et de me délecter en admirant un important travail archéologique du directeur du Musée, que je ne connaissais que depuis peu.

Impressionné de cette façon, je passai à une seconde lecture, en faisant appel à toute mon attention et à toutes mes connaissances acquises jusqu'à ce jour. Mon admiration grandissait à chaque page, transporté par tant d'idées nouvelles, par autant de points de vue,

indiqués aux futurs chercheurs dans la même voie, par autant d'incitations nouvelles poussant à la continuation de problèmes très divers, se rapportant spécialement aux *habitants primitifs sud-américains*.

Les observations se présentaient presque continuellement à chaque pas, et par conséquent mes considérations se heurtaient sans cesse dans mon cerveau.

D'après ce que nous venons d'exposer, on conclura que je n'aurais pas manqué d'émettre mon opinion, dans une occasion favorable quelconque, sur un écrit aussi important pour ceux qui se vouent à l'étude grandiose du *préhistorique américain* en général et à celui du Brésil en particulier.

Trois occasions, et je crois même plus, se sont présentées pour communiquer mes impressions sur un tel sujet, en distribuant à chaque division de travail ce que je réputais juste. Je ferai observer cependant que je distinguais le mémoire intitulé *Recherches sur l'archéologie brésilienne*, présenté par le directeur du Musée, Ladislau Netto. J'observais aussi que mes éloges à ce signataire de l'étude, à laquelle je fais allusion, étaient mal reçus par presque tous ceux qui m'écoutaient, sans toutefois m'en dirent la raison. J'attribuais ce mauvais accueil, à mes louanges, à l'indifférence pour ce genre de travaux, à des défits infondés, à des démêlés personnels . . . et enfin j'ai été même porté à croire que c'était par jalousie.

Ceci passé, peu s'en est fallu pour que je pusse nouvellement me prononcer sur le même sujet; mais alors la question changea de face, parce qu'un des assistants *me nia la paternité du signataire pour une partie des études*.

Cet incident, inattendu pour moi, me stimula à faire des recherches pour tâcher de l'éclaircir . . . Peu de temps après, j'étais convaincu que Ladislau Netto avait commis une *extorsion intellectuelle au moyen d'une espèce de violation policière*.

Quoiqu'une action aussi repoussante m'ait profondément blessé, j'étais disposé à me taire et à laisser au courant fatal des événements le châtimement d'une aussi grande iniquité.

C'est non seulement la tacite obscurité et les nécessités presque vitales du véritable auteur de ce travail, aussi original que précieux pour la science, mais aussi l'importune divulgation méritoire par le spoliateur du travail parmi les principaux centres scientifi-

ques, qui en sont venus même à lui conférer des titres honorifiques de la considération la plus élevée, qui m'ont fait rompre mon abstention de rendre cette question publique.

Voici ce qui a motivé ce léger essai critique et justifié, qui a plutôt pour but avertir les sociétés savantes, pour que dorénavant elles ne soient point précipitées dans la distribution de leurs titres honorifiques, qu'il n'a en vue le châtiment de son moteur principal, qui ne se corrigerait peut-être pas s'il le comprenait.

Je soupçonne d'avoir à soulever, pendant le cours des travaux que je suis en train d'exécuter, des *procès critiques* plus ou moins semblables dans le pays où celui-ci est en train de paraître.

Franchement: je n'aurais jamais imaginé qu'il existât dans les sociétés aristocratiques et savantes autant de fraude à côté de tant de guenilles.

*

Avant de continuer, que le lecteur me permette de lui rappeler quelques points destinés à mettre en relief la gravité qui préside à cet essai critique, et en même temps d'en diminuer l'antipathie.

Connaissant à peine de vue celui qui est cause de cette critique, je ne l'attaquerai ici pas même en pensée dans sa vie privée, que j'ignore, et que je n'ai jamais prétendu, ni je prétends, connaître. Je suppose que, si un fait indigne affecte uniquement son auteur, ou, par malheur, ne s'étend tout au plus qu'au cercle de ceux qui lui sont subordonnés domestiquement, les autres membres de la société ne peuvent ou ne doivent avoir que très peu ou aucune intervention, à moins d'occurrences exceptionnelles; dans le cas contraire, je crois qu'il est du devoir de tous d'empêcher sa continuité, et s'il est possible d'en diminuer l'atteinte.

Je ne critiquerai pas ses actions comme employé public, quoique fortuitement j'ai eu connaissance de quelques faits dignes de censure, que je mets de côté, parce qu'ils n'ont pas été confirmés, et qu'ils sont incompatibles avec ma nationalité et mon état civil, en laissant leur recherche à qui elle appartient.

Je ne montrerai point que j'envie ses titres honorifiques, soit ceux qui lui sont conférés par les pouvoirs publics, soit par les sociétés savantes. Et je ne les lui envie point, parce que je ne possède pas de complexion idéale pour les premiers, ni trop ni même

assez de capacité pour les seconds. Enfin, dans ce cas, outre ces raisons, qui me semblent assez puissantes, j'ajoute encore que: eu égard à la légèreté avec laquelle on distribue aujourd'hui des distinctions officielles et scientifiques, en prenant pour type, sans aller plus loin, celui que je critique maintenant, tout homme, qui vit dans les bras de la justice et au sein de la probité, ne doit se lier ou n'être lié qu'à contre-cœur à des corporations souillées ainsi. Et j'ajoute même:— Si je pouvais un jour être écouté à ce sujet, je proposerai, ou une réforme complète des institutions administratives et des corporations scientifiques, qui distribueraient injustement de tels honneurs, ou leur extinction pour qu'elles soient créées sous les auspices d'un nouveau plan. Je déclare de cette manière que je n'envie ni n'ambitionne ces qualités de distinction; je révère et je respecte, cependant, non à cause d'elles, tous les hommes dignes et illustres, les possédant officiellement ou non.

Je pense que le *savoir* est comme le *beau* (relatif à chaque peuple); et comme ce dernier n'a pas besoin d'ornements pour briller, il semble au contraire que les atours l'enlaidissent et le souillent, je crois qu'il doit en être de même pour le savoir.

J'ai toujours cru que l'homme civilisé ne conservât dans ces centres la distinction que pour le talent naturel, à cause du mérite qu'il procure à ceux peu favorisés de la fortune, qui entourassent l'élu, sans avoir égard à l'origine, au rang, au genre d'application, et bien moins à la faction politique ou à la méthode scientifique qu'il employât pour atteindre les buts si désirés de la vérité; j'ai toujours pensé que ceux, que l'on eût revêtu de distinctions, dussent servir de modèles à tous ceux qui fussent aptes et visassent à poursuivre la route honorable tracée par ceux-là; j'ai toujours cru enfin que la distinction, la fermeté de caractère, le savoir, la probité et tout l'ensemble des actes que nous appelons vertu, fussent les ornements simples de la position la plus élevée, et qu'uniquement par leur possession un homme était savant et distingué... Cependant, c'est triste à dire, parmi les représentants des corporations honorifiques, il s'en trouve quelques uns que, ni le talent, ni la capacité, ni le savoir ont conduits à occuper un poste aussi élevé: ils doivent uniquement cet honneur, ou à de l'influence politique, ou à l'esprit de classe et de camaraderie, ou à d'anciennes relations d'amitié, ou à un choix fait à la légère, ou au manque de scrupules dans la recherche de leurs

mérites, ou à des intrigues bien montées et à des fines tromperies difficiles à démêler. De sorte, qu'au lieu de voir les représentants des corporations honorifiques servir aveuglement et indistinctement de centres d'attraction de la science et de la morale, ils servent, au contraire, à cause de ces mauvais exemples, de doute et de méfiance aux honnêtes chercheurs. Quand donc, ceux qui n'appartiennent pas à ces centres, auront à classer leurs membres avec justice, il leur sera nécessaire de procéder à une première enquête des mérites positifs de chacun, pour ne pas tomber dans une erreur flagrante. C'est comme cela que nous sommes arrivés à conclure, que se sont les *profanes* les vrais dispensateurs de titres honorifiques, et non ceux qui les possèdent, parce qu'ils ne prennent pas soin de remplir les conditions indispensables, avant l'admission de nouveaux membres dans ces corporations d'un idéal des plus élevés.

Ces présomptueux *favorisés civils* seront toujours la tache noire qui souillera les honorables blasons de l'ancienne aristocratie; ces *adorateurs d'oripeaux* seront aussi toujours la honte et le chagrin des vrais savants académiciens.

Par contre: ces *aristocrates burlesques* et ces *académiciens stupides et ridicules* seront toujours la gloire constante du travailleur modeste, qui ne les a point pour collègues.

Les défits et les mesquines diatribes, que ces propositions provoqueront peut-être chez quelques uns d'entre eux, ne m'effrayent et ne m'émeuvent guère, parce que leurs propres bévues serviront de pierre de touche pour que les hommes sensés les apprécient, au moyen de ces misérables railleries, d'après leurs mérites réels.

Ceci posé, je prie le lecteur de me permettre de lui exposer l'objet de cet ouvrage.



PREMIÈRE PARTIE

LES ÂGES PRÉHISTORIQUES DU BRÉSIL

I

L'exposition anthropologique de Rio de Janeiro

Le 29 juillet 1882 une *exposition anthropologique brésilienne* organisée par le Musée national a été inaugurée à Rio de Janeiro.

On y remarquait une riche collection d'objets découverts dans la vallée inférieure de l'Amazone par MM. Ferreira Penna et Derby. Ces objets se composaient de différents vases en terre de l'île de Marajó (ou Joannes), qui faisaient naturellement supposer et qui montraient même quelques vestiges d'une civilisation analogue à celle des Quichuas. Ces peuples renfermés dans l'empire des Incas, qui répondait à l'Équateur, au Pérou, à la Bolivie, au Chili et à la République Argentine, établis autour de Cuzco et de Azmaras, et occupant les hauts plateaux des Andes pendant la conquête espagnole, étaient pris alors pour des aborigènes.

De nouveaux objets découverts dans d'autres explorations, entreprises pour éclaircir cette question, vinrent augmenter considérablement cette riche collection céramique et plus spécialement la collection paléontologique.

Par leur ensemble, quiconque pourrait être conduit à de nouvelles vues sur l'origine de la civilisation ou même des races, qui sembleraient devoir ébranler profondément le problème de leur autochthonie.

Toutefois, autant l'exposition anthropologique était importante, qu'elle était dépourvue d'indications utiles et indispensables: il y manquait une classification rigoureusement scientifique, et surtout un catalogue explicatif des monuments archéologiques accompagné de dessins, de plans et de profils des gisements où les différents objets avaient été trouvés, pour que leur examen fût profitable au curieux et à l'observateur. Et s'il est vrai que ces deux dernières lacunes sont dues aux exposants, il n'est pas moins certain que l'insuffisance du catalogue ne pouvait être expliquée que par l'absence de connaissances spéciales chez le directeur du Musée anthropologique de Rio de Janeiro, Ladislau de Sousa Mello e Netto, pour qui ce genre d'études n'est, dit-on, qu'un passe-temps de curieux, d'amateur, ou quelque chose d'analogue.

Pour atténuer cette importante lacune, le directeur du Musée a ajourné la difficulté, en promettant «une mention plus étendue ou plus authentique dans le volume vi des *Archives du musée national*». En effet, le mémoire promis et si désiré a vu le jour trois ans après.

Dans ce volume vi on a publié:

1° Les importantes œuvres posthumes de l'éminent naturaliste Charles Frédéric Hartt, qui ont été réunies avec soin par son élève et substitut Orville Derby, sous le titre *Contributions pour l'ethnologie de la vallée de l'Amazonie*;

2° Une étude abrégée du docteur Lacerda, intitulée *L'homme des Sambaquis*, étude qui a quelque importance par la comparaison historique de quelques dénominations diverses de ces gisements humains;

3° Un essai descriptif et crâniométrique, par le docteur R. Peixoto, sous le titre *Nouvelles études crâniologiques sur les Botocudos*, essai qui me semble d'une insuffisance relative, vu le petit nombre d'exemplaires examinés;

4° Une étude étendue par Ladislau Netto, intitulée, d'une manière très vague, *Recherches sur l'archéologie brésilienne* (pag. 257 à 554).

Sans nous occuper des importantes observations de Hartt sur les origines des décorations des poteries de Marajó, exposées dans une conférence en 1875, les trois premiers travaux n'ont que très peu de valeur, parce qu'ils se bornent à de courts essais.

Le dernier travail par L. Netto, qui occupe la plus grande partie du vi^e volume des *Archives*, quoique d'un titre confus, est en com-

pensation par contre illustré de près de trois cents figures des principaux documents ethnologiques découverts dans le bas Amazone, une grande partie desquelles a été dessinée par l'auteur.

C'est de cette quatrième division du livre que je m'occuperai avec développement.

Par rapport à la partie descriptive elle n'est plus ou moins qu'une répétition des descriptions du docteur Hartt, et pour cette raison elle ne réclame que peu ou même point notre attention.

La partie vraiment nouvelle, et tout à fait surprenante, est celle qui s'occupe de la comparaison des caractères représentatifs et des symboles imprimés sur les produits céramiques de Marajó, rapprochés des hiéroglyphes du Mexique, de la Chine, de l'Égypte et de l'Inde. Les conséquences de ces analogies, palpables et évidentes, qui sont représentées dans le volume vi par quatre-vingt-deux hiéroglyphes, sont incalculables pour tracer l'histoire anthropologique du Brésil.

Profondément frappé par cette analogie, Ladislau Netto, l'auteur lui même, qui a toujours considéré l'Amérique comme un centre de création, se voit obligé d'accepter l'origine étrangère des races du Brésil par l'imprévu et par l'évidence des faits. Il dit: « Je ne suis point suspect dans cette matière où jusqu'à présent *je me suis toujours montré plus incliné à l'autochthonisme américain*, et, quoique je le fusse, je dois déclarer que, pendant tout le temps que je me suis occupé à examiner et à grouper les objets que j'ai décrits et figurés, je me suis toujours maintenu dans la réserve la plus scrupuleuse, en évitant autant que possible l'intervention de la moindre influence de mes préventions personnelles ». Et il ajoute: « *Je vois que contre mon gré, ou sans m'y attendre*, tout au moins, j'ai formé peut-être des arguments contraires à l'école autochthono-polygéniste américaine, à laquelle j'aurais voulu appartenir, et en tête de laquelle je vois briller la figure respectable d'Agassiz. » (Op. cit., pag. 259.)

Sans aller plus loin, il me faut présenter ici ma première réflexion, et je demande sur son importance l'attention des lecteurs: — Quels puissants motifs ont conduit Ladislau Netto, contre sa volonté et ses convictions, à ces études comparatives?... Ou, autrement: — quel ensemble de circonstances étranges lui ont fait rappeler l'analogie des symboles des vases de Marajó avec les symboles Égyptiens, Chinois et Indiens, quand il est admis que ce sujet ar-

chéologique lui est totalement inconnu, par méconnaissance complète des caractères, outre que tout cela lui est absolument indifférent à cause de ses idées d'autochthonie américaine?

Voici le problème de la critique pour expliquer l'origine de sa découverte anthropologique, et, par sa résolution, en retrouver l'auteur.

Ladislau Netto révèle dans son procédé comparatif certaines lacunes qui accusent un affreux plagiat; et, comme il n'est pas parvenu à comprendre la portée des faits, auxquels il a prétendu lier son nom, il les esquisse à peine sans même oser en tirer leurs conséquences premières et naturelles. Mais les découvertes révélées dans cette analogie des symboles de Marajó avec ceux de l'Égypte et de la Chine, quoique non pressenties par L. Netto, méritèrent une attention spéciale de la Société d'anthropologie de Berlin, qui l'a reçu membre correspondant sur la proposition du savant R. Virchow.

«DISTINCTION SCIENTIFIQUE.—Le docteur Ladislau Netto a été nommé membre de la Société d'anthropologie, d'ethnologie et préhistorique de Berlin, dont est président l'éminent professeur Virchow. Dans une lettre dirigée au docteur Ladislau Netto, l'illustre professeur a déclaré que cette distinction lui avait été conférée en témoignage de considération pour ses travaux, spécialement pour ceux parus dans le tome VI des *Archives du musée national*.»

(*Jornal do commercio* n° 352, 19 décembre 1885.)

Si cette distinction prétend simplement signifier un hommage au fait scientifique exposé dans le volume VI des *Archives du musée national*, je me réjouis de voir apprécier son extrême importance; si cependant c'est une glorification personnelle à Ladislau Netto, ce n'est qu'un honneur immérité, parce que la Société d'anthropologie de Berlin a été trompée par un habile plagiaire, qui s'est emparé de la découverte d'un infortuné, qu'il a cherché à éclipser de toutes manières en le persécutant mortellement!

Voyons en résumé comment cela s'est passé.

En 1881, un artiste français appelé Paul L'Epine, qui avait habité quelque temps l'Égypte en travaillant avec M. Naudy, a été invité à venir au Musée national de Rio de Janeiro pour copier, par ordre de l'Empereur, des hiéroglyphes que l'on devait remettre à Maspero. Au mois de septembre, c'est-à-dire, huit jours avant la clôture de l'Exposition d'anthropologie de Rio de Janeiro, L. Netto

engagea le même artiste pour copier les figures en terre de Marajó. A cette occasion, L. Netto fixa son attention sur ce qu'avait observé le docteur Hartt, par rapport aux ornements formés par des lignes dérivées de contours de la face humaine. Justement Paul L'Epine avait habité quelque temps le Mexique, que L. Netto n'a jamais visité. Outre, donc, les larges connaissances de Paul L'Epine sur l'Égyptien et le Chinois, il avait appris aussi à déchiffrer les hiéroglyphes Mexicains.

Cet ensemble de circonstances devait naturellement le conduire à des confrontations, des rapprochements ou des comparaisons des terres céramiques amazoniques.

Ayant admis la possibilité de ce plagiat, je me suis occupé, sans perte de temps, de réunir toutes les informations nécessaires pour éclaircir un fait scientifique de tant d'importance, en le plaçant à son vrai point de vue et en le ramenant à son évidente origine. Je le désirais d'autant plus, qu'il me survenait que les découvertes tracées inconsciemment par L. Netto étaient incomplètes, puisqu'il existait en pouvoir de Paul L'Epine presque le double des symboles comparés, dont le directeur du Musée national n'avait pu s'approprier que quatre-vingt-deux.

Certain que L. Netto n'était pas l'auteur de la découverte et connaissant les lacunes comparatives des symboles amazoniques, je lui ai posé les questions suivantes dans le *Jornal do commercio* de Rio de Janeiro du 18, 21, 25 et 27 octobre 1885 :

Musée national

M. le rédacteur. — Les sujets scientifiques ayant pour moi une attraction et un but particulier, je viens vous prier d'avoir l'obligeance d'insérer les lignes suivantes dans l'intéressant journal que vous rédigez :

Ayant lu avec un vif intérêt et un vrai plaisir le volume vi des *Archives du musée national*, j'ai été rempli d'enthousiasme, non seulement par sa rédaction, mais aussi par l'importance des études que M. le docteur Ladislau Netto y a exposées. Pour cette raison je me permets de diriger quelques questions à ce Monsieur, en espérant qu'il aura la bonté de me répondre par ce même journal.

Première question : — *Quel a été le but que l'auteur a eu en vue en analysant les figures gravées et peintes, qui sont au nombre de quatre-vingt-huit, reconnues sur différents fragments de céramique, et quel intérêt cette analyse a-t-elle pour la science ?*

M. le rédacteur. — Quoique je n'ai pas eu l'honneur de recevoir une réponse à la première question que j'ai adressée à M. le docteur Ladislau Netto, je profite de votre obligeance pour prier M. le docteur de répondre par ce journal à une :

Seconde question : — *Par quelle thèse la ressemblance des signes symboliques comparés dans le volume VI des « Archives du musée national » peut-elle servir de base pour interpréter l'ancien idiome des populations préhistoriques du Brésil ?*

M. le rédacteur. — Malgré que M. le docteur Ladislau Netto ne m'a pas fait l'honneur de répondre à mes deux premières questions, j'ose encore, confiant dans votre bonté, demander à M. le docteur une solution par cette feuille à une :

Troisième question : — *Avez-vous reconnu, par l'interprétation du vase de Marajó, quelques indices applicables aux idiomes parlés par les nombreuses tribus indigènes du Brésil, et ayant des relations soit avec le tartare-mandchoux, soit avec le tibétain, soit avec le birman, soit avec les nombreux dialectes de l'Indo-Chine ?*

M. le rédacteur. — J'avais des motifs pour croire que les questions faites par ce journal au docteur Ladislau Netto n'auraient pas la faveur d'une réponse ; j'ai cependant tenté cette contre-épreuve.

Je termine ce sujet pour à présent, en attendant une occasion favorable pour exposer ces motifs.

Il est évident que L. Netto a compris la portée de mes questions, ou, s'il ne l'a pas comprise, il a eu tout au moins quelqu'un qui la lui a suggérée. C'est pour cette raison, je crois, qu'il s'est maintenu dans un silence sépulcral, sinon il se serait peut-être engagé dans d'interminables explications, avec le langage ampoulé et désagréable qui le caractérise. Il n'a pu néanmoins se contenir longtemps, et il a cherché à me répondre d'une manière évasive et indirecte, en faisant publier dans le *Jornal do commercio* du 12 décembre, comme je l'ai montré ci-dessus, que sous la proposition de Wirchow il avait été nommé membre correspondant de la Société d'anthropologie de Berlin.

Pendant que je réunissais les documents positifs montrant à l'évidence le monstrueux plagiat, qui, en ornant L. Netto des plumes du paon, privait la science de la découverte pleine et intégrale de la nouvelle méthode de recherche sur l'évolution spécialement artistique et *exode* des races nord et sud-américaines, d'autres documents

biographiques antérieurs, intercurrents et postérieurs à mes recherches, vinrent m'éclairer sur la valeur morale du directeur du Musée de Rio de Janeiro. Ces documents ont pour objet ses antécédents scientifiques, les persécutions d'infatigables chercheurs, comme M. Barbosa Rodrigues (*voyez note A*), et enfin la négation systématique du grand nombre de travaux de beaucoup d'anthropologistes brésiliens, dans le seul but de mettre en relief sa chimérique initiative, comme le docteur Sylvio Romero l'a montré jusqu'à l'évidence dans la *Gazeta de noticias* du 20 janvier, 28 février et 25 mars de cette année (*voyez note B*).

Les moyens employés par Ladislau Netto, pour s'appropriier les travaux ethnologiques de Paul L'Epine, forment un drame douloureux que je suis parvenu à débrouiller, et que j'ai revêtu immédiatement de la forme officielle nécessaire, pour lui donner un cachet tout à fait authentique. Ces documents viennent, en outre, expliquer les retards survenus dans la publication du volume VI des *Archives du musée national*, ce qui a permis, il est vrai, de fournir à la science moderne, avec plus d'étendue, les indications de la découverte ethnologique.

Maintenant, qu'il me soit permis de transcrire en entier les documents à l'appui de mes affirmations, et de les faire suivre, pour de plus larges éclaircissements, des six tableaux de caractères symboliques comparés, réduits aux trois quarts des dimensions avec lesquelles ils ont paru dans les *Archives*.

Je présente en outre deux dessins en chromo, figurant les deux faces du vase de Pácoval, de même grandeur et avec les mêmes traits, tons et couleurs qu'il est représenté dans les *Archives*. Ceci permettra aux spécialistes, sans grand travail, avec des matériaux prompts et faciles, et au moyen de comparaisons avec les descriptions qui se suivent de M. L'Epine, de se faire une idée nette du sujet dont je m'occupe.

(Transcription textuelle)

M. Paul L'Epine.

Permettez-moi, sans avoir l'honneur de vous connaître, de prendre la liberté de cette correspondance.

Je suppose que le but de cette lettre sera non seulement d'un

grand intérêt pour vous, mais aussi d'une grande importance pour une personne distinguée habitant cette ville, et enfin je le juge d'une sensible utilité distinctive pour les corporations savantes de tous les peuples civilisés.

Permettez-moi, donc, de traiter du sujet qui va suivre et qui est en même temps une enquête.

*

Ces jours derniers, quelques personnes firent par hasard une légère enquête sur l'édifiante valeur scientifique des *Archives du musée national*, spécifiant le volume VI, récemment publié—Rio de Janeiro, 1885.

J'étais présent à l'occasion; et, tout naturellement, je louai les efforts employés par tous ceux qui ont concouru à une aussi belle publication, en faisant tout mon possible pour faire ressortir la partie qui se rapporte aux *Investigations sur l'archéologie brésilienne*, par le directeur du Musée, M. le docteur Ladislau de Sousa Mello e Netto.

A peine avais-je flatté comme l'œuvre le méritait, quand une des personnes présentes mit en doute sa paternité dans ces investigations, mais ayant le soin de limiter ce doute, surtout en ce qui concerne la céramique, et toutes choses se rapportant aux antiquités brésiennes.

Je m'insurgeai en entendant cette accusation, que je considérais comme non avenue, dirigée à la réputation d'un homme tenu comme distingué et de toute probité dans les cercles honorables!

J'étais disposé à poursuivre la défense de la personne accusée d'un *stellionat scientifique*, quand je fus arrêté par la déclaration qui suit, prononcée avec la plus grande sérénité, sans laisser paraître le plus léger indice de rancune, ni de jalousie:—*L'auteur positif de la classification, des descriptions, des comparaisons ou confrontations, des approximations... enfin, l'auteur de toute la partie technique des investigations sur l'archéologie brésilienne présentée dans les Archives mentionnées est un jeune savant qui a étudié les langues orientales anciennes au Collège de France, qui a voyagé en Égypte, qui, pendant longtemps, s'est livré aux investigations archéologiques, et qui se trouve actuellement dans cette ville; et vous pouvez vous certifier de ce que j'avance si vous tenez à vous occuper de cette élucidation.*

Nous nous séparâmes, et quelques moments après je me rendis auprès de cette personne, qui me donna avec satisfaction votre nom et votre adresse.

Poussé par le désir de savoir ce qu'il y avait de vrai dans cela, j'ose aujourd'hui, Monsieur, vous prier d'avoir l'amabilité de répondre, sous parole d'honneur et de probité scientifique, et ayant la vérité pour base, aux questions suivantes:

1° Est-il vrai que vous avez étudié les langues orientales?

2° Êtes-vous allé en Égypte et avez-vous fait des investigations archéologiques?

3° Avez-vous été au Musée national de Rio de Janeiro en travaux d'investigations dirigés sur la céramique des *Mound-Builders* de Marajó, et à quelle époque cela a eu lieu?

4° La description des vingt planches (de la page 272 à 311), contenant chacune de quatre à douze gravures de têtes ornementales et d'idoles, d'amulettes, de fractions de vases, etc., a été exclusivement faite par vous, Monsieur?

5° Les idoles, les vases, le culte et les ornements phalliques, etc. (de la page 316 à 358) ont-ils été décrits et comparés par vous, dans leurs affinités avec ceux des autres peuples?

6° Dans les quatre-vingt-huit gravures (pag. 358 à 375) avec les en-têtes: «Têtes graesvé de la poterie de Marajó», «Têtes peintes de la poterie de Marajó», avez-vous été le premier à découvrir les ébauches des physionomies humaines, appelant l'attention sur les traits tout en les détaillant?

7° L'élucidation probable, la description et la classification des types amphibomorphes, fantastiques et leurs approximations (de la page 383 à 425), ont-elles été faites par vous, Monsieur?

8° L'étude originale et splendide initiée par les quatre-vingt-deux caractères symboliques comparés entre ceux du Marajó, Mexique, Chine, Égypte et l'Inde (pag. 454 à 465) a-t-elle été exclusivement faite par vous?

9° Comme contre-preuve des affirmations énoncées par vous en réponses à ces questions, si on vous demandait à continuer les études commencées au Musée de Rio de Janeiro, seriez-vous à même de les continuer?

10° Avez-vous commencé quelques études sur la religion comparée et sur d'autres sujets que vous n'avez pu conclure, et, si on vous le demandait, pourriez-vous les continuer?

11° Les livres consultatifs fondamentaux, qui se rapportent aux investigations en question, étaient-ils déjà dans la bibliothèque du Musée national de Rio quand vous y étiez, ou est-ce vous qui les avez achetés chez Garnier?

12° En conclusion: — Existait-il à votre entrée au Musée national quelque étude classificative, descriptive, comparative... enfin, existait-il quelque étude technique sur la céramique de Marajó, et, dans le cas où elle existât, est-ce celle qui a été publiée dans le volume vi des *Archives*?

*

N'importe qu'elles soient contre, ou en faveur, vos réponses à mes questions, je vous demande la permission de m'en utiliser au

nom du droit et de la justice, et indistinctement, soit pour punir les calomniateurs, soit pour que les personnes sensées prêtent hommage à celles qui ont un mérite légitime et pour distribuer des honneurs à ceux qui réellement les méritent dans les études en question.

Comptant sur votre bienveillance, j'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'en faire la réponse.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Rio de Janeiro, le 5 octobre 1885.

Dr. Francisco Ferraz de Macedo.

(Transcription textuelle)

A Monsieur le docteur Francisco Ferraz de Macedo.

Monsieur.

C'est avec plaisir, que je vais répondre aux nombreuses questions que vous me faites l'honneur de m'adresser. Ce n'est pas simplement pour vous montrer les défauts de l'ouvrage portant nom les *Archives du musée national de Rio de Janeiro*, tome VI; mais pour que vous soyez édifié sur la science anthropologico-préhistorique de celui qui s'intitule le seul écrivain des quelques documents relatés dans le dit ouvrage.

Avant d'aller plus loin, j'aurai l'honneur de vous dire que comme étudiant, bachelier ès science en 1866, j'ai suivi avec assiduité les cours de langues orientales au Collège de France; qu'au mois de juillet 1867 je suis parti pour le Caire, sur une recommandation de M. Duruy, à cette époque ministre de l'instruction publique, sollicité par M. J. P. E. Naudy, professeur de philosophie, où je suis resté un an. A mon retour en France, je suis entré au corps d'expédition pour le tracé de la route de Tombouctou, dans le centre africain.

Les deux premières questions étant ensemble, je répond directement à votre troisième. Je suis entré au Musée de Rio de Janeiro en 1881, au mois de septembre, huit jours avant la fermeture de l'exposition d'anthropologie. J'y suis entré comme un simple dessinateur pour relever les inscriptions égyptiennes des sarcophages du Musée, afin que Sa Majesté l'Empereur les fit parvenir à M. Maspero, professeur d'égyptien à Paris, qui, à ce moment, se trouvait chez Mariette Bey, en Égypte. Après ce travail je demandais et obtins la faculté de classer et de faire le catalogue, et description, de tous les objets égyptiens que possédait le Musée de Rio; je n'entrerai aussi dans cette matière en aucune façon. Ceci fini, deux mois après mon entrée, ce qui nous met au mois d'octobre, le directeur me demanda

de rechercher, parmi les fragments de céramique, les particularités que je rencontrerais ayant rapport avec la face humaine, en me donnant pour base l'investigation faite par le docteur Hartt et publiée dans la revue de l'exposition, et qui se trouve aussi dans le vi volume des *Archives*, pag. 107.

Afin, M. le docteur, de suivre vos demandes, il faut nous arrêter ici, vu que vos questions sont forcées de suivre le texte du volume; ainsi passons donc à la quatrième demande.

Les descriptions de ces vingt planches, qui se trouvent placées en tête d'un ouvrage de recherche, montrent parfaitement qu'elles ne sont pas de l'auteur du livre, vu qu'elles ne sont pas à leurs places: et en voici la raison: — elles ne sont que le complément des recherches faites tout le long du volume et l'attestation des suppositions anthropologiques faites en déductions les unes des autres. Si donc cette description eût été faite par l'auteur qui s'intitule le seul, il l'aurait mise à sa place, c'est-à-dire après la description complète des vases anthropomorphes, et non pas avant, puisqu'ils n'en sont que le complément.

Passons donc à la cinquième question, qui est une des plus grandes et une de celles qui demandent le plus de développement, parce qu'elle résume en elle-même la presque totalité de l'histoire du monde. Cette question était déjà à l'étude; la reconnaissance du phallus dans les idoles existait, et était constatée; mais là, seulement, s'en arrêtaient l'étude, et qui était peu avancée. Quelques comparaisons données par moi sont les seules recherches que j'en ai faites, vu que c'est au moment de mon départ que ce sujet a été abordé. Ainsi est-il un peu vague.

Je vais, si vous voulez, vous donner quelques investigations que j'ai faites à ce sujet, mais qui sont restées dans le néant, et qui je crois peuvent donner un jet de lumière. Il existe, parmi les innombrables îles du Pacifique, des idoles en bois peint, identiquement semblables à ceux représentés à page 316, etc.; la description en est donnée dans le voyage de J. Arago, autour du monde, et dans celui de Dumont d'Urville. Maintenant, pourquoi n'y aurait-il pas similitude entre les débris retrouvés au *Amazonas* et ceux des archipels du Pacifique? Pourquoi les révolutions volcaniques qui ont fait disparaître l'Atlantide? Pourquoi le même phénomène n'a-t-il pas pu se produire dans le Pacifique comme dans l'Atlantique? Et les preuves des révolutions terrestres sont connues même par les plus anciens documents. Sir Ch. Lyell nous dit que le livre sacré des Hindous, le plus vieux livre du monde, le code de Manou, traduit du sanscrit en 1796, et écrit huit cents ans avant Jésus-Christ, renferme déjà un bel exposé des révolutions terrestres à travers les âges, et ne trouvons-nous pas aussi dans sa grandeur poétique le culte du *phallus*, en attribuant

la création première à un être infini, devant lequel il se prosterne, comme l'Égyptien devant Isis, à un esprit sublime, qui donne au monde son entière extension quand il est éveillé, qui l'anéantit quand il s'endort par une telle alternative d'heures de veille et d'heures de repos? Cette puissance éternelle, qui revivifie et détruit successivement l'immense amalgame des créatures, n'est-ce pas les transformations de l'organisme?

Tous les hommes ont en outre entendu parler des tremblements de terre, qui anéantissent des pays prospères; des inondations ou déluges, qui submergeaient des villes entières; Pythagore ne nous parle-t-il pas des métamorphoses de la terre et plus tard Ovide la complète? Et que lisons nous dans le traité des météores de l'Arioste? Que «les révolutions du globe sont lentes comparativement à la durée de notre vie, que leurs progrès sont inappréciables». N'est-ce pas une preuve de l'antiquité de l'homme sur toute la terre? Donc, si les rapports de similitude existent entre les idoles des deux mondes, la séparation de l'un de l'autre a dû être le résultat d'un cataclysmes.

Nous passerons, donc, à la sixième question, qui doit ne faire que la suite de votre troisième demande. Ayant donc pour base l'investigation du docteur Hartt, j'ai recueilli cinquante-huit spécimens, gravés sur différents fragments de vases, et trente spécimens peints, qui furent l'un et l'autre gravés sur bois.

Avant d'aller plus loin et de clore cette demande, je vais vous faire une simple remarque sur une analyse de signe de vase gravé, que je trouve à page 344, et qui contient une erreur capitale. Nous trouvons à la description du vase n° 11, est. V, que le signe principal, celui du milieu, est un animal emblématique représentant le cheval sacré des Chinois, et ce signe est décrit plus loin à page 457 n° 26, 117. 2 D, comme symbole égyptien de *Neith*, ou suivant sa position comme consonance *nl*.

Ensuite pour le comparer avec l'égyptien et ensuite lui donner la qualité mystique chinoise, il faudrait en chercher les rapports, et si le travail des caractères symboliques eût été continué, la découverte d'un hiéroglyphe mexicain aurait empêché une aussi grande erreur.

Pour la septième question, elle se trouve tellement en rapport avec les précédentes que je crois inutile d'entrer dans de nouveaux détails, qui ne seraient à vrai dire que la répétition de ce qui est écrit et même de ce qui reste de vos autres demandes. Ainsi, Monsieur, nous allons donc passer à la question suivante, qui est la huitième.

En réponse à cette demande, Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire savoir que le nombre de caractères symboliques que j'ai recueillis s'élevait à cent cinquante, dont seulement quatre-vingt-deux fu-

rent commencées par moi les comparaisons, qui même sont entièrement incomplètes. Si vous le voulez, nous reprendrons ensemble cette étude et nous accompagnerons chaque signe publié avec la suite que je suis à même de leur donner. Cette étude sera encore à même de vous éclairer sur la véracité de mes affirmations. Prenons, donc, le signe n° 1. Ce signe se retrouve, comme il est dit, gravé, sculpté et peint sur une grande quantité de vases et d'amulettes; il représente le T des Grecs; dans la langue éthiopienne nous le retrouvons; dans l'écriture étrusque nous remarquons aussi le même signe, mais un peu modifié. Mais, passons avant tout, au signe mexicain, qui est décrit tout au long page 65, dans les lettres de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg sur le Mexique, et qui lui donne les rapports de la croix aussi des Égyptiens, et pour ce signe nous prenons le dictionnaire de Champollion-le-Jeune et nous en voyons l'analyse faite par lui. De là, nous pouvons, avec une étude un peu sérieuse des langues anciennes asiatiques, faire des comparaisons comme celles que je vous ai faites en commençant. Mais prenons, si vous voulez, le signe chinois, nous trouvons d'après le livre de Chou-King, traduit par M. Stanislas Julien, professeur de chinois au Collège de France en 1868, et dont l'édition se trouve à la librairie spéciale de l'Académie, rue Dauphine à Paris, les mêmes caractères représentés et qui se traduisent comme supériorité suprême. Passons maintenant au signe indien, qui par lui même ne représente que l'idée de divinité parmi les nombreux rites de la religion hindoue, et ne pas le prendre comme écriture; nous le retrouvons souvent représenté parmi les temples abandonnés et détruits de la vallée du Gange.

Le second signe représente un œil mystique. Ce caractère se retrouve en mexicain comme il est annoncé; et l'analyse en fut faite par M. de Rougé, et communiquée au congrès des américanistes à Nancy. Là je le trouve aussi décrit par Champollion, et j'en ai aussi fait la comparaison avec le chinois ancien.

Le troisième signe représente un triangle. Ce signe est un des plus curieux et un de ceux qui servent, pour ainsi dire, de complément aux signes placés avec lui. Dans l'écriture figurative il se rencontre souvent des signes qui, étant seuls, n'expriment pour ainsi dire qu'un son, ainsi par exemple: les langues de la famille de l'hébreu, que l'on appelle Sémitiques, n'ont que deux temps pour le verbe, pas de présent, pas de modes bien caractérisés; mais en revanche une infinie variété de voix ou sons. Le chinois n'a ni flexions, ni forme grammaticale, et forme par la syntaxe seule les rapports des mots dans la phrase. Le sanscrit, au contraire, n'a pas à vrai dire de syntaxe, et exprime les rapports les plus délicats de la pensée par la déclinaison et par ses innombrables flexions grammaticales. En prenant ces considérations pour base, nous verrons donc que

les signes écrits ne représentent non pas des mots, mais des idées, liées les unes aux autres par de simples signes complémentaires, n'exprimant qu'un son, qu'une voix.

Nous reprendrons donc le signe 3, et nous voyons le mexicain décrit par M. l'abbé Jules Pipart, dans sa communication au congrès des américanistes de 1877, et qui le donne avec la signification de piquer, unité, fractionner. Ensuite passons au signe chinois, nous le trouvons des plus anciens; dans la langue nouvelle il s'écrit différemment ($\int$), et selon le dictionnaire de Kang-hi il signifie union. Mais écoutons les Chinois sur son analyse. Licou-tulb-tebri dit qu'en cherchant le sens primitif, les sens intimes d'un caractère, il faut considérer le sens des parties dont il est composé, ce qu'il nomme, $\int$ et le sens de leur assemblage, qu'il nomme *chum*. Ce signe signifie donc union intime, harmonie, de l'union entre l'homme, le ciel et la terre, et selon le livre sacré de *Choue-ouen* il signifie les trois unis en un, et le fait dériver de $\int$ *jou* entrer, pénétrer, et de $\int$ un.

Ces trois signes, portant le n° 47 G et le n° 206, je vous ferai remarquer que ce n'est pas simplement comme accord avec le catalogue du Musée: le but pour lequel ils ont été placés en regard de chaque signe n'a été fait que pour pouvoir en réunir plusieurs d'un même objet, et appliquer la règle de toute écriture hiéroglyphique, les uns servant à compléter les autres; mais, comme ce travail est publié sans être achevé, il ne sert absolument à rien, qu'à montrer une imperfection, dont je vais vous donner une preuve:

Retournons, donc, page 335, et à l'estampe IV, figure 26, à la fin du volume et qui porte à la collection au Musée les n°s 206, 47 G. Nous rencontrons un idole en terre cuite, peint en rouge sur un fond blanc, dont la forme représente un phallus. N'est-il pas curieux que les trois signes analysés, ayant rapports à la divinité, aux rites religieux, se trouvent réunis sur la tête de l'idole? Je n'ai pas besoin de vous donner d'autres détails que ceux fournis par Humboldt; et toutes les déductions que j'en ai faites sont publiées. Mais allons plus loin. Nous retrouvons, page 291, la figure 1, qui est la même tête d'idole, et parmi la collection de têtes d'idoles les signes qui se trouvent marqués sont presque tous analysés. Cependant à l'analyse de ces signes il s'y joint un fait à remarquer, et qui est d'une grande importance: les rapports qui existent entre les différents pays, et ceux qui sont fondamentaux, ce sont ceux qui sont le moins décrits, ou dont la description se trouve en contre-vers. Ainsi, prenez le signe 46, page 461, la description chinoise ne peut lui être attribuée, vu que le signe chinois manque totalement dans la comparaison: nous n'y trouvons que le mexicain et l'indien qui eux ne sont pas décrits. En suivant attentivement, vous verrez avec moi qu'une plus grande partie reste à faire, et que même les quelques

données mexicaines ne représentent que des notes; pour les signes égyptiens, il y en a peu de décrits, ainsi que des chinois, et pour les indiens il n'y en a pas un seul. Donc, avant de publier ce travail, qui devait être d'une importance marquée pour la science, il eut fallut qu'il soit complètement terminé. En résumé de votre question: si cette étude n'était pas de moi, pourquoi l'aurait-on laissée imparfaite, non pas même en description écrite, mais en signes comparatifs? Et des colonnes presque entières sont restées vides; elles devaient être remplies, ou donner la raison pourquoi tel ou tel signe ne rencontrait pas de communication directe avec celui à comparer.

En réponse à cette neuvième question voici comment eut lieu la tentative d'interprétation du vase de Marajó, page 467 à 478.

J'avais été chargé par M. le directeur Ladislau Netto de classer et d'analyser chaque vase, et de les dessiner tous. Arrivé au n° 23 du catalogue fait pour l'exposition anthropologique, je me trouvais en face d'une petite coupe, ayant comme contremarque 13 D, sur ce catalogue elle est insérée: «vase peint et sculpté». L'intérieur était assez sale; et pour pouvoir le dessiner je fus obligé de le laver; une fois nettoyé, je remarquais, parmi des arabesques rouges, des signes peints en noir, ayant grande analogie avec les hiéroglyphes égyptiens.

Je les dessinais tous à part; et, aidé du dictionnaire et de la grammaire de Champollion, j'en fis la comparaison. Je recherchais aussi les analogies qui pouvaient exister avec l'ancien chinois et, ensuite, avec le mexicain, aidé par l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Après un sérieux examen de ces quarante-trois signes, je trouvais leurs synonymes dans l'égyptien et le chinois. Après avoir écrit plusieurs versions, ayant toujours le même sens, je fis part de cette découverte à M. le directeur, en lui donnant oralement l'analyse des signes, le mot à mot, si vous voulez bien; mais seulement la version complète écrite avec quelques remarques en tête, lui faisant remarquer en plus que, sauf quatre signes égyptiens défigurés, se rattachant à l'ancien chinois, il n'existait aucuns péruviens, ni mexicains, et que les rapprochements avec eux n'étaient peut-être pas assez suivis.

Maintenant, Monsieur, passons à la demande suivante, qui d'elle même s'enchaîne avec la précédente. Vous me demandez si je serais à même de continuer et de compléter les études commencées. Une simple remarque peut vous donner ma réponse.

Prenons donc si vous voulez bien la page 342, où se trouvent représentés plusieurs vases; prenons le deuxième vase de la page: il porte le n° 114, du catalogue n° 9, série B, et transportons nous aux signes comparés, nous trouvons:

Page 455 le signe n° 6-114 9 B.



Page 455 le signe n° 9-114. 9 B.

Page 455 le signe n° 10-114. 9 B., qui appartiennent à ce vase; passons ensuite:

Page 461 le signe n° 53-114. 9 B.

Page 461 le signe n° 54-114. 9 B., qui eux aussi appartiennent à ce vase; puis,

Page 463 le signe n° 65-114. 9 B.

Quand aux autres signes qui représentent des triangles, ayant déjà été décrits et analysés, il était inutile qu'ils se trouvent une autre fois marqués.

Tous ces signes, réunis, forment le dessin de l'intérieur du vase; et, ayant tous été analysés, pourquoi ne les a-t-on pas réunis pour en former l'interprétation, aussi bien que le vase décrit, page 468 et suivantes? Il ne devait donc pas être plus difficile de faire à celui-ci ce qui a été fait à l'autre.

Passons donc à votre dixième demande. Mon intention était la recherche des similitudes, existant entre les idoles des îles du Pacifique, ceux des péruviens, mexicains et ceux découverts au Brésil. Sur ce sujet, je n'avais encore que quelques notes presque sans suite, mais dont une avait une importance relativement très sérieuse: j'avais remarqué, parmi les innombrables dessins sculptés du temple de Cusco, au Yucatan, un idole, ou génie, ou dieu, représenté à genoux, les bras croisés sur la poitrine, et ayant la tête extrêmement pointue; et, parmi les nombreux morceaux d'idoles de Marajó, je découvris un fragment d'idole identique comme position du corps, des bras, et des jambes; la tête manquait malheureusement; mais, parmi la collection de têtes classées dans le volume des *Archives*, on peut en voir une, ayant la même position que celle représentée au Mexique, au temple de Palenque, page 279, figure 4. C'est vers cette étude, beaucoup plus que sur toute autre, que je désirais porter mes recherches; car, à mon point de vue, ce doit être la clef, le point de départ de découvertes importantes.

Pour vos deux dernières demandes: la bibliothèque du Musée était fort pauvre en livres consultatifs, tant en archéologie, qu'en ethnographie. Quand au travail, qui existait à mon entrée, il pouvait se résumer à l'étude du docteur Hartt et quelque mesurage de dimensions de grands vases.

Je ne dis pas que M. le directeur n'avait pas l'intention d'écrire un ouvrage; mais toutes ces analyses de caractères, de comparaison et de classifications, aussi bien que d'interprétation, il n'en avait aucune idée, car il en eut publié dans la revue de l'exposition d'anthropologie au moins quelques indices; et les seules investigations qui furent publiées sont les remarques du docteur Hartt sur les dessins représentant la face humaine, qui se trouvent insérés page 107,

ainsi que les dessins de la page 102 et suivantes, ce que M. le directeur continuait à mon entrée.

Après avoir répondu à toutes vos questions, je me permettrai, Monsieur, de vous faire remarquer quelques irrégularités dans la traduction du vase de Marajó. Pourquoi la description du vase, faite sur l'original, et traduite dans le livre des *Archives du musée*, est-elle de gauche à droite et le dessin imprimé est-il de droite à gauche?... Ensuite, puisque l'interprétation et l'analyse des caractères doivent se faire un par un, je n'en trouve de représenté que vingt-deux sur quarante-trois, et que leurs descriptions figurent sans qu'eux s'y trouvent. Ne devraient-ils pas se trouver dans le texte, aussi bien que les autres? Car cette description, sans les signes hiéroglyphiques à l'appui, ne pourrait-être que l'œuvre d'un idéaliste; et, avant d'en faire la version entière, il aurait convenu d'en mettre aussi le mot à mot. Ce mot à mot a existé, mais je l'ai détruit, étant facile de le refaire, et je n'en ai donné que le résultat comme je l'ai dit dans la neuvième demande. Aussi, a-t-il été difficile d'intercaler tous les signes à leur vraie place, et ne s'est-on contenté d'insérer que les principaux et trois groupes.

*

Je crois, M. le docteur, avoir répondu avec netteté et éclaircissement à vos nombreuses demandes. Depuis longtemps déjà je ne m'occupe plus de sciences. J'avais totalement renoncé à des études fort difficiles, et qui ne m'avaient jusque là procuré que déplaisirs, déboires et la misère. Aussi, M. le docteur, pour vous répondre m'a-t-il fallu m'armer de tout mon courage, car je comptais rester complètement dans l'oubli, mais à une demande comme la vôtre, au nom de la science, je me suis rendu.

Je vous autorise donc, M. le docteur, à faire de mes réponses à vos demandes ce que vous jugerez convenable pour l'intérêt de la science et du progrès, ainsi que pour la justice et le bon droit.

Veillez donc, M. le docteur, recevoir l'hommage de ma parfaite considération distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Rio de Janeiro, le 17 octobre 1885.

Votre serviteur

Paul L'Epine.

Reconheço verdadeira a assignatura supra. Rio de Janeiro, 17 de outubro de 1885.—Em testemunho de verdade, *Pedro Evangelista de Castro.* (N.º 247.)

RIO DE JANEIRO
 Quitt. co. { N.º 90.
 { Date 17 octobre 1885.
 Tarif. { Art. 171.
 { Obs. _____
 12 francs.
 Perçu douze francs.
 6\$600 réis.

Nous soussigné, consul de France à Rio de Janeiro, certifions véritable la signature opposée d'autre part par M. Pedro Evangelista de Castro, notaire public en cette ville.

Rio de Janeiro, le 17 octobre 1885.

Le consul de France, *G. Delongreya*.

N. B. La signature consulaire est sur le sceau à l'encre violette.

(Transcription textuelle)

M. Paul L'Epine.

Après avoir reçu les réponses à mes demandes, je ne puis m'empêcher de vous envoyer cette lettre, pour vous demander comment vous étant l'auteur de presque la totalité des recherches préhistoriques du Brésil, M. Ladislau Netto s'en trouve le possesseur et s'en intitule aussi l'auteur ?

Faites-moi donc, Monsieur, l'honneur de m'éclaircir sur ce point, qui est très obscur, et recevez en même temps mes remerciements. J'ai l'honneur de vous saluer.

Rio de Janeiro, le 9 novembre 1885.

Dr. Francisco Ferraz de Macedo.

(Transcription textuelle)

M. le docteur.

Vous me demandez, comment il se fait que, étant l'auteur de presque la totalité des recherches préhistoriques du Brésil, M. Ladislau Netto s'en trouve possesseur et s'en intitule l'auteur ?

Ce que vous me demandez, Monsieur, est presque l'histoire de mes premières années au Brésil ; mais je vais vous décrire comment ce Monsieur s'est approprié le savoir des autres.

Comme je vous l'ai dit dans les réponses aux demandes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je suis entré au Musée national avec la parole certaine du directeur de recevoir en commençant 150\$000 réis mensuellement, et ensuite une augmentation proportionnelle aux travaux que je ferais.

Le premier mois même ne me fût pas payé intégralement, et les

autres mois suivirent avec tellement de retard que je ne touchai jamais que 100\$000 réis, et, encore, me fallait-il les demander plusieurs fois; et, vers les 15 ou 18 de chaque mois, je finissais par recevoir toujours 100\$000 réis d'acompte. Enfin, au mois de septembre, le principale des études préhistoriques étant en état de pouvoir servir à quelque chose, et M. le directeur étant harcelé de demandes de Sa Majesté l'Empereur pour la publication des *Archives*, qui se trouvaient en retard d'un an, se décida alors à me parler de cette publication et en mes notes, qui devaient en faire la principale partie, le tout signé de mon nom et du sien; seulement il m'avertit aussi que j'occasionnai une dépense trop lourde; et que même il ne pouvait me donner que 50\$000 réis, comme rétribution mensuelle, tout en exigeant toujours le même apport de travail. Voyant cela, j'eus l'honneur de lui faire remarquer que 50\$000 réis ne pouvaient me convenir, vu que la dépense d'un homme, n'ayant que sa place, comporte plus; et qu'ensuite il m'était redevable de huit mois à 50\$000 réis n'en ayant touché jamais que 100\$000 réis, et que nous étions convenu de 150\$000 réis; qu'en plus, je savais lui rendre service par mes connaissances asiatiques, et que j'aurais dû être augmenté au lieu d'être diminué.

Cela étant, il me fut impossible de rester. Je lui remis alors quelques écrits et dessins, ayant de la valeur plus grande même de ce qu'il m'avait payé, en lui disant que: le reste de mes recherches, étant ma propriété complète, il ne l'aurait pas. De plus, je l'avertis que: j'avais des livres que lui-même m'avait prêtés, appartenant à la bibliothèque du Musée, et qu'ils étaient à sa disposition de les envoyer chercher chez moi, m'ayant servi dans de nombreux travaux.

N'ayant, donc, rien pour vivre, j'ai trouvé une place de dessinateur à Saint-Paul, et il me fut obligé de partir de suite. Je partis donc sans malles, sans rien, laissant à mon propriétaire de Rio le soin de me les envoyer, dès que M. Ladislau Netto aurait fait prendre les livres qui lui appartenaient. En arrivant à Saint-Paul je fus arrêté pour avoir détourné des livres et des notes appartenant au Musée. Je passai la nuit en prison, et le matin je fus interrogé par le juge de police, qui me demanda où étaient mes malles? Je lui répondit qu'elles étaient à Rio; et je demandai pourquoi j'étais arrêté? Et il me donna la raison que je vous ai dit plus haut. Je fus réintégré dans une salle; et le soir on m'avertit que je serais transporté à Rio le lendemain. Je revins donc à Rio, où j'arrivai le soir; et, le lendemain, à trois heures du soir, je fus mis en liberté, sans autre explication.

Je me rendis de suite chez moi, et mon propriétaire me dit que M. Ladislau Netto avait la veille ouvert ma malle et en avait pris tout ce qu'elle contenait de manuscrits et de dessins; et qu'en voyant

cette formidable quantité de documents, recueillis tant ici que dans la République Argentine, où j'ai séjourné quatre ans, il ne put represser un mouvement de joie, et en a fait sa propriété.

Voici, Monsieur, comment a étudié le grand savant du Brésil. Et si vous rencontrez quelque fois à Paris un membre de l'Académie, vous pourriez dire à l'Académie qu'elle s'est complètement fourvoyée en lui donnant les insignes d'officier d'académie.

Recevez, M. le docteur, l'assurance de ma parfaite considération distinguée.

Paul L'Epine.

Reconheço verdadeira a firma supra. Rio de Janeiro, 18 de novembro de 1885.—Em testemunho de verdade, *Pedro Evangelista de Castro.*

(Transcription textuelle)

Rio, le 21 janvier 1866.

Je soussignée reconnais que M. L'Epine, employé au Musée national de Rio, a demeuré chez moi comme locataire et que pendant son absence M. le docteur Ladislau Netto est venu prendre et enlever tous ses papiers et livres.

Adèle Russell.

Note.—J'ai fait don de ces documents à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, où se trouvent dans la Section des manuscrits.

Outre les dessins mentionnés qui se trouvent ci-après, et qui me paraissent les fondamentaux, il en existe bien d'autres auxquels M. L'Epine se rapporte pendant son exposé critique. J'ai cru ne pas devoir les faire dessiner ni joindre à cette opuscule, pour ne pas dépasser les limites que je me suis tracées. Néanmoins, je transcris ici, pour ceux qui ne posséderont pas le volume vi des *Archives*, les descriptions qui accompagnent les dessins, auxquels se rapportent les numéros de page et d'ordre :

Page 279 des *Archives* et figure 4 (158 G) — «Grandeur naturelle.— Tête d'idole peinte en blanc, avec des vestiges de traits rouges. Elle a exactement le profil d'un des personnages sculptés du temple de Palenque, représenté dans l'ouvrage de Waldeck. Le bonnet ou mitre, qui est la même que celle de ce personnage, a des formes identiques à celles des mitres de quelques unes des statuettes des *Mounds* de Marajó. Il est très remarquable que cette figure étant l'image de quelque grand personnage, ait les yeux petits, comme n'en offre pas de pareils aucune des autres têtes de la même provenance.»

Page 316 des *Archives*.—«Idole en terre cuite, de Marajó, peint en blanc. Réduit à $\frac{4}{9}$.»

Page 335 des *Archives*, et planche IV, figure 26.—«Idole phallomorphe en terre cuite, peint en lignes sur fond blanc. Le cou est traversé par un petit trou, où passait la ficelle qui suspendait l'idole. Réduit à $\frac{1}{3}$.»

Page 342 des *Archives*. — «Vase de Marajó, peint extérieurement et intérieurement. Réduit à $\frac{1}{3}$.»

Page 344 des *Archives*, vase n.º 11, planche V de la fin du volume, et page 457 n.º 26, 117, 2 D. — «Vase... avec double tête et dualité simulée sur le propre corps de l'animal métaphoriquement représenté.»

Caractères symboliques comparés

Planche I¹

N.º 1. — Sculpté, gravé et peint dans un grand nombre d'ornements, particulièrement dans la représentation des arcades supercilières réunies au nez. Il est quelquefois identique au T des grecs, et il correspond peut-être au T et à la croix à anneaux des égyptiens, parmi lesquels il symbolise ordinairement toute-puissance, grandeur, glorification, vie éternelle. Dans le *Codex* de Dresda et dans le *C. troyen* il a presque la même signification.

N.º 2. — Sculpté, gravé et peint, comme image de l'œil. On le trouve rarement détaché. Au Mexique, il exprime, avec une légère variation de forme, l'idée de la vue symbolique, de la vue divine, et il se traduit par: IX—IXTLI. En Egypte, il symbolise également l'idée de voir, de savoir, et de perspicacité.

N.º 3. — Gravé et peint; sans signification déterminée, sauf une certaine affinité avec la phallolatrie, comme je l'ai montré précédemment. Il semble avoir eu chez les indiatiques une signification identique au delta des grecs, en symbolisant, chez les mexicains, l'action de piquer, de fractionner, le mot épine et aussi l'idée d'union. Quelques exégètes le traduisent aussi par: UI-HUI-UH, qui offre quelque analogie avec l'articulation égyptienne: HOU, qui a pour symbole la même figure.

N.º 4. — Gravé et peint. Il est probable qu'il ne présente pas une signification différente du numéro précédent.

N.º 5. — Peint. Tel qu'il est figuré il serait plutôt un *Mound*, un tombeau; mais renversé c'est un caractère mexicain, signifiant vase, et il se traduit par: CAX-CAX-ITL. En Egypte il signifiait seigneur.

N.º 6. — Peint. Il est probable qu'il représente une plume. Le même caractère figure au Mexique une plume jaune, très estimée, de l'oiseau TOZTLI, nom qui sert de racine au mot TOZ-TOZTLI et qui signifie aussi justice, vérité. Il est singulier que ce soit cette même expression que l'on donne en Egypte au même symbole, qui y représente une plume d'autruche.

N.º 7. — Peint. Cette figure est assez commune dans les peintures des vases les plus délicatement ornés. J'ignore cependant, si, en réalité, elle doit représenter les quatre points cardinaux du monde ou les forces de la nature, telle qu'elle les symbolisait chez presque tous les peuples primitifs.

N.º 8. — Peint. J'hésite à reconnaître une graminée dans cette figure. S'il en est ainsi, elle a de l'analogie avec la tige de maïs des mexicains, qui se traduit par: OUA-OHUATL et qui signifie paix. Chez les chinois, une tige de graminée avait à peu-près la signification: par grâce.

N.º 9. — Peint. Observé sur la même urne funéraire d'où on a copié le symbole n.º 5. Je me suis occupé de trop de cet emblème quand j'ai traité de la phallolatrie.

N.º 10. — Peint. Il appartient à la même décoration des vases n.ºs 5, 6 et 9. Il semble représenter un étang, un bassin ou l'idée d'eau limitée. Dans le *Codex* de Dresda sa valeur est ATL et MAUH.

N.º 11. — Gravé. Je ne suis pas certain si c'est un saurien, comme je le suppose, ou un arachnide. Comme saurien, il est en parallèle avec la tortue des chinois et des égyptiens, représentant chez ceux-là l'idée de patience et de durée, et chez ceux-ci celle de pluralité.

N.º 12. — Gravé. Variante du symbole n.º 2.

N.º 13. — Peint. Il paraît exprimer chez nos *Mound-Builders* le même qu'il signifiait au Mexique: l'idée de maison, habitation, que l'on lit: CAL, CALLI, en nahualt. La même idée a cette représentation en chinois et en égyptien.

N.º 14. — Peint. En vérité, je ne suis pas certain si cette figure représente un sablier, comme dans l'écriture chinoise et égyptienne pour signifier le temps et la durée, ou un instrument à cordes. Il a été copié d'un riche vase funéraire.

N.º 15. — Peint. Je n'ose pas avancer qu'il exprimât, comme dans l'écriture chinoise, la division du jour et de la nuit ou qu'il fût comme chez les égyptiens l'image de la nuit. Ce symbole se trouve sur le même vase de la figure précédente.

¹ Les nombres placés sous les numéros d'ordre sont ceux qui étaient mis sur les vases, se rapportant aux catalogues de la section respective, du Musée national, de même que pour les têtes de cette section qui ont été figurées et décrites précédemment dans ce volume.

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL - BRÉZIL

Collection do MUSEE	BRÉZIL Marajó	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDE
Nº 1 206.47G					
Nº 2 206.47G					
Nº 3 47 G.					
Nº 4 113.11DD					
Nº 5 114.11DD					
Nº 6 114.9B					
Nº 7 P					
Nº 8 27 C					
Nº 9 114.9B					
Nº 10 114.9B					
Nº 11 696 DD					
Nº 12 150.24D					
Nº 13 150.24D					
Nº 14 EL					
Nº 15 EL					
CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS					



Caractères symboliques comparés

Planche II

«N.º 16. — Peint. Je n'ai point une entière conviction que ce caractère représente la figure d'une hache. Comme je l'ai cependant rencontré, sur d'autres spécimens de la céramique de Marajó, et de conformation identique à celle de diverses figures de haches chez les chinois et les égyptiens, il ne faut pas s'étonner de la comparaison où je le place ici. En égyptien cette figure a la signification symbolique de Dieu et se prononce **TORÉ** ou **TERI**.

N.º 17. — Peint. Il a de l'affinité avec le symbole mexicain qui signifie s'asseoir et au figuré gouverner, commander (**PETLATL**); ressemblant aussi au symbole phonétique égyptien, qui exprime les consonnes **P** et **PH**.

N.º 18. — Peint. Egal au caractère mexicain qui exprime contenir, contenance, et au signe égyptien symbolique du mot : seigneur¹.

N.º 19. — Peint. J'ai hésité à présenter notre signe de Marajó en parallèle avec celui des chinois et des égyptiens qui représente une espèce d'ombelle (*flabellum*) étant employé quelquefois symboliquement pour représenter l'idée du calme.

N.º 20. — Peint. Je rencontre le signe unique qui lui ressemble un peu dans l'ancien chinois, représentant une tortue et exprimant aussi l'idée de la tranquillité. Je crois cependant qu'il n'a aucuns rapports avec ce symbole ni avec l'idée qu'il représente.

N.º 21. — Peint. Analogue au signe chinois figuratif, déterminatif de montagne, et à celui qui exprime en égyptien l'idée de rocher et de mont.

N.º 22. — Peint. On ne le trouve point isolé, mais lié à des figures identiques, juxtaposées et alternantes. Les similaires en chinois sont une espèce de borne pointue, et en égyptien il représente une pyramide ou une étoile.

N.º 23. — Peint. Il est une variante de la figure n.º 21, qui représente la pluralité. Je trouve qui signifie outre cela une région montagneuse au bord de l'eau où se refléchit chaque montagne.

N.º 24. — Peint. Caractère d'une interprétation difficile. Il peut être un caractère déterminatif d'animal, de chef ou une figure symbolique de résidence spéciale. Je préfère cependant, n'insister sur aucune de ces hypothèses.

N.º 25. — Peint. Correspond à ce qui représente, en mexicain, en chinois et en égyptien, maison, résidence et l'idée déterminative d'habiter.

N.º 26. — Peint. Il a une analogie intime avec le symbole égyptien de la déesse *Neith*. Dans le phonétique égyptien représentatif, cette figure exprime la consonne **N**.

N.º 27. — Peint et gravé. Il est probable qu'il représente fortification, pilotis au bord de l'eau, avec quelque analogie avec les figures chinoises et égyptiennes qui signifient mur crénelé, barrière défensive.

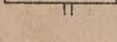
N.ºs 28 et 29. — Gravé. Ces deux symboles expriment des idées difficiles à déchiffrer.

N.º 30. — Gravé. Représente une ville, ou mieux, les quatre points cardinaux ou les forces de la nature. Il a dans l'ancien chinois la signification de résidence royale, palais.

N.º 31. — Gravé. Signe d'une signification douteuse.»

¹ N'ayant pas à ma disposition des types de la langue copte, je ne puis donner dans cette langue la signification à laquelle je me rapporte.

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL — BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajó	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDE
N°16 E 16					
N°17 EL					
N°18 EL					
N°19 374 DD					
N°20 C					
N°21 308					
N°22 C.					
N°23 C					
N°24 C					
N°25 677DD					
IN°26 117.2D					
N°27 17.2D					
N°28 17.2D					
N°29 17.2D					
N°30 17.2D					
N°31 17.2D					
CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS					



Caractères symboliques comparés

Planche III

N.º 32.—Gravé et peint. Il représente, dans les vases anthropomorphes les plus riches, la figure de l'œil qui verse des larmes; il a aussi probablement l'expression symbolique d'oiseau ou de reptile.

N.º 33.—Gravé. Signe consacré à représenter un roi ou un chef, figuré, je pense, sur la céramique de Marajó, avec un corps de reptile, dans les cas où cette individualité est le sujet principal de quelque commémoration se rapportant à la zoolatrie. Il se traduit, selon le conte de Rougé, par: **AHAU**. La figure chinoise a également la signification de supériorité et de suprématie.

N.º 34.—Gravé. C'est le seul signe figuratif de végétal qui se montre sur la céramique de Marajó. Il semble avoir quelque analogie avec celui qui représente en chinois et en égyptien un lieu couvert de bois, en formant dans ce dernier idiome la syllabe **AM**.

N.º 35.—Gravé. Il présente une grande affinité avec le n.º 27, en exprimant probablement comme lui l'idée de fortification ou encore de résidence sur pilotis. Il est aussi possible qu'il inclue l'expression de numération.

N.º 36.—Gravé. Signe figuratif de pont ou de fortification en égyptien. Chez les marajó-uáras, il devrait plutôt figurer les résidences caractéristiques de l'île, élevées sur des étais, comme les habitations lacustres de l'ancien continent.

N.º 37.—Gravé. Représente en mexicain un autel et se traduit par **MOMOZ-MOMOZ-TLI**, en figurant le même objet en chinois. En égyptien il est figuratif déterminatif de trône et qualificatif de royauté.

N.º 38.—Peint. J'ignore s'il existe assez d'analogie entre ce symbole et celui qui paraît lui correspondre en chinois, représentant un crustacé ou un arachnide. On peut aussi admettre l'hypothèse qu'il représente un œil humain ou qu'il symbolise l'idée de voir.

N.º 39.—Sculpté et gravé. Symbole sacré d'urnes funéraires et de terrines finement ciselées. Correspondra-t-il au symbole Quetzal-coatl américain et au Uroëus égyptien? C'est le même ophidien qui l'on trouve en relief sur différents vases de Marajó et qui est représenté dans la figure de la pag. 337 de ce volume.

N.º 40.—Gravé. Réminiscence de la pointe de flèche, qui n'a point été encore rencontrée dans les *Mounds*. Aura-t-elle quelque analogie avec l'instrument d'obsidienne qui exprime en langue maya **ITZ-ITZ TLI**?

N.º 41.—Gravé. Paraît être une variante du symbole qui représente les quatre points cardinaux du monde et les principales forces de la nature.

N.º 42.—Peint. J'ignore s'il est lié à l'idée du n.º 3; il paraît avoir plutôt une autre signification.

N.º 43.—Peint. Exprime, dans toutes les écritures des pays comparés, l'idée d'eau courante ou mouvante, en mexicain symbolise aussi le sang **EZTLI**. C'est une figure représentée fréquemment dans la céramique de Marajó.

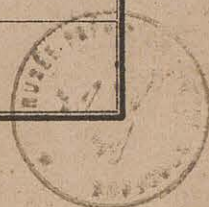
N.º 44.—Peint. Paraît représenter un ophidien, mais peut être comparé avec le signe phonétique exprimant **DJ** ou le son de **S** fort. Au milieu de tels doutes, qui pourra découvrir un chemin sûr? C'est comme si on navigait les yeux fermés au-dessus d'innombrables bas-fonds.

N.º 45.—Peint. Signe figuratif d'oiseau, d'après ce que je suppose, parce qu'il est ainsi représenté dans le même sens sur des antiquités péruviennes. J'ignore si je suis aussi autorisé à le comparer au milan égyptien, symbole du dieu Horus, et au Toztli mexicain, espèce de perroquet à plumes dorées, représentant aussi à cause de cela l'emblème du soleil. Teotl en mexicain signifie Dieu.»

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL - BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajo	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDE
N°32 85 G.					
N°33 208.60C					
N°34 22 C					
N°35 77					
N°36 77					
N°37 50.100					
N°38 457.DD					
N°39 264.E					
N°40 88.17 C					
N°41 188.2DD					
N°42 156.BB					
N°43 297.BB					
N°44 34.BB					
N°45 71.DD					

CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS



Caractères symboliques comparés

Planche IV

N.º 46. — Peint. Signe composé d'un double symbole divin dans la langue mexicaine. En chinois, d'après le dictionnaire de Kong-hi, ce même emblème signifie union et se nomme TAO. Lao-tse lui attribue la signification de l'essence divine et l'appelle un abîme de perfection qui contient tous les êtres. D'après le Choue-ouen le Tao représente la divinité en une seule personne; l'union intime, le premier bien de l'homme, du ciel et de la terre, contenus en un seul. Je n'ai pas besoin de rappeler à propos de ces définitions ce que j'ai déjà exposé au sujet du Yoni. Le livre Sec-ki, en se rapportant à cette divinité, dit: *L'Empereur sacrifiait avec solennité de trois en trois ans à l'esprit Trinité et Unité.*

N.º 47. — Peint. Je suppose que cette forme n'est simplement qu'une variante du numéro précédent.

N.º 48. — Gravé. Il devait avoir une importante signification parce qu'il avait été sculpté sur la poitrine d'un idole. C'est la croix grecque réunie aux quatre points cardinaux du monde.

N.º 49. — Gravé. Double symbole qui me paraît une variante de la figure précédente. C'est une croix double qui a des correspondantes dans les caractères de l'Égypte et de l'Inde.

N.º 50. — Gravé. J'ignore s'il représente une figure identique aux deux précédentes. Il existe dans ce signe quelque chose qui rappelle le caractère TOZ-TOZTLI, mais je suis plus porté à y voir l'indication de quatre chefs venus de régions différentes vers un seul point.

N.º 51. — Gravé. Symbole composé ayant l'idée de temple couronné par le Tao, que paraît être ainsi une divinité universelle. C'est cette forme pyramidale qu'ont dû affecter je crois les temples de tous les peuples primitifs des deux continents.

N.º 52. — Peint. Symbole composé. Il ne paraît pas se rapporter beaucoup aux caractères égyptiens qui sont en parallèle avec lui. Toute la figure paraît représenter la résidence d'un chef ou le chef même, mais je n'ose pas faire à ce sujet la moindre observation.

N.º 53. — Peint. Caractère ressemblant beaucoup au signe MULUK du *Codez Cortesianus*. Il doit signifier résidence, point de réunion, peut-être cimetière ou tombeau d'un chef.

N.º 54. — Peint. Résidence d'un chef ou rivière traversée par un pont? Il y a effectivement une certaine analogie entre cette figure et celle du n.º 10, d'après le *Codez* de Dresda.

N.º 55. — Double résidence ou origine de deux nations alliées? J'ignore s'il a de l'analogie avec les caractères égyptiens qui lui sont comparés.

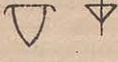
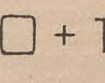
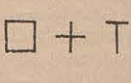
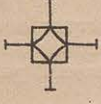
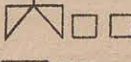
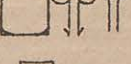
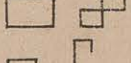
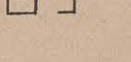
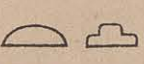
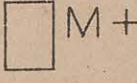
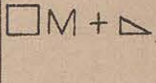
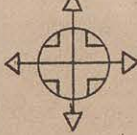
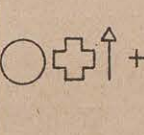
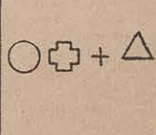
N.º 56. — Peint. Je déplore de ne pas comprendre ou de ne pas soupçonner même tout au moins la signification de ce signe double.

N.º 57. — Peint. Il semble représenter un monument sacré, en pierre peut-être, à l'intérieur d'un *Mound*, et s'il en est ainsi, il se rapporte à quelque contrée où les *Mounds* avaient cette particularité, complètement inconnue à Marajó. On a découvert, en grand nombre, des monuments qui pourraient être représentés ainsi, le long de Ohio et du Missouri, et dans presque toutes les contrées de l'Amérique peuplées par des tribus bâtisseuses.

N.º 58. — Peint. Représente un reptile ou une résidence entre ou sur des montagnes. A juger d'après les analogies qui nous ont guidées jusqu'à présent, et auxquelles nous avons eu recours, tout ce signe multiple paraît représenter une résidence ou une ville royale entre des montagnes avec deux sorties seulement. Les triangles des quatre coins ne me paraissent pas dans ce cas faciles à déchiffrer.

N.º 59. — Gravé. Il se trouve au fond du gracieux et troisième petit vase figuré à page 354. C'est un symbole compliqué et délicatement gravé, assez semblable à celui qui orne la pierre des sacrifices aztèques, mentionné par Prescott.

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL - BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajó	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDE
N°46 55 G					
N°47 52 G					
N°48 175 G					
N°49 104.14 D					
N°50 515 DD					
N°51 515 CC					
N°52 302 H					
N°53 114.9 B					
N°54 114.9 B					
N°55 374 DD					
N°56 EL					
N°57 374 DD					
N°58 308					
N°59 524 DD					

CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS



Caractères symboliques comparés

Planche V

N.° 60.—Peint. Il doit représenter par analogie l'alliance de deux nations ou de deux villes.

N.° 61.—Peint. Symbole de maison de résidence, village, en chinois comme en égyptien. Aura-t-il la même signification chez nos *Mound-Builders*?

N.° 62.—Peint. Il rappelle assez la swastika, ayant uniquement l'inversion de deux spires. On dirait la combinaison de cet emblème sacré avec le symbole KUA, qui est aussi un symbole divin. Avec de légères variantes, c'est la figure la plus employée par les anciens et les modernes amazoniens dans l'ornementation de leurs ouvrages.

N.° 63.—Peint. Ce symbole est remarquable parce qu'il est identique au symbole mexicain, qui est, d'après Landa, le 17^{me} jour et s'appelle **AHAU**: roi ou la période de vingt-quatre ans. La légende l'indique comme un démon, un chef de légion et le nomme **HAN-HAU**, d'après le **POPO-VUL**, en faisant allusion, sans doute, au personnage **HUN-CAMÉ**.

N.° 64.—Peint. Il montre avoir quelques analogies avec la figure précédente. C'est un visage humain avec de légers traits de physionomie féline, ce qui lui donne une signification de suprématie, de valeur et même de divinité.

N.° 65.—Peint. Je ne découvre pas de signification convenable pour ce signe multiple, sinon dans l'idée de cimetière, nécropole.

N.° 66.—Peint. Résidences construites sur tombeau. On doit remarquer la présence de ces monuments en pierre, figurés dans les caractères symboliques exposés ici, quand il n'existe aucune pierre dans les *Mounds* de Marajó. Ce même signe renversé paraît représenter le visage humain.

N.° 67.—Peint. Caractère symbolique de grande ville, de grand village ou de pays habité? Il semble cependant être plutôt l'emblème de **TEOTL** ou **TEUTL**: dieu, en mexicain.

N.° 68.—Peint. Symbole de paix ou d'alliance? En mexicain, en égyptien et en indien on trouve des signes analogues, mais il n'est pas permis de le dire sous le point de vue d'une signification identique.

N.° 69.—Peint. Quoiqu'il soit ici en parallèle avec des symboles de significations diverses, il me semble représenter plutôt la figure KUA, ayant à ses côtés les forces de la nature d'après la théologie.

N.° 70.—Peint. Paraît signifier feuille, lieu couvert de forêt.

N.° 71.—Gravé. Signe symbolique, représentant un saurien. En égyptien le symbole figuré par le crocodile avec la queue penchée représente le couchant, l'occident.»

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL - BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajô	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDÉ
N°60 643.H					
N°61 26 B.155					
N°62 26 B.155					
N°63 26 B.155					
N°64 3C.7					
N°65 114.9B					
N°66 EL					
N°67 2 D					
N°68 8.27 B					
N°69 2 CC.46					
N°70 7 CC.46					
N°71 27C					

CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS



Caractères symboliques comparés

Planche VI

N.º 72.—Peint. Symbole difficile à déchiffrer, quoiqu'il soit possible de l'expliquer en partie par les caractères égyptiens. Il y a ici en effet le caractère figuratif de forteresse, couronné par la figure symbolique du mot du commandement. La figure qui se trouve à la partie inférieure du signe peut être un tombeau, ou peut représenter encore l'idée de l'autorité.

N.º 73.—Peint. Ne doit pas être très éloigné de la signification de pays habité, colonisé, etc. Ce qui est remarquable c'est le petit trait noir qui a son correspondant en égyptien.

N.º 74.—Peint. En chinois un signe rapproché de cette forme signifie faux, étant figuratif déterminatif de contraire à la vérité, adultération et fraude.

N.º 75.—Peint. Semble symboliser l'œil ou représenter l'idée de la vue. L'organe visuel offre, dans la céramique de Marajó, des formes innombrables, parmi lesquelles celle-ci est assez commune, quoique représentée ordinairement sur des vases de moindre valeur.

N.º 76.—Peint. Il paraît représenter avec une légère modification la même figure du n.º 63. Je ne rencontre qu'en mexicain une figure qui lui soit analogue; la physionomie féline, à laquelle j'ai fait allusion quand je me suis rapporté au signe du n.º 63, s'accuse sur toutes deux.

N.º 77.—Peint. Dans aucun des documents que l'on a publiés jusqu'à présent sur les caractères graphiques des contrées que j'ai pris pour points de comparaison de ces figures de la céramique de Marajó, je n'en ai découvert un seul qui eût de l'analogie avec cet emblème. Celui du Mexique, représenté à côté, s'en rapproche un peu; je ne crois pas, cependant, qu'il représente la même idée ou qu'il figure le même objet.

N.º 78.—Peint. Dans la représentation d'un ophidien inscrit sur la pyramide double, il y a un grand nombre d'idées, dont je n'oserais jamais m'occuper, étant par trop hétérogènes et compliquées. Il ne sera pas difficile de rencontrer dans les caractères hiéroglyphiques égyptiens l'idée de la denture d'un ophidien liée à cette figure; je laisse, néanmoins, à d'autres la discussion de ce sujet.

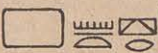
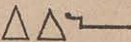
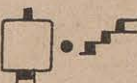
N.º 79.—Peint. Je crois que c'est en mexicain la figure d'un grand édifice, d'un palais royal (TEHAUTH?), quoique le contour de la figure ne me paraisse pas possible d'être expliqué.

N.º 80.—Peint. Figure représentant, d'après ce que je suppose, le gîte d'oiseaux nocturnes et symboliquement l'idée d'augure. C'est une des figures les plus salientes et les plus parfaites de la couverture d'une urne funéraire. L'idée de nuit, présentée dans le symbole égyptien de la colonne correspondante, est bien manifeste dans le caractère de Marajó, ainsi que la figure des deux oiseaux paraît être parfaitement visible.

N.º 81.—Gravé et peint. Caractères très communs sur l'ornementation des urnes funéraires. Ce sont des signes peut-être accidentellement figuratifs du sceptre d'Osiris, rappelant en même temps la figure de la main, en attitude d'offrande ou d'holocauste, ou mieux encore la tête de la *Mycteria americana*, avec un poisson dans son bec. On doit remarquer combien l'explication de semblables sujets est difficile.

N.º 82.—Gravé. Signe composé figuratif de résidence fortifiée de chef, de seigneur puissant entre une région montagneuse et une grande surface d'eau. Aucun groupe (de tous ceux qui s'offrent à nous dans la céramique des constructeurs des collines artificielles de Marajó) n'est plus délicat ni plus artistiquement combiné que ce dernier. Aura-t-il, cependant, la signification que je lui attribue?

ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL - BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajó	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTE	INDE
N°72 H8.2 DD					
N°73 155.26B					
N°74 126.28 B					
N°75 113.11 DD					
N°76 161.3 BB					
N°77 47.37 C					
N°78 47.37 C					
N°79 47.37 C					
N°80 118.2 DD					
N°81 118.25D					
N°82 553 CC					

CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS





Archives du Museum National - Brésil



COUPE DE LA MORGUE DE PÁCOVAL
Ile de Marajó

Archives du Museum National - Brésil



COUPE DE LA MORGUE DE PÁCOVAL
Face inférieur



II

**Les plagiats scientifiques et l'importance
des symboles de Marajó**

Outre les nombreuses traditions orales et les révélations presque journalières des gazettes, l'histoire littéraire et scientifique abonde en curieux exemples de plagiats; ce qui nous conduit à conclure que ces faits correspondent à un certain état psychologique. En réfléchissant un peu nous pouvons avancer, sans craindre de nous tromper, la proposition suivante:— De même qu'il existe la *monomanie raisonnante*, il lui correspond aussi cette autre forme morbide du *prurit d'auteur*.

D'Israeli dans son ouvrage *Amenities of literature*, et Ludovic Lalanne dans les *Curiosités littéraires*, citent un grand nombre de plagiats d'écrivains célèbres. Nous résumerons de ces auteurs quelques exemples, pour expliquer le phénomène continué par Ladislau Netto, aux dépens des travaux du malheureux Paul L'Epine:

Plusieurs des manuscrits de l'antiquité gréco-romaine ont été publiés au xv^e siècle par des copistes se faisant passer pour leurs auteurs, parce qu'ils confiaient dans l'ignorance commune, en croyant posséder les seuls exemplaires connus de ces ouvrages. Léonard Bruni d'Arezzo, ayant découvert un manuscrit grec de Procope sur l'histoire des Goths, l'a publié en son nom en latin, ne se doutant pas qu'après sa mort, en 1444, l'on découvrirait un autre manuscrit grec, qui est venu montrer à l'évidence ce vil plagiat. Un malheur aussi irréparable est arrivé à Perotti, archevêque de Manfrédonie, qui s'est fait passer pour l'auteur d'un grand nombre des *Fables de Phèdre*, pendant qu'elles étaient encore inédites. Le vénitien Alcyono a détruit le manuscrit du discours *De Gloria* de Cicéron, après avoir inclus dans ses écrits les plus beaux morceaux du grand orateur. On fait la même imputation à Machiavel relativement au manuscrit des *Apophthegmes des anciens* de Plutarque.

Les écrivains de l'antiquité ne protestaient pas contre ces spoliations odieuses; toutefois ce qui est plus étonnant c'est qu'elles se répètent encore de nos jours. Ainsi: Antoine Doni vole la traduction

des *Lettres* de Sénèque, de Sébastien Manilio, et à son tour un autre italien, Luigi Dumenichi, vole de l'ouvrage de Doni, intitulé *Marmi*, le dialogue *Della Stampa*, imprimé dix années avant, en l'attaquant durement et en l'accusant d'anciens plagiats. Même Saint Ignace de Loyola est accusé d'avoir copié mot à mot, dans ses célèbres *Exercices spirituels*, un écrit du même genre de l'abbé de Monserrat, Cisneras, mort en 1510. Voltaire se plaint que son *Histoire de Charles XII* a été plagiée par le père Barre, qui l'a reproduite dans une histoire de l'Allemagne en dix volumes; Voltaire étant à la fin accusé de plagiaire quoique son écrit date de vingt années plutôt.

Déjà pendant ce siècle Mackenzi, l'auteur de *l'Homme sensible*, s'est vu, non-seulement volé par le père Eccler, mais encore appelé aux tribunaux par les éditeurs qui l'accusaient de fraude. M^{me} de Genlis, précepteur du roi Louis-Philippe, a soutenu aussi un procès judiciaire, parce qu'ayant contracté avec le libraire Roret la vente d'un *Manuel encyclopédique de l'enfance*, elle lui a remis une copie littérale de l'ouvrage publié sur le même sujet en 1820 par M. Masselin.

Il n'est pas rare de voir les plagiaires insulter et persécuter leurs victimes. L'helléniste Lefebvre de Villebrune ayant copié dans sa traduction d'Athéné six mil deux cents notes de Casaubon, cache son absence d'originalité en l'insultant.

Nous en trouvons même des exemples remarquables parmi les écrivains portugais: — Le père João de Lucena, dans la *Vie de S. Francisco Xavier*, volant Fernão Mendes Pinto dans les *Pèlerinages*; le chroniste Garcia de Rezende plagiant Ruy de Pina; Diogo Bernardes volant des vers de Camões, comme le prouve Faria e Sousa...; enfin, même *Camões* de Garrett a été fait imprimer à Bahia en 1839 par un imbécile qui le dédiait à une dame, comme produit de son talent!...

Ladislau Netto, comme le démontrent les documents précédemment transcrits, a porté plus loin l'audace contre Paul L'Epine, non-seulement en s'appropriant ses manuscrits par une espèce d'assaut, protégé par la police, dans la maison où il habitait et d'où il était absent, mais en obtenant aussi qu'on le retint en prison pour enquête; peut-être serait-il même parvenu à ce qu'on l'expulsât de l'empire brésilien, s'il avait supposé un instant que l'orientaliste français était capable de résister à ce monstrueux attentat.

Malgré tout, il survient à tous les plagiats ce que dit le proverbe portugais : — *Furtam o gato, mas fica o rabo fóra do sacco.*

C'est ce qui est arrivé aux symboles des vases de Marajó réunis au nombre de cent cinquante par Paul L'Epine, tandis que Ladislau Netto n'en avait en son pouvoir que quatre-vingt-deux, avec des manques ou lacunes comparatives, que leur légitime observateur remplira rapidement et intégralement, si on le lui exige. Il faut ajouter à ce qui précède, comme un comble d'étourderie de la part du plagiaire, qu'il a publié la *description renversée* du vase de la morgue de Pacoval, que Paul L'Epine avait interprété le premier.

La cause de cette épouvantable iniquité s'explique d'une manière bien simple : — les documents extraordinaires, révélés par le jeune français au directeur du Musée national, l'ont profondément surpris dans leurs conséquences sur l'origine évolutive artistique des races de l'Amérique; et c'est pour cela qu'en parlant de ces symboles amazoniques, analogues à ceux de l'Égypte et de la Chine, il hésite, il vacille dans leur exposition, sans avoir conscience de la rigueur de la méthode comparative : « Obligé, alors, de représenter séparément *chaque emblème*, j'ai eu l'idée de les comparer avec les caractères analogues ou jusqu'à un certain point homomorphes des écritures mexicaines, égyptiennes, chinoises et indiennes, et c'est comme cela que je suis parvenu à former les six tableaux qui se suivent, composés de quatre-vingt-deux figures amazoniques, ayant en regard celles qui leur correspondent plus ou moins dans les écritures précitées ».

Or, cette soi-disant méthode approximative, que le plagiaire dit avoir employée, ne résiste pas à une première tentative de critique; en effet : — Comment aurait-il pu comparer entre eux des symboles dont il méconnaissait entièrement la source originaire et la liaison logique, puis qu'il ignorait non seulement la forme géométrique des signes comparés, mais aussi l'expression linguistique qu'ils représentaient?... Au contraire, nous comprenons facilement que la décomposition des éléments hiéroglyphiques du vase de Pacoval devait naître, d'une part, d'une connaissance préalable des langues orientales, d'une autre, des analogies évidentes avec les symboles que Paul L'Epine avait observés pendant son séjour en Égypte et au Mexique : la décomposition n'était qu'une méthode scientifique, et non un moyen de suppléer à l'impossibilité de lire le groupe de symboles de l'inscription. Sans aucun doute, nous admettons : ce n'est qu'après avoir

comparé un très grand nombre de symboles — plus de cent cinquante —, que Paul L'Epine a tenté d'interpréter les signes hiéroglyphiques de la morgue, à l'aide du sens déjà connu des hiéroglyphes égyptiens et chinois.

Cette lecture commencée, elle conduisait insensiblement à prouver une émigration ou une migration de la race amazonique, dont l'exode (et peut-être la marche) y était indiquée. Si donc L. Netto dit dans sa préface: «Et s'il serait au-dessus de mes forces de comprendre quelques-unes des conventions graphiques que nous allons examiner, je ne puis avoir que bien moins l'intention d'interpréter ces caractères, déplacés des groupes où ils étaient compris, comme lettres d'un mot ou membres d'une phrase parfaite» (page 452), comment ce fait-il que ce même écrivain présente plus loin une tentative d'interprétation «avec la même expression de probabilité vague et sans prétention avec laquelle nous avons traité des caractères symboliques comparés»?... Pour comble de sottise, cette tentative d'interprétation dont il se défend toujours, comme d'une chose qu'il sait être incomplète et dont il n'a pas conscience, occupe sept pages (de 470 à 478)!...

Dans son inconscience il s'écrie: «C'est de surprise en surprise, nous sommes forcés d'en convenir, que nous sommes arrivés à avoir devant les yeux des preuves irrécusables en faveur de l'origine commune qui lie la grande famille américaine avec les nations du Nil et de l'Indo-Chine. Ces analogies ne seront-elles pas cependant une parfaite illusion?» (page 466).

Nous voyons que Ladislau Netto veut profiter de l'œuvre magistrale de Paul L'Epine, mais, comme il reconnaît que ce n'est qu'un fragment, il cherche à se couvrir avec ces interrogations de doute, parce qu'il ne sait comment arriver à la synthèse anthropologique à laquelle conduit cette découverte étonnante.

III

La nouvelle synthèse anthropologique américaine

L'analogie des symboles des vases de Marajó avec ceux de l'Égypte, du Mexique et de la Chine ayant été reconnue, nous sommes

logiquement conduits à conclure qu'il a existé en Amérique une civilisation commune aux peuples de l'Asie et aux premières tribus de l'Égypte.

Cette assertion se révèle clairement quand on analyse les produits laissés par les hommes qui habitaient les rochers de l'Amérique et que l'on a appelés *Cliff-Dwellers*, ou que l'on examine les produits artistiques découverts dans les *Mound-Builders*. Sans aller plus loin, l'archéologie au moyen des produits céramiques nous fournit les preuves les plus évidentes d'une communication très ancienne entre l'Amérique et d'autres peuples reculés, puisque la capacité, la forme et l'ornementation des vases américains est semblable à celle de l'ancien continent, spécialement par la ténuité et l'élégance, quoique nous ignorions pour à présent les éléments chimiques qui composaient leur coloration si variée et si fixe.

Au contraire des Grecs et des Romains, les habitants de l'Amérique employaient peu les figures lascives, soit dans leurs produits céramiques, soit dans leurs sculptures; cependant tous les vases destinés à conserver les boissons, à l'art culinaire, au service de table, à servir de lampes, à boire, aux services funèbres, aux appareils de fumeurs, et aux objets d'art figuratif naturel — fruits, plantes, animaux, hommes, combinaisons imaginaires, etc. —, sont surprenants en général, et en particulier par rapport au visage humain, qui devait forcément représenter des portraits contemporains faits par des artistes, qui les exécutaient non seulement avec délicatesse, mais aussi avec un vrai talent! C'est par un grand nombre de vases qu'une grande partie de la forme des costumes de ce temps nous a été transmise, d'après des objets céramiques sculptés existant au Musée de Saint-Louis.

Si L. Netto avait eu réellement connaissance des travaux qu'il cite, il n'aurait pas eu recours à l'expédient explicatif de la vieille et inconséquente théorie des *évolutions parallèles*, dont plusieurs se couvrent, soit pour cacher la méconnaissance des faits qu'ils ne recherchent pas, soit pour soutenir l'usage coupable de systèmes; s'il avait connu les ouvrages qu'il cite, je le répète, il aurait dû voir que les rapports des deux civilisations égyptiennes et chinoises dérivent d'une population primitive, qui a eu en Égypte le culte du soleil, appelée les *Kémites*, dénomination topographique (*Kem* — le fleuve —, nom primitif de l'Égypte), civilisation qui a été analogue aussi à celle

des *Sumir* (*Sumeri*, les habitants du fleuve; *Suomi*, le fleuve, selon Cástren) de la civilisation accadique de la Chaldée.

Les *peuples à peau blanche* sont cités dans le *Papyrus* de Bulak, comme les premiers habitants de l'Égypte, que l'on nomme dans le chapitre X du *Genesis* les *Anamin* ou *An*, nom auquel correspond en chaldéen celui du dieu *Anu*, c'est-à-dire, le vieillard des Jours, et en égyptien le dieu *Han Han* — le dieu vieillard.

Cette similitude de civilisation de la race jaune, qui apparaît en Égypte et en Chaldée, comme nous pouvons le vérifier par la pyramide à marches de *Sakkarah* analogue au *Zigurat* de l'Assyrie, et par le Sphinx de Gizéh analogue aux *Nirgali* de l'Assyrie, est facile à confirmer par rapport à un certain nombre de divinités ainsi que par l'égalité des hiéroglyphes.

Nous expliquons donc aujourd'hui la liaison de la civilisation chinoise avec la civilisation égyptienne, parce qu'elles dérivent toutes deux d'un fond commun, que les érudits modernes ont appelé *civilisation touranienne*, dont le document le plus ancien que nous connaissons est la civilisation accadique de la Chaldée.

C'est parce que Varnhagen ignorait cette origine de la civilisation de la race jaune, qui a eu son berceau dans l'Asie antérieure, qu'il a rapproché, dans le livre les *Tupi-Guarany*, les antiquités américaines — comme le pressoir de manioc et le vocabulaire tupi — des usages égyptiens et de la langue copte.

De cette comparaison erronée, il a été facile d'être conduit à la thèse aventureuse de l'origine égyptienne de la civilisation américaine, quand ces analogies ne dérivent en aucune façon de la communication avec des navigateurs égyptiens imaginaires, mais tiennent uniquement leur origine de ce fond commun de la civilisation des races jaunes, porté en Amérique par les tribus mongoliques qui y émigrèrent du continent asiatique.

Les analogies avec les symboles mexicains prouvent que les caractères hiéroglyphiques amazoniques appartiennent à cette race mongoloïde, qui a continué sa migration du nord au sud.

Le problème des origines bouddhiques dans la civilisation américaine est aussi renversé, faute d'un exact critérium historique. Le bouddhisme est né d'une assimilation des croyances et des conceptions morales des races jaunes avec lesquelles les Arias orientaux ont été en contact. Par conséquent, cette révolution religieuse, qui

attaque le brahmanisme, a conservé les éléments traditionnels primitifs aux touraniens des races jaunes; et c'est par ce fond ethnique, si bien défini par Sénart, que l'on explique logiquement les similitudes qui percent dans l'ancienne civilisation américaine.

Wilson Tylor et Alexandre Humboldt ont signalé les analogies qui existent entre les traditions mexicaines et celles de l'Inde; mais l'Inde représente ici les impressions laissées par les races jaunes sur les Arias. C'est dans ce sens que nous acceptons la comparaison des hiéroglyphes indiens, en abandonnant la thèse de Fidel Lopes, ainsi que celle de Varnhagen, parce qu'elles sont incomplètement placées.

L'Asie est considérée aujourd'hui le berceau du développement de la race jaune; c'est de là qu'elle a rayonné vers l'Afrique, où elle est venue former la civilisation des tribus solaires de l'Égypte, et où elle a produit le *type berbère* par croisement avec le noir. On dit aussi que la même race s'est répandue dans l'Europe méridionale, et on donne comme preuve le type ibérique (?); et qu'elle a été vers le nord, où l'on trouve des exemples en faveur de cette assertion dans les tribus lapo-finnoises.

Nous avons fait remarquer qu'avant le peu de développement de la race blanche, la race jaune a eu une civilisation presque complète, qui l'a mise en possession du globe par l'occupation de l'Amérique.

Tout ce que l'on découvrira donc en Amérique, que ce soit analogue à la civilisation chinoise, égyptienne ou indienne, ne dérive d'aucun de ces foyers, mais bien d'une époque à laquelle des tribus mongoloïdes en migration fixèrent pendant leur occupation les formes de l'état social où elles se trouvaient, quand elles se séparèrent du berceau asiatique.

Le même fait, quoique plus tardif, est survenu avec les Arias orientaux. Ceux-ci, partant de *leur berceau originnaire en Europe*, selon les opinions modernes de Peschel, Penka et Otto Shrader (Bailly, 1777), ont été se placer au centre des races jaunes de l'Asie, et se sont multipliés à leur contact, comme on le vérifie dans les origines bouddhiques.

Ladislau Netto, pour qui tout ceci est plus qu'une lettre fermée — c'est une obscurité impénétrable —, prouve son manque de compréhension des découvertes qu'il s'attribue, au moment où il prétend esquisser la synthèse anthropologique. Il dit: — «En sus, je ne sais

comment expliquer les analogies si visibles des signes que nous avons ici examinés, avec les caractères hiératiques de l'Égypte, quand il n'y a dans les autres antiquités amazoniques que des traits vagues et indistincts de ressemblance avec celles de ce pays éloigné» (page 474). Il parle de cette manière, parce qu'il ne sait pas que ces analogies ne dérivent pas d'une communication partielle, mais qu'elles proviennent de différentes tribus du même fond ethnique.

Un peu plus loin, il continue en se sauvegardant d'avoir osé une telle découverte qu'il ne comprend pas : «S'il n'y a pas dans ce sujet une véritable illusion, que mon propre enthousiasme m'empêche de discerner, nous avons devant les yeux un document d'une grande importance pour l'histoire des peuples migrants des deux Amériques, et particulièrement des nations qui se transportèrent de l'Amérique du Nord dans l'Amérique du Sud, et pour qui la vallée de l'Amazone, comme je l'ai déjà dit dans une autre partie de cet ouvrage, a été le point intermédiaire et peut-être le point de reconstitution et de transfusion ethnique de leur migration» (page 475). Et après cela il tombe dans la déplorable contradiction des faits : «... de toutes les hypothèses, celle qui s'accorde le plus avec la prédisposition où se trouve mon esprit c'est l'*auto-développement* des peuples primitifs, observé, jusqu'à ce jour, aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau continent».

La thèse de Forchammer, sur les relations des langues américaines avec les langues ouralo-altaïques, conduit à la preuve de cette dispersion primitive de la race mongolique en Europe, ce qui est facile à confirmer par les relations des antiquités américaines avec celles de Chine, établies par le docteur Le Plungeon. Sans comprendre cette complexité de faits, qui ne sont perceptibles que si on les coordonne dans une synthèse claire, L. Netto dit : «... tout fait croire que des *bords du Nil* est émané une partie de cette civilisation, dans laquelle, néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de discerner du sang malais» (page 477). Nous pouvons déduire d'ici qu'il conclut par le plus déplorable contresens!...

DEUXIÈME PARTIE

APERÇU SUR L'AUTOCHTHONIE POLYGÉNISTE

I

Les doctrines génésiques

Quand on considère la stratification tellurique, la position de l'écliptique par rapport au soleil, et la distribution hydrographique, combinées de telle sorte, qu'elles permissent à l'épiderme terrestre de présenter des points exondés suffisamment capables de créer l'être humain, on est conduit à admettre qu'il se soit formé sur tous ces points de notre planète. Pour arriver à ce résultat inductif, nous n'avons pas besoin de circonscrire notre idéal à la forme affectée présentement par la surface émergée de la terre, il suffit que nous la concevions dans les conditions gestatives que j'ai rapportées plus haut. Que le centre de la terre soit incandescent, comme le supposent la plupart des astronomes et des géologues, qu'il soit solide, comme le croit un nombre plus restreint, qui explique l'élaboration et la manifestation volcanique par des combinaisons chimiques (Fuchs) et non par des éruptions bulleuses de la fusion intra-tellurique, cela n'invalide en rien l'hypothèse de l'efflorescence humaine rapportée plus haut.

Habitués aux contours géographiques que le globe présente actuellement, il nous est difficile d'en faire abstraction pour nous le figurer sous un aspect différent. Voici pourquoi, en laissant de côté l'insuffisance actuelle des sondages, toutes nos recherches, toutes



nos investigations sur l'existence de l'humanité primitive, se bornent aux grandes masses des continents modernes, sans que nous nous rappelions qu'elles sont aussi fortuites, comparativement à la succession des phénomènes cosmiques, que la persistance de l'homme l'est sur un point déterminé de la terre.

Trois des continents actuellement exondés que nous connaissons — l'Afrique, l'Amérique et l'Asie —, se disputent la priorité d'existence, en prétendant offrir par ce moyen le premier titre probable au berceau de l'humanité. Le second sujet de discussion est lié à démontrer lequel d'entre eux a offert et offre un asyle naturel plus parfait, contre les chocs astronomiques circompolaires périodiques et alternés, pour préserver l'humanité dans son sein d'une extermination infaillible. La troisième discussion cherche à déterminer quel est celui des continents qui présente des documents géologiques, zoologiques et archéologiques plus anciens en nombre et en qualité spécifique.

Tels sont les principaux points de discussion entre ceux qui s'intéressent à la résolution de ce problème.

Le continent africain a fourni peu d'indications relativement à la première question mentionnée ci-dessus, à moins qu'on ne le suppose aussi ancien que celui auquel il est actuellement lié et qu'on ne le croie un refuge de l'homme pendant les grands phénomènes circompolaires, et à moins aussi que quelques transformistes soient arrivés à le considérer l'unique berceau de l'humanité, à cause du grand nombre d'anthropoïdes qui l'ont habité et qui l'habitent; ce qui nous fait exclure de suite la possibilité créatrice humaine en Europe et en Amérique, parce que ces continents n'ont offert pour à présent aucuns vestiges de ces êtres, vivants ou éteints. Mais cette conclusion forcée me semble insoutenable.

Quand à la lutte pour la priorité d'émersion entre l'Amérique et l'Asie, elle est plus sérieuse et elle se trouve profondément engagée entre les plus illustres chercheurs. Les arguments toujours accompagnés de preuves géo-zoologiques et archéologiques se multiplient d'un jour à l'autre, mais ils sont encore insuffisants pour faire opter avec certitude pour la plus grande ancienneté de l'un ou de l'autre de ces continents. Je crois même qu'on n'y parviendra que trop tard, quoique Lund, Alph. Bertillon et le prudent marquis de Nadaillhac se soient déjà prononcés en faveur de l'Amérique. Cependant, celui qui

jugera ces continents isochrones en émergence, distincts entre eux par leurs formes géométriques, et de celles qu'ils affectent aujourd'hui, ne s'écartera pas de la vérité, si nous avons égard aux préceptes exposés par Huxley dans sa *Physiographie*.

Par rapport au second point, l'Afrique devance les deux autres continents, non seulement par sa parfaite position intertropicale, mais aussi par ses conditions orographiques; l'Amérique Méridionale, qui penche plus vers le tropique du Capricorne, en exposant pour cette raison sa partie sud aux rigueurs des phénomènes glaciaires du pôle Austral, rivalise avec elle; l'Asie et son appendice — l'Europe — et l'Amérique du Nord sont les plus défavorisées sous ce point de vue parce qu'elles sont placées au nord de l'Équateur, mais comme leur grande masse occupe l'espace compris entre le tropique du Cancer et le pôle Arctique, elles sont à cause de cela bien plus exposées que les autres aux violents phénomènes glaciaires du pôle Boréal.

Par rapport à la troisième partie ils ne se surpassent pas les uns les autres, excepté dans quelques questions de détail liées à divers foyers évolutifs biologiques humains dans chacune des grandes divisions, détails qui se multiplient autant qu'ils se rapprochent des époques ou périodes géologiques et qu'ils s'écartent des temps actuels.

En prenant donc cette planète dans des conditions de genèse et dans des circonstances telles qu'elle présentât son épiderme au disque solaire, il l'eût frappée de ses torrents de lumière avec plus d'intensité au point de rayon plus petit. Si la terre fût plane et fixe c'eût été à ce point seul que la vie se manifestât; mais la terre, outre qu'elle est sphérique et ébranlée par des secousses profondes, elle est encore agitée par deux mouvements considérables, à savoir: une action circulaire sur l'axe bi-polaire et une oscillation rythmée formant pendant son parcours une écliptique qui coupe son équateur sous un nombre variable de degrés et dont l'inclinaison est aujourd'hui de $23^{\circ} 27'$ et $7''$. Ce sont ces mouvements que l'on a appelés rotation et translation.

Le plan de la surface terrestre, exposé seulement pendant le parcours annuel aux rayons solaires qui le frappent perpendiculairement, est extraordinaire; et alors l'organisation biologique primitive devait pulluler infailliblement sur tous les points déterminés par l'héliogénie, avec probabilité dans le milieu gazeux, avec certitude

dans le liquide et dans le solide, préparés d'avance pour opérer cette action.

D'après ce qui précède nous sommes portés à croire que la polygénèse ne pouvait s'empêcher d'avoir lieu à l'origine de la création, de même qu'elle ne pouvait se limiter à un seul point de la ligne éclipique dans le plan circulaire intertropical de la terre, mais qu'elle devait s'effectuer en divers points indistinctement, avec des singularités morphologiques, anatomiques, physiologiques et orientatives, selon la source des deux ou trois états génésiques originaires.

Si au moyen de transformations successives d'une seule forme organique, produisant chacune de nouveaux rameaux, en vertu de modifications variées des organes, par la sélection et l'orientation adaptatives, on est arrivé à l'homme (transformisme et sélection naturelle); si, d'un seul trait, au moyen de beaucoup de formes biologiques invariables pour quelques-uns, et renouvelées pour d'autres par couches successives, et anéanties ou conservées jusqu'à ce jour ou même à jamais, l'homme les a aussi suivies (monogénisme théiste ou non); si au moyen de la polygénèse renouvelée et perfectionnée légèrement selon la richesse des éléments telluriques que la croûte terrestre a acquis et acquiert encore, soit en détruisant des types, soit en en formant d'autres, soit enfin en en créant de nouveaux en progression croissante et très faible de perfectibilité, l'organisation s'est constituée jusqu'à arriver à l'homme (modologie par appogénèse naturelle): ce sont toutes des questions que je ne prétends pas traiter ici.

Je ferai observer cependant, que cette dernière formule est celle que j'adopte, pour mieux m'expliquer la longue chaîne de la création, que je considère formée par des *anneaux rapprochés et non entrelacés les uns dans les autres*, ou formant une chaîne.

Le monogénisme simple peut être considéré une conception faible de démonstration facile.

Le monogénisme théiste est une *vieillesse* si ridicule pour toutes les personnes, ayant même une instruction moyenne, qu'il n'exige même pas une réfutation des plus faciles et bien moins une des plus raisonnées. Ce qui est étonnant, c'est de le voir soutenir encore à outrance par quelques savants distingués, tels que Quatrefages (*L'espèce humaine*), Pressencé (*Les origines*), et de voir tout dernièrement R. Virchow paraître y tendre dans son discours à Munich — *Liberté*

de la science à l'État moderne —, ce qui le fait critiquer amèrement par Hæckel dans ses *Preuves du transformisme*, Paris, 1882.

Le monogénisme transformiste est d'une extravagance encore plus remarquable, par l'incongruence manifeste de logique des écoles qui en représentent les termes. On en trouve la preuve dans une lettre adressée par E. Cartailhac à l'auteur de la préface de son ouvrage récemment publié — *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* —, qui révèle, outre cette extravagance, des inexactitudes, des lacunes et des exagérations dignes de censure. Ces incorrections devront être bientôt mises au jour dans deux ouvrages étendus, déjà sous presse, quand ce livre paraîtra, en volumes qui se succéderont, et dont le plan et les bases sont tracés il y a plusieurs années par leurs savants auteurs : — *L'Archéologie préhistorique de l'Algarve*, par Estacio da Veiga ; *l'Histoire de la Lusitanie et de l'Ibérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine*, en trois volumes, par João Bonança — ; ouvrages sur lesquels j'appelle l'attention du monde scientifique à cause des révélations imprévues qui y sont présentées.

Le transformisme, pris en général ou Hæckelisme, est difficile à prouver et encore plus difficile à soutenir. Le transformisme en général et spécialement zoologique ou Lamarekisme, et par aberration Darwinisme, ne résiste pas pour à présent à des analyses sérieuses. *L'évolutionisme végétal*, opposé par C. M. Renooz au transformisme zoologique — *L'origine des animaux*, Paris, 1883 —, que j'appelle *Renoozisme*, n'a que la sublime vertu de servir de *provocation expérimentale*, dirigée à une des branches des connaissances humaines encore peu étudiées, c'est-à-dire, l'analyse curieuse et l'action de toute la série de vrais agents naturels — sidériques et telluriques —, causes de la vie et modeleurs des êtres ... Parce que quelques attaques originales au transformisme, exposées dans la première partie du tome I des ouvrages de Renooz, me semblent d'une grande valeur, je ne désirerais pas continuer sans ici-même les transcrire. Il dit :

« Dans le genre humain, par exemple, les premiers mouvements ne commencent à se produire qu'après le quatrième mois de la vie intra-utérine. Or, ces quatre premiers mois du développement représentent les premières phases du développement primitif. Comment les premières formes traversées auraient-elles pu être celles des êtres inférieurs de la série zoologique, infusoires, poissons, articulés,

etc., tous doués de mouvements d'autant plus vifs qu'ils sont plus bas dans la série, tandis que les premiers mois de la vie embryonnaire se développent dans la fixité et l'immobilité qui est l'état de notre végétation actuelle.

«En suivant la série animale le mouvement décroît de l'infusoire jusqu'à l'homme; dans le développement embryonnaire le mouvement progresse de l'ovule à l'enfant, de l'enfant à l'homme (page 26).

«Il est convenu que chaque degré de perfectionnement des espèces est représenté par un stade du développement embryonnaire des espèces supérieures.

«Je demande, en vertu de cette loi, que l'on ne peut pas nier, que l'on me montre dans la série animale l'homologue d'un individu réalisant la forme reproduite par l'embryon au moment où il est pourvu de sa vésicule ombilicale et de son allantoïde. Où est l'animal qui ressemble à cela?

«Quel est l'espèce zoologique qui ait à l'état adulte cette structure normale? En attendant leur réponse, je ferai remarquer que cette forme est celle de tous les végétaux phanérogames pendant les premières phases de leur développement, celle de toutes les plantes annuelles; ... (pages 32-33).

«En face de la puissance de ces forces, en face de la grandeur majestueuse des causes qui ont formé les organismes qui pullulent à la surface terrestre, on prend en pitié la mesquine théorie Darwinienne qui, partout, invoque l'action de l'homme ou de l'animal, qui, partout, veut remplacer l'action gigantesque des forces naturelles par de petits moyens, comme la sélection, l'habitude, etc. Ainsi, par exemple, lorsque les transformistes affirment que la domesticité peut augmenter ou diminuer le nombre des vertèbres, celui des doigts ou des cornes, nous sommes bien forcés de voir dans ces affirmations le résultat d'une obscurité profonde de l'esprit, qui fait méconnaître les principes scientifiques les plus élémentaires — ceux qui consistent à chercher dans la nature les causes, au lieu de les chercher dans l'individu lui-même, suivant le système métaphysique qui consiste à rapporter tout à l'action de l'homme.

«Du reste il est bien facile de réduire à néant la théorie des transformistes. Il suffit de les mettre en demeure de nous montrer, dans la nature, l'évolution qu'ils y voient, de nous montrer, par

exemple, dans un animal, une vertèbre en voie de formation, ou en voie de dédoublement. Nous savons que cela n'existe pas (pages 59-60).

« On sait le rôle bizarre que, dans leurs fantaisies, les transformistes ont voulu faire jouer à ce système de racines... »

« On sait qu'il existe des corps magnétiques attirables à l'aimant et aux radiations solaires et des corps diamagnétiques qui sont repoussés par les pôles d'un aimant et par les radiations solaires... »

« M. Darwin, qui méconnaît absolument les forces naturelles qui agissent sur la terre et rattache tous les phénomènes aux causes mesquines que ses idées étroites lui suggèrent et qu'il résume dans les mots *sélection naturelle*, s'étonne de ces faits si simples que sa théorie n'explique pas (pages 67-74). »

« Les espèces sont absolument fixes — jamais les descendants d'un dahlia ne deviendront des rosiers ; jamais les descendants d'un chien ne deviendront, dans la suite des temps, des chats... Toutes les modifications successives des courants sont indiquées par la création des organismes qui se sont succédé sur la terre, et dont le système nerveux révèle l'état ou le degré. En d'autres termes, l'intensité des forces qui se propagent dans les corps organisés s'y perpétue. De là la constance des caractères dans chaque espèce, malgré la différence des milieux (pages 94-319). »

« M. Duchartre considère la découverte de la disposition des feuilles sur la tige comme une des plus belles conquêtes de la science moderne. Pour ma part, je l'apprécie d'autant plus qu'elle facilite singulièrement l'exposé de ma théorie, en donnant la cause du nombre des doigts des animaux et en prouvant que la fréquence du nombre cinq est un fait naturel, d'origine végétale, et ne provient pas de la *descendance d'un ancêtre commun*, comme l'affirme M. Darwin, et après lui M. Hæckel qui, dans son livre « *La création naturelle* », joint à son texte une figure qui est toute en faveur de ma théorie et non de la sienne. « A quoi, dit-il, serait-il possible d'attribuer cette « étonnante homologie, cette parité de la structure intime essentielle « sous la diversité des formes extérieures ? A quoi, sinon à une hérédité commune provenant d'ancêtres communs ? »

« Si tous les animaux pourvus de cinq doigts proviennent d'un ancêtre commun nous sommes donc plus proches parents de la taupe que du cheval, du rat que de la chèvre ? Que d'absurdités dans cette

théorie de la descendance que quelques personnes bienveillantes veulent bien qualifier d'ingénieuse! (page 103)

« On sait que l'école transformiste fait de la queue des mammifères le résultat du développement de la nageoire caudale des poissons. J'ignore comment elle s'y prend pour appuyer cette assertion sur l'anatomie et sur le développement embryonnaire, car, dès la première apparition de la corde dorsale, la tige qui constitue l'embryon s'effile à son extrémité caudale et jamais nous ne la voyons s'étaler en éventail.

« Voilà les absurdités et les contradictions dans lesquelles on tombe lorsqu'au lieu de rattacher les phénomènes de la nature à des causes simples, on cherche des causes éloignées, obscures, embrouillées, nébuleuses, et chimériques (pages 110-116).

« Tous les faits physiologiques, quelque insignifiants qu'ils soient, ont une cause naturelle. Il ne faut jamais chercher de causes ailleurs que dans les forces engendrées par les mouvements de la matière. L'habitude, l'éducation, la sélection produisent des effets si insignifiants, et si peu durables, qu'il est impossible d'en tenir compte (page 187).

« Les différences qui proviennent de la position occupée sont celles causées, dans une même espèce, par la latitude, c'est-à-dire la proximité de l'équateur, des régions tropicales ou des régions polaires, l'occupation des îles, des côtes orientales ou occidentales, l'altitude, et enfin les accidents locaux qui engendrent des variétés, des irrégularités ou des monstruosité.

« Toutes ces causes qui modifient les actions magnétiques — et, par suite, le système nerveux, — sont surtout sensibles dans le genre humain. . . *La persistance du plus apte*, ce principe, qui fait la base de la théorie Darwinienne, n'a de valeur que dans un cas, lorsqu'il s'agit d'expliquer la régularité des formes animales comparées aux formes végétales (pages 198-199).

« Les éléments qui constituent notre air atmosphérique, en y ajoutant l'hydrogène de l'eau, suffisent donc pour *créer des êtres organisés*; ils sont les seuls créateurs des plantes, des animaux, des hommes! Nous ne sommes, en résumé, qu'une modification de l'air et de l'eau (page 202).

« Le principe de vie enfermé dans le nucléole de la cellule primitive — ou de l'ovule — est un atome libre d'oxygène, possédant un

degré de tension qui, dans l'avenir, imprimera un caractère particulier à chaque espèce, à chaque famille, à chaque individu.

«Le noyau de la cellule nerveuse renferme dans son nucléole ce dépôt qui se transmet par hérédité (page 225).

«L'idée fantastique des transformistes de vouloir augmenter ou diminuer le nombre de pièces du squelette est aussi impossible physiologiquement qu'elle est, du reste, impossible chimiquement, puisque le travail lent de l'ossification est une œuvre du temps... Donc, le squelette est un ensemble de pièces immuable dans ses dispositions, qui tient l'individu enchaîné dans un cercle dont il ne peut sortir. C'est le système nerveux qui règle la position des organes, c'est lui qui apparaît le premier de tous... La formation du système nerveux nous ramène donc encore à ce fait — que je ne saurais me lasser de faire remarquer et admirer — la solidarité de l'organisme avec les forces cosmiques qui roulent les mondes, qui entraînent les astres dans l'espace, qui les enflamment ou les éteignent, en un mot la relation qui lie la matière organisée à cette grande cause qui résume tout : la force (pages 254-255).

«Le protoplasma primitif — quel que soit le nom qu'on lui donne : méristème, métaplasma, blastème, etc. — est une matière amorphe douée de propriétés magnétiques en vertu desquelles elle s'étire dans différentes directions. C'est de ce caractère que dépend l'expansion de la plante, c'est-à-dire sa croissance et sa forme.

«C'est donc de la composition chimique du protoplasma que résulte toute la structure de l'arbre — et le squelette de l'animal — et cette structure serait toujours la même dans un lieu donné si le protoplasma végétal avait la même composition dans toutes les plantes... On ne doit donc pas parler de *la cellule* initiale, mais *des cellules* initiales. Les différences qui existent entre elles résultent de *la manière d'être* de l'oxygène, soit dans ses proportions, soit dans son état physique... *L'inconnu* qui réside dans les propriétés héréditaires des organismes n'est autre chose que l'état moléculaire de l'oxygène dans le protoplasma — état déterminé par son degré de tension lorsqu'il est libre, et je le suppose libre dans le nucléus, et libre aussi dans les courants nerveux (pages 265-267).

«Une fois l'individu arrivé au règne animal ses organes cessent de se perfectionner *physiquement*. Ils peuvent se modifier par l'usage, il est vrai, s'adapter à certaines fonctions, mais ce perfectionne-

ment *artificiel* ne peut pas augmenter leur intensité physique. C'est une sorte de polissage, d'adaptation sociale, de vernis superficiel. A l'état de nature, et même, dans la majorité des cas, à l'état social, non seulement les organes des animaux ne se perfectionnent pas avec le temps, mais au contraire, ils s'affaiblissent. Ne voyons-nous pas journellement que la vue s'use avec l'âge, que l'ouïe en fait autant, et, en général, tous les organes.

«Ce fait n'est-il pas en contradiction flagrante avec la théorie du perfectionnement par la *sélection naturelle* (pages 285-286).»

Heureusement, si l'on fait exception du fragile monogénisme, aucune de ces manières d'envisager l'apparition de l'homme n'ébranle son autochthonie, même qu'elle se soit manifestée à des périodes rapprochées sur plusieurs zones de la croûte terrestre.

Quoi qu'il en soit pour à présent.

Pour moi il est certain que l'homme est apparu sur tous les points de la terre émergés, au moment où elle a pu le modeler sur chacun, et elle a eu des éléments directs et indirects pour le soutenir comme le plus parfait de ses parasites. S'il est apparu pendant la grande période tertiaire et dans la couche inférieure du terrain pliocène, selon les preuves de Castenedolo, si dans le miocène supérieur, comme le supposent quelques illustres anthropologistes d'après les objets rencontrés à Puy Courny, si dans d'autres couches du miocène, comme quelques uns commencent à le supposer vaguement, c'est un sujet, qui n'est pas étranger, mais qui touche à peine à mon but.

Par conséquent, l'humanité, en petit nombre de couples, est apparue sur la terre en beaucoup de points de chacune de ses grandes divisions terrestres proprement dites, c'est-à-dire, sur plusieurs points de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et probablement de l'Océanie, et sur d'autres zones actuellement immergées, points où elle s'est évoluée, tant qu'elle a vécu en groupes isolés, ce qui lui a été nécessaire pour suppléer à ses nécessités exigües.

Chaque famille représentait un type autochtone, qui pouvait se retrouver ou présenter des variétés dans la même grande division terrestre. Ainsi, l'autochthonie pouvait affecter sur le même continent la forme crânienne dolicho et brachicéphale, comme peut-être leurs intermédiaires; la vigueur physique a pu varier du géant au pygmée,

selon que le milieu la proportionnait par sa richesse climatérique et productive, ou d'après l'absence ou la combinaison alterne de toutes deux; la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, etc., a dû être soumise à plusieurs agents planétaires, ou à des dizaines de causes, les unes opposées entre elles, les autres mitigeant l'intensité de plusieurs, soit en choisissant la différenciation pigmentaire, soit en donnant de l'activité à leur genèse spécifique et en provoquant des effusions locales exagérées, etc.

Le synchronisme génésique à l'apparition de l'homme sur des points très différents du globe, autrement, son origine et sa manifestation terrestre simultanée dans plusieurs lieux ou zones et à une occasion précise et déterminée dans le courant de la phénoménalité cosmique, continuera à être encore pour longtemps un problème d'une résolution difficile. Si la géologie, guidée par l'astronomie, secondée par la paléontologie et même par l'archéologie, parvenait à montrer rigoureusement quels ont été les premiers points émergés de la terre, leur stabilité invariable d'émersion, leur position d'ondulations fixes intertropicales, l'immense chaîne zoologique en progression croissante en suivant son degré de perfection et d'utilité... il est probable que nous pussions résoudre le problème proposé ci-dessus; mais la difficulté de répondre à ces questions est si grande, qu'elle décourage les plus dédiés et les plus audacieux chercheurs.

Quoique nous ne puissions pas cependant démontrer l'apparition synchronique de l'homme, rien n'invalide qu'il est tiré son origine de plusieurs points de la terre, à des intervalles de phénomènes plus ou moins éloignés, qui seront, d'après notre conventionalisme, de plusieurs siècles ou de milliers d'années, d'accord avec le temps de l'émersion, de la lumière, de l'hydrographie, de la faune et de la flore.

Les recherches pour trouver une preuve réelle de la priorité autochthonique par zones, sont justement difficultés par le grand nombre de restes humains que l'on découvre sur toute la surface de la terre, en correspondance presque toujours avec la même couche géologique, et à peu près à la même période; à ajouter à cela que ces restes sont accompagnés d'objets d'une forme semblable, et plus spécialement de produits artistiques affectant presque tous la même forme géométrique, des dimensions égales, et qui sont faits avec les mêmes substances, ou avec d'autres capables de les remplacer loca-

lement. Sur les continents et dans leurs divisions politiques, où de telles recherches ont été faites sérieusement, tous les observateurs finissent par admettre unanimement une synchronie à l'apparition, et une synchronie relative à l'évolution artistique. Tel est le cas pour l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. C'est ainsi que pas un seul rayon de lumière est venu percer l'épaisse obscurité où se trouve plongé le problème rapporté précédemment. (*Vide* Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, 1884, pag. 59, 64, 459, 570, etc.)

Les observations faites sur les ossements humains réputés fossiles, et spécialement sur la boîte crânienne, ont peu ou presque pas avancé pour la priorité autochthonique; et elles n'ont pas fait de progrès, parce que la composition morphologique (?), la complication anatomique, la forme géométrique, la capacité, les dimensions, de certains foyers ethniques, sont rapprochées en tout, de celles d'autres extrêmement éloignées par leurs gisements, et ce qui est plus, parce qu'elles ne se différencient que peu ou par presque rien des contemporains, hormis quelques détails individuels en types ethniques, probablement originaires de grands centres autochthoniques.

A l'appui de cette proposition, je fais appel à la probité de tous ceux qui se sont occupés sérieusement d'études crâniométriques et crâniologiques. C'est la conclusion principale à laquelle m'a conduit le long sacrifice de sept années, usées dans un travail crâniométrique patient et scrupuleux sur plus de *mil trois cents* exemplaires de têtes osseuses, de crânes, de calottes et d'autres fractions d'os humains contemporains, anciens et fossiles, portugais, espagnols et indigènes de l'Amérique (ceux-ci formant une série de cent, contenant vingt-cinq exemplaires de cavernes et de *sambaquis*), dont je prétends faire paraître successivement le résultat, joint à des détails fruits de scrupuleuses recherches.

II

Homotypie crânienne de plusieurs zones réputées autochthoniques, prouvée par la morphologie

Je présente ici, comme un léger essai pour prouver quelques unes de ces assertions, *huit esquisses* de contours crâniens de grandeur

naturelle, faites la plupart d'après des exemplaires des plus anciens que nous connaissons, c'est-à-dire de ceux qui sont appelés et réputés vraiment géologiques, et types ethniques, comparés entre eux, et ces derniers avec d'autres exemplaires anciens et contemporains, au nombre des quels il y en a un, qui a manifesté pendant son existence d'étonnantes incompatibilités sociales. Je fais observer que cette preuve est faite naturellement, et sans préméditation anticipée: ce n'est que le produit d'une idée suggérée et mise en pratique après quelques instants, secondée par les moyens les plus simples dont je dispose et qui m'entourent en ce moment.

Les points de repère et les lignes de contours peuvent être extrêmement variés et homonymes, quand les exemplaires, auxquels nous nous rapporterons, posséderont la complexité indispensable pour la comparaison; dans le cas contraire, c'est le devoir de l'observateur de profiter de ce qu'il y découvrira de plus important. Je suis dans ce second cas dans quelques unes des démonstrations que je fais.

Dans la *première* esquisse de contours crâniens antéro-postérieurs, planche 1, je présente pour type comparatif le crâne de Canstadt (A), qui ne possède, comme on sait, qu'une partie du frontal et du pariétal droits. Dans ce crâne, les deux points de repère possibles et les plus nobles sont la glabelle et le bregma, puisqu'aucun autre a été respecté par les milliers d'années qu'il a traversées. A cause de cela, je leur ai comparé la courbe du frontal comprise entre la glabelle et le bregma avec celle de points homologues du crâne fossile de Minas, appelé *crâne de Lund* (B); celle d'un crâne indigène botocudo de Poaya et Mutum (C); et celle d'un homme Portugais contemporain du cimetière Oriental de Lisbonne (D). Pour ces trois derniers crânes j'ai poussé la comparaison plus loin: je l'ai dirigée sur trois points de repère — glabelle, bregma et lambda —, en donnant le plan de Hamy, et j'aurais pu même aller sans effort jusqu'à l'*inion*, comme il est facile de le vérifier. Qu'il soit entendu, toutefois, que je me rapporte uniquement, dans cette comparaison, au simple trajet de la ligne de contour en liberté, sans lui fixer une direction restreinte qui lui est imposée par l'orientation projective crânienne, et sans m'occuper également des ondulations adventices.

Nous remarquons clairement dans cette comparaison qu'en géné-

ral le plan géométrique de ces crânes est plus que semblable — *il est égal* — malgré un léger écart de deux, C et D, commençant près de l'*ophryon* pour terminer un peu au-dessus des bosses frontales, en observant les mêmes écarts aussi faibles chez le bregma entre B et D. Quant au trois autres crânes B, C et D, comparés entre eux par la courbe du bregma aux lambda, nous les trouvons taillés sur le même moule.

Dans la *seconde* esquisse de contours crâniens antéro-postérieurs, planche 2, je donne pour type comparatif le crâne d'Egnisheim (A) qui ne conserve, comme le précédent, que le frontal et le pariétal droits; et j'ai donc choisi, pour la même courbe que ci-dessus, des points de repère égaux — glabelle et bregma —. Je lui compare le crâne incomplet B, qu'on peut rigoureusement considérer comme pré-néolithique, en ayant égard à l'industrie et à la faune qui lui étaient associées dans le gisement, découvert à Cabeço d'Arruda et décrit dans un mémoire spécial par le savant et distingué archéologue le dr. Francisco Antonio Pereira da Costa, qui l'a mis généreusement à ma disposition pour l'examiner et le stéréographier; je compare ensuite le crâne (C) d'un indigène des bords du Xingú (Pará); enfin je confronte deux crânes d'hommes Portugais contemporains (D et E) du cimetière Occidental de Lisbonne.

Le peu d'écart de chacun de ces cinq crânes est remarquable, commençant chez tous près de l'*ophryon* et se confondant, excepté B, au-dessus des bosses frontales; il faut remarquer encore comment à la partie crânienne la plus importante — au frontal — la brachycéphalie typique affecte presque la même ligne trajectoire que la vraie dolichocéphalie, comme on le voit sur les crânes B, D et E; enfin il faut remarquer aussi comme la ligne de contours, outre la frontale, est extrêmement semblable chez les crânes A, D et E.

Dans la *troisième* esquisse de contours transversaux, planche 3, en prenant pour points de repère un plan qui passe horizontalement par les trous auditifs, coupé par un autre plan perpendiculaire à celui qui passe par le bregma et par le point mentonnier, j'ai comparé une tête osseuse de Paria, de Bengale (A): 1°, avec le crâne fossile de Lund (B), déjà figuré sur la planche 1, lettre B; 2°, avec le crâne de Cabeço d'Arruda (C), déjà figuré sur la planche 2, lettre B; 3° avec la tête osseuse de femme (D), trouvée dans la grotte de Cezareda (Casa da

Moura), rapportée à l'époque néolithique dans un mémoire par N. Delgado, que j'ai pu examiner grâce à l'archéologue cité ci-dessus, le dr. Pereira da Costa; 4° avec la tête osseuse de femme (E), qui a été réduite à la condition d'esclave pendant la domination romaine, dont je dois l'examen et celui d'autres exemplaires précieux à l'obligeance de l'archéologue distingué et digne, Estacio da Veiga; 5°, avec une tête osseuse de femme Portugaise contemporaine (F); 6°, avec la tête osseuse (G) d'un célèbre assassin Portugais, qui a offert la peine capitale en 1842.

On remarque chez tous ces exemplaires, au premier coup d'œil, la direction harmonique et uniforme des lignes; les petits écarts nous semblant à peine des ondulations du même plan. Il convient de faire remarquer, avant de continuer, que les déviations dans les contours de F et de G, un peu visibles, proviennent de ce qu'ils ont été fournis par le céphalomètre d'Antelme, en passant la pointe de l'arc transversal et supérieur du merveilleux instrument par la ligne temporelle, et non par les plans qui coupent les crânes selon les diamètres transversaux maximum.

Cette remarque posée, et après avoir accentué l'harmonie du plan général, nous remarquons que les plus grandes déviations proviennent de la plagiocéphalie ou asymétrie de tous, asymétrie que j'ai rencontrée, plus ou moins prononcée, sur plus de 1:300 individus examinés par moi jusqu'à ce jour, comme je l'ai dit précédemment. Nous avons remarqué dans cette esquisse un fait bien curieux, c'est que le plan et la forme féminine ne divergent en rien du plan et de la forme masculine; c'est fait pour nous surprendre, enfin, de trouver à côté des plus anciens habitants de la Péninsule Ibérique que l'on a découverts (D et E) et du Brésil (B), un type des criminels les plus extraordinaires (G), et près de lui, peut-être, celui des plus douces et des meilleures créatures féminines anciennes et contemporaines (D et F), taillés tous sur le même modèle géométrique.

Dans la *quatrième* esquisse de contours horizontaux, c'est-à-dire, en *norma verticalis* de Blumenbach, donnés par le stéréographe de Broca, au moyen du fil à plomb avec la perpendiculaire passant par les condyles occipitaux et par le point alvéolaire, planche 4, j'ai comparé la tête osseuse de femme (A) de la grotte de Cezareda, déjà figurée dans la planche 3, lettre D, avec rapports précis au renfle-



ment glabellulaire, au bregma et à un plan perpendiculaire qui coupe le point nasal, le bregma et le lambda: 1°, avec la tête osseuse d'un homme Lusitanien (B), qui a été réduit à l'esclavage, pendant son existence, au temps de la domination romaine, et dont je dois l'examen au savant déjà cité M. Estacio da Veiga; 2°, avec une tête osseuse de femme portugaise contemporaine (C); 3°, avec une autre tête osseuse de femme Portugaise contemporaine (D), provenant d'un cimetière autre que le précédent.

L'égalité dans les contours de cette comparaison entre les crânes A, C et D, rapportés à tous les points de repère les plus importants, et soumis à toutes les minuties des lignes géométriques périphériques, est réellement surprenante. Le crâne d'homme B, comparé avec ceux de trois femmes, je l'ai présenté pour montrer qu'il n'est que produit du même plan en projection des plus régulières et uniformes que l'on puisse concevoir dans la partie faciale, pariéto-occipitale et temporelle. Une autre observation digne de remarque dans cette comparaison c'est de voir tous ces crânes présenter une légère mais identique *plagiocéphalie droite*, qui se révèle un peu par la déviation du bregma vers la droite de la ligne antéro-postérieure du point nasal au lambda. Nous ferons remarquer que les ondulations imparfaites des lignes de contour entre les crânes A, C et D, sont dues, à la rigueur, à l'asymétrie et non à des différences de plan naturel. Quant au prognathisme, nous le voyons ondulant au bord alvéolaire des maxillaires, n'avançant en rien dans le mode d'évolution des crânes modernes sur les anciens, et vice-versa.

Dans la *cinquième* esquisse de contours antéro-postérieurs, planche 5, j'ai comparé entre eux deux crânes (A et B) de sexes différents et provenant de peuples divers (Pérou et Bolivie), avec déformation artificielle couchée.

J'ai eu en vue montrer que la déformation artificielle couchée a peu d'influence dans la recherche de l'origine ethnique, et qu'elle en a d'autant moins que le mode de déformation est plus systématique et emploie des pressions et des contrepressions égales. Nous voyons cette vérité confirmée dans les deux crânes, un d'homme l'autre de femme, dont les lignes de contour affectent à peu près la même trajectoire, en ayant pour points fixes de repère le trou auditif, et en étant orientés dans plusieurs plans — celui de Blumenbach, celui

de Camper, l'alvéolo-condylien ou celui de Broca, le *basion* et le point alvéolaire, et encore dans le trou auditif et point nasal—. Cette esquisse prétend en plus montrer que les angles de Welcker et de la selle de Landzert, comparés à ceux qui se trouvent dans les esquisses suivantes, n'influent point pour produire la différenciation évolutive des sexes et de l'enfance, en la comparant à celle des singes, afin de fortifier cette proposition transformiste.

Dans la *sixième* esquisse de contours antéro-postérieurs, planche 6, j'ai comparé entre eux deux crânes (A et B), avec déformation artificielle couchée, et en plus de sexe et de provenances diverses (Pérou et Bolivie).

On y voit, le point de repère étant au trou auditif et au plan alvéolo-condylien, ou de Camper, ou alvéolo-basilaire, que le trajet des lignes de contour à la face et au frontal est le même, quoiqu'il soit en projection frontale pour l'homme et en projection occipitale pour la femme — en s'alternant au développement antérieur et postérieur — ce que l'on vérifiera facilement si, en déplaçant le trou auditif et les plans, on leur superpose les lignes de contour laissées en liberté. Dans ce cas les points de repère de la trajectoire entourante se rapprocheront tellement, qu'ils se confondront en grande partie.

En comparant les degrés des angles endocrâniens de Welcker et de la selle de Landzert de ces contours avec ceux des précédents, nous sommes arrivés au résultat suivant: — Les angles de la *femme* de cette esquisse sont inférieurs à ceux de l'*homme* de l'esquisse précédente, tandis que les angles de l'*homme* de cette sixième esquisse sont inférieurs à ceux de la *femme* de l'esquisse cinquième; d'où l'on conclut que les angles de sexes différents comparés sur les deux contours, les crânes affectant la même déformité artificielle, sont parfaitement contre-posés — tantôt ils sont supérieurs chez la femme, tantôt chez l'homme.

Dans la *septième* esquisse de contours antéro-postérieurs, planche 7, j'ai comparé entre eux deux crânes d'hommes (A et B) de la Patagonie, avec déformation artificielle relevée. En prenant pour point de repère le trou auditif et trois plans — celui de Hamy, celui de Camper et l'alvéolo-condylien —, j'ai cherché à confirmer, au moyen de cette déformation artificielle, opposée à celle des deux

esquisses précédentes, les principes déjà posés par rapport à celles-ci, c'est-à-dire, qu'elle n'influe en rien sur la différenciation ethnique générale, en cherchant spécialement à consolider mes vues au sujet des angles de Welcker et de la selle de Landzert.

Dans la *huitième* esquisse de contours antéro-postérieurs, j'ai comparé entre eux trois crânes (A, B et C), en prenant pour point de repère de tous, outre le trou auditif, le plan de Camper, et encore, pour deux (A et B), le plan alvéolo-condylien.

Dans cette esquisse de contours, j'ai rapproché un crâne d'enfant botocudo (A), d'un autre d'enfant botocudo (B), ayant entre eux quelques années de différence, et de celui d'une femme contemporaine portugaise (C).

J'ai eu ici l'intention de montrer, que le type d'un même foyer ethnique peut conserver la ligne trajectoire dans le contour crânien (A et B), sans que ceci exclue la possibilité qu'elle se manifeste égale dans un autre foyer ethnique. Tel est le cas de l'esquisse que je compare: les contours crâniens des deux enfants indigènes botocudos ont pour projection générale une femme portugaise contemporaine (C), ce qui se trouve accentué d'une manière rigoureuse dans la comparaison avec le crâne A.

Les angles endocrâniens de Welcker et de la selle de Landzert de cette esquisse, comparés à ceux des trois esquisses précédentes, ne nous avancent en rien au sujet d'origine ethnique et bien moins sur la fameuse série ascendante par degrés, imaginée (?) par Welcker du singe adulte au singe imputable, de celui-ci à l'enfant, à la femme, à l'homme et à l'adulte.

Sincèrement: nous ne remarquons dans tous ces exemples sinon que les degrés s'alternent indistinctement entre enfants, femmes et hommes, sans nous donner de légers indices de régularité ou de proportion ascendante ou descendante, selon le sexe, ou selon l'âge...

Je m'arrête ici, en me réservant de traiter, dans mes prochaines publications, ces questions avec la gravité et le développement qu'elles réclament.

Au sujet de *Crania ethnica* de Quatrefages et Hamy, on me permettra de présenter une simple réflexion qui a rapport aux dessins de l'*atlas*. Ce travail a été fait pour transmettre aux chercheurs de

tous les points de la terre la forme géométrique et les relations précises des exemplaires humains d'histoire naturelle, estimés parce qu'ils sont uniques, pour qu'ils confient tous aveuglément en eux comme aux propres types. L'*atlas*, cependant ne remplit pas ce profitable *desideratum*. Outre l'absence de signes montrant les points de repère sur les dessins — *ophrion*, bregma, lambda, *inion*, etc. —, pour servir de guide sûr aux observateurs, et outre le manque de précision dans quelques diamètres et quelques largeurs (comparez, par exemple, les mesures des pages 80 et 81 du texte avec le dessin de l'*atlas*, planche iv, au diamètre antéro-postérieur, à la largeur biorbitaire interne, etc.), on y trouve les *images renversées*, défaut qui exige de la part des confrontateurs un effort mental, pour ne pas être induits en de très graves erreurs dans leurs descriptions.

J'ai toujours pensé que les tracés basiques de ces dessins avait été pris par les observateurs même au moyen du stéréographe de Broca, et non par un dessinateur muni d'un diagraphes de Gavard, incorrect, jusqu'à un certain point, par la difficulté de son application. Il me semble que l'anthropologiste consciencieux ne devrait jamais confier les lignes fondamentales de dessins de précision à d'autres mains que les siennes, sous peine d'essuyer des censures inutiles. Etre anthropologiste oblige à certaines minuties scrupuleuses, crois-je.

Description des planches de contours crâniens

Planche 1

A. — Contour antéro-postérieur du crâne de Canstadt, présenté dans *Crania ethnica* de Quatrefages et Hamy, avec l'image renversée. *Atlas*, figure n.º 1; texte, page 7.

Comparé avec :

B. — Idem, de crâne fossile d'homme, découvert dans une caverne à Lagoa Santa (province de Minas Geraes, au Brésil), par Lund. N.º 70 de ma série d'indigènes Américains et n.º 1 du Musée de Rio de Janeiro, où il se trouve. Capac. 1:415 c.c., ind. céph. 70.10. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

C. — Idem, de tête osseuse d'homme Botocudo de Poaya et Mutum. N.º 12 de ma série de ces indigènes Américains et n.º 119 du Musée de Rio de Janeiro, où il se trouve. Capac. 1:361 c.c., ind. céph. 75.55. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

D. — Idem, de tête osseuse d'homme Portugais contemporain, soixante ans, exhumé du cimetière Oriental de Lisbonne. N.º 1 de ma série d'hommes de ce cimetière et n.º 696 de mon relevé. Capac. 1:535 c.c., ind. céph. 80.68. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

Dans cette esquisse, nous avons trouvé, comme anomalies individuelles: dans le crâne B et à la suture occipito-pariétale des os wormiens de 3 à 5 millimètres à leur moindre diamètre; dans la tête osseuse C, l'arcade dentaire *elliptique* et prognathisme alvéolaire et dentaire.

Planche 2

A. — Contour antéro-postérieur du crâne d'Eguisheim, représenté dans *Crania ethnica* de Quatrefages et Hamy, avec l'image renversée. *Atlas*, figure n.º 2; texte, page 8.

Comparé avec:

B. — Idem, de crâne incomplet d'homme, découvert à Cabeço d'Arruda (Portugal), d'un temps franchement pré-néolithique, décrit dans un mémoire par le dr. Francisco Antonio Pereira da Costa, 1865, déposé à l'Ecole polytechnique de Lisbonne. Ind. céph. 86.39. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

C. — Idem, de crâne d'homme, provenant d'un *sambaqui* des bords du Xingú (Pará). N.º 49 de ma série d'indigènes Américains et n.º 44 du Musée de Rio de Janeiro, où il se trouve. Capac. 1:425 c.c., ind. céph. 79.77. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

D. — Idem, de tête osseuse d'homme Portugais contemporain, né dans la province de Douro, quarante ans, agent, exhumé du cimetière Occidental de Lisbonne. N.º 4 de ma série d'hommes de ce cimetière et n.º 4 de mon relevé. Capac. 1:680 c.c., ind. céph. 70.35. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

E. — Idem, idem, né dans la province de l'Extrémadure, trente trois ans, propriétaire, exhumé du cimetière Occidental de Lisbonne. N.º 13 de ma série d'hommes de ce cimetière et n.º 13 de mon relevé. Capac. 1:619 c.c., ind. céph. 70.77. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

Dans cette esquisse nous avons distingué comme anomalies individuelles: dans le crâne C prognathisme alvéolaire; dans la tête osseuse D équilibre mastoïdien postérieur.

Planche 3

A. — Contour transversal de tête osseuse de femme Paria, de Bengale, présentée dans *Crania ethnica* de Quatrefages et Hamy, avec l'image renversée. *Atlas*, planche XVII; texte, page 199.

Comparé avec:

B. — Idem, du *crâne fossile* déjà décrit de Minas Geraes, le contour transversal passant par la ligne temporelle. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

C. — Idem, du crâne incomplet de Cabeço d'Arruda, déjà décrit à la planche 2 (B). Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

D. — Idem, de tête osseuse de femme, de l'époque néolithique (?), trouvée dans la grotte de Cezareda (Casa da Moura) par N. Delgado et décrite dans un mémoire en 1867, déposée à l'École polytechnique de Lisbonne. Ind. céph. 76.96. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

E. — Idem, de tête osseuse de femme Lusitanienne, réduite à l'esclavage pendant la domination romaine, appartenant au Musée de l'Algarve, installé actuellement à l'Académie des beaux-arts à Lisbonne, et trouvée dans une grange par M. Estacio da Veiga. Capac. 1:400 c.c., ind. céph. 79.77. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

F. — Idem, idem, de femme Portugaise contemporaine, née dans la province de l'Extrémadure, trente neuf ans, exhumée du cimetière Oriental de Lisbonne. N.° 3 de ma série de femmes de ce cimetière et n° 856 de mon relevé. Capac. 1:395 c.c., ind. céph. 77.53. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

G. — Idem, idem, d'un célèbre assassin Portugais, exemplaire qui se trouve déposé dans le cabinet de l'Ecole de médecine de Lisbonne. Capac. 1:574 c.c., ind. céph. 73.30. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme, le diamètre transverse passant par la ligne temporelle.

Dans cette esquisse nous avons trouvé, comme anomalies individuelles: dans la tête osseuse E, des os wormiens à la suture occipito-pariétale de 6 à 10 millimètres dans leur moindre diamètre, prognathisme alvéolaire et dentaire; dans la tête osseuse G, des os wormiens à la suture susdite de 10 à 20 millimètres dans leur moindre diamètre, et prognathisme alvéolaire et dentaire.

Planche 4

A. — Contour antéro-postérieur de la tête osseuse de la grotte de Cezareda, déjà décrite à la planche 3 (D).

Comparé avec:

B. — Idem, de tête osseuse d'homme Lusitanien, réduit à l'esclavage pendant la domination romaine, appartenant au Musée de l'Algarve, installé à l'Académie des beaux-arts à Lisbonne, et découvert dans une grange par M. Estacio da Veiga. Capac. 1:705 c.c., ind. céph. 76.84. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

C. — Idem, idem, de femme Portugaise contemporaine, née dans

la province de l'Extrémadure, soixante huit ans, exhumée du cimetière Occidental de Lisbonne. N.º 5 de ma série de femmes de ce cimetière et n.º 341 de mon relevé. Capac. 1:295 c.c., ind. céph. 75.55. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

D.—Idem, idem, née dans la province de Beira Alta, trente sept ans, exhumée du cimetière Oriental de Lisbonne. N.º 4 de ma série de femmes de ce cimetière et n.º 857 de mon relevé. Capac. 1:330 c.c., ind. céph. 77.71. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

Dans cette esquisse nous avons trouvé, comme anomalies individuelles, dans la tête osseuse B et à la suture occipito-pariétale des os wormiens de 6 à 10 millimètres à leur moindre diamètre, et prognathisme alvéolaire.

Planche 5

A.—Contour antéro-postérieur de crâne d'homme Aymará du Pérou, avec déformation artificielle couchée. N.º 98 de ma série d'indigènes Américains et n.º 76 du Musée de Rio de Janeiro, où il se trouve. Capac. 1:594 c.c., ind. céph.—; ang. de Welcker 146°, ang. de la selle de Landzert 151°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Comparé avec:

B.—Idem, de crâne de femme Aymará de la Bolivie, avec déformation artificielle couchée. N.º 100 de ma série d'indigènes Américains et n.º 75 du Musée de Rio de Janeiro, où il est conservé. Capac. 1:450 c.c., ind. céph. 70.65; ang. de Welcker 154°, ang. de la selle de Landzert 161°. Les contours comme ci-dessus.

Dans cette esquisse nous avons trouvé, comme anomalies individuelles: dans le crâne A, ptérion en k, métopisme, à la suture occipito-pariétale os wormiens de 3 à 5 millimètres à leur diamètre moindre, et prognathisme alvéolaire peu accentué; dans le crâne B, os wormiens de 3 à 5 millimètres à leur moindre diamètre, équilibre postérieur condylien et prognathisme alvéolaire accusé.

Planche 6

A.—Contour antéro-postérieur d'un crâne d'homme Aymará de la Bolivie, avec déformation artificielle couchée. N.º 97 de ma série d'indigènes Américains et n.º 73 du Musée de Rio de Janeiro, où il est conservé. Capac. 1:503 c.c., ind. céph. 69.31; ang. de Welcker 139°, ang. de la selle de Landzert 140°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Comparé avec:

B.—Idem, de crâne de femme Aymará du Pérou, avec déformation artificielle couchée. N.º 99 de ma série d'indigènes Américains et n.º 74 du Musée de Rio de Janeiro, où il se trouve. Capac.

1:445 (?) c.c., ind. céph. 69.05; ang. de Welcker 144°, ang. de la selle de Landzert 143°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Dans cette esquisse nous avons trouvé, comme anomalies individuelles, dans le crâne A équilibre mastoïdien postérieur et prognathisme alvéolaire prononcé.

Planche 7

A.—Contour antéro-postérieur d'un crâne d'homme Araucanien — côté de la Patagonie —, avec déformation artificielle relevée. N° 95 de ma série d'indigènes Américains et n° 77 du Musée de Rio de Janeiro, où il est conservé. Capac. 1:366 c.c., ind. céph. 87.35; ang. de Welcker 149°, ang. de la selle de Landzert 137°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Comparé avec:

B.—Idem, idem, avec déformation artificielle relevée. N° 96 de ma série d'indigènes Américains et n° 78 du Musée de Rio de Janeiro, où il est. Capac. 1:342 c.c., ind. céph. 87.42; ang. de Welcker 134°, ang. de la selle de Landzert 132°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Dans cette esquisse, nous avons trouvé, comme anomalies individuelles, dans le crâne B l'arcade dentaire elliptique.

Planche 8

A.—Contour antéro-postérieur de tête osseuse d'enfant Botocudo de Rio Novo. N° 76 de ma série d'indigènes Américains et n° 7 du Musée de Rio de Janeiro, où il est. Capac. 1:032 c.c., ind. céph. 78.57; ang. de Welcker 139°, ang. de la selle de Landzert 126°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

Comparé avec:

B.—Idem, idem, de Itamacuary (nord de Minas). N° 77 de ma série d'indigènes Américains et n° 115 du Musée de Rio de Janeiro, où il est conservé. Capac. 1:115 c.c., ind. céph. 76.21; ang. de Welcker 146°, ang. de la selle de Landzert 133°. Les contours ont été pris avec le céphalomètre d'Antelme.

C.—Idem, de tête osseuse, de femme Portugaise contemporaine, née dans la province de l'Extrémadure, quarante neuf ans, exhumée du cimetière Oriental de Lisbonne. N° 24 de ma série de femmes de ce cimetière et n° 877 de mon relevé. Capac. 1:318 c.c., ind. céph. 71.75. Les contours ont été pris avec le stéréographe de Broca.

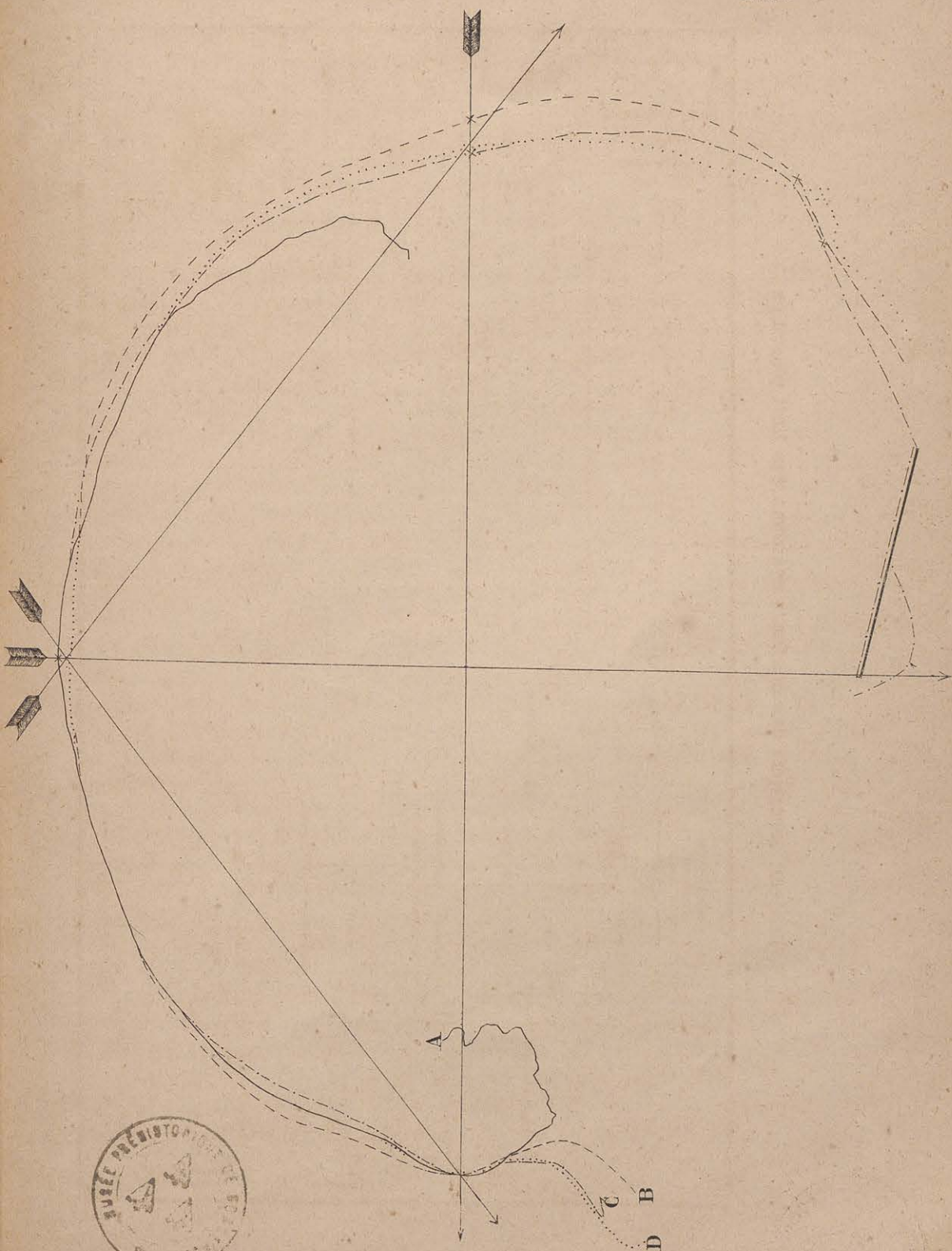
Dans cette esquisse, nous avons trouvé, comme anomalies individuelles, dans la tête osseuse A, os épactal et léger indice de prognathisme alvéolaire, comme chez les exemplaires comparés.

Tableau descriptif des contours crâniens des huit planches

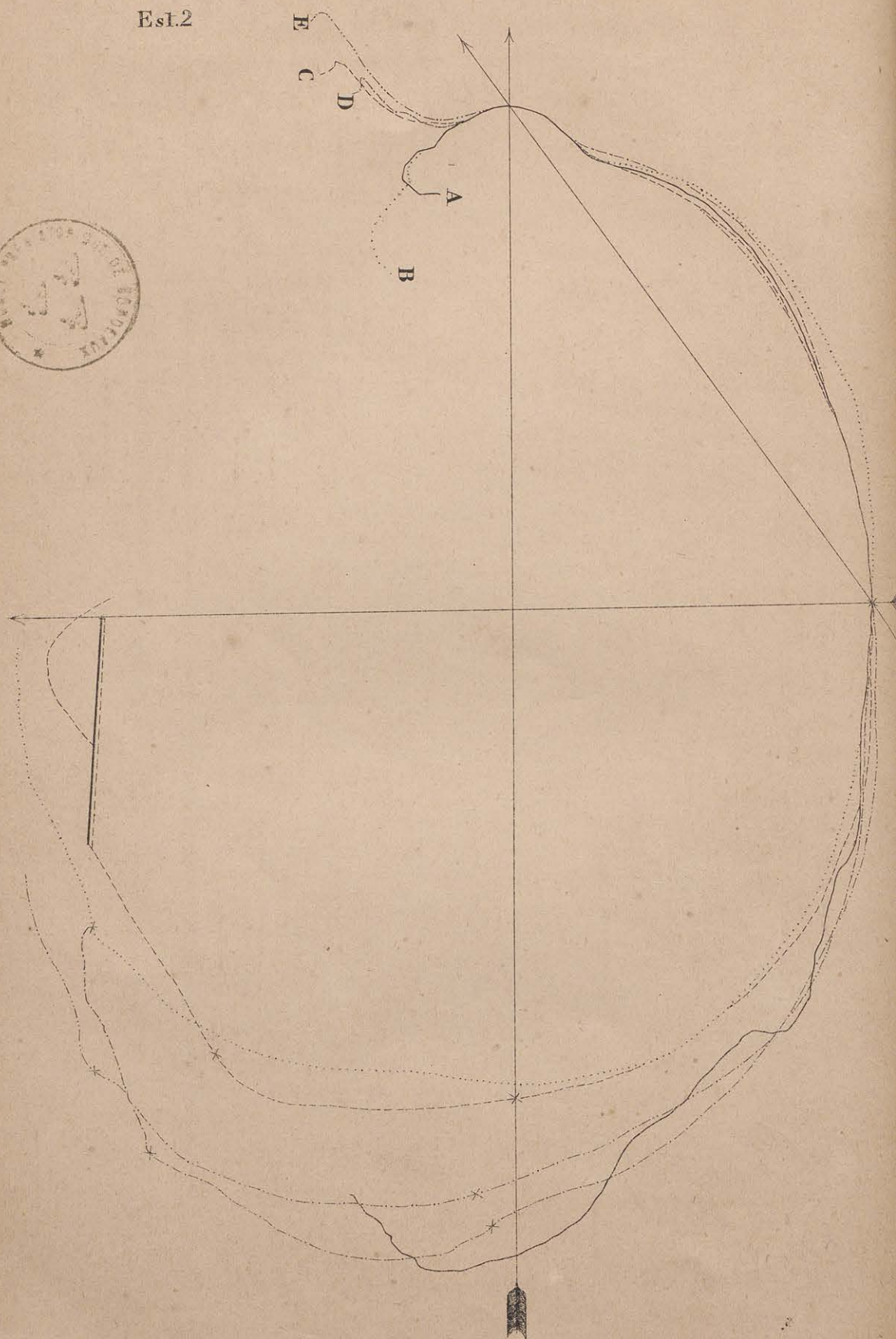
Planches	Lettres distinctives	Contemporains Portugais		Indigènes	Temps romain	Sambaquis	Néolithique (?)	Pré-néolithique (?)	Fossile (?)	Sexe	Numéro de la série	Numéro d'ordre	Numéro du musée	Observations
Contour antéro-postérieur.	Crâne de Canstadt.	1	A	B	-	-	-	-	Lagoa Santa	Homme	70	-	1	Brésil
			C	-	-	-	-	-	-	Homme	12	-	119	Idem
			D	60	-	-	-	-	-	Homme	1	896	-	-
	Crâne d'Eguisheim	2	A	B	-	-	-	-	C. d'Arruda	Homme	49	-	44	Portugal
			C	-	-	-	-	-	-	Homme	4	4	-	Brésil
Contour transversal	Tête osseuse de Pararia, de Bengale.	3	A	E	40	-	-	-	-	Homme	13	13	-	-
			D	-	33	-	-	-	-	Homme	70	-	1	-
			C	-	-	-	-	-	Lagoa Santa	Homme	-	-	-	-
			D	-	-	-	-	-	C. d'Arruda	Femme	-	-	-	Portugal
			E	-	-	-	-	-	G. de Cezareda	Femme	-	-	-	Algarve
Contour antéro-postérieur	Tête osseuse de la G. de Cezareda.	4	A	F	39	-	-	-	-	Femme	3	856	-	-
			G	-	-	-	-	-	-	Homme	-	-	-	-
			B	-	-	-	-	-	-	Homme	-	-	-	Assassin
			C	-	-	-	-	-	-	Femme	5	841	-	Algarve
	Aymará (Pérou)...	5	A	D	68	-	-	-	-	Femme	4	857	-	-
			B	-	-	-	-	-	-	Femme	100	-	75	-
			C	-	-	-	-	-	-	Femme	99	-	74	-
			D	-	-	-	-	-	-	Homme	96	-	78	-
Contour antéro-postérieur	Enfant indigène Botocudo	8	A	B	-	-	-	-	-	Enfant	77	-	115	Minas (B.)
			C	-	49	-	-	-	-	Femme	24	877	-	-



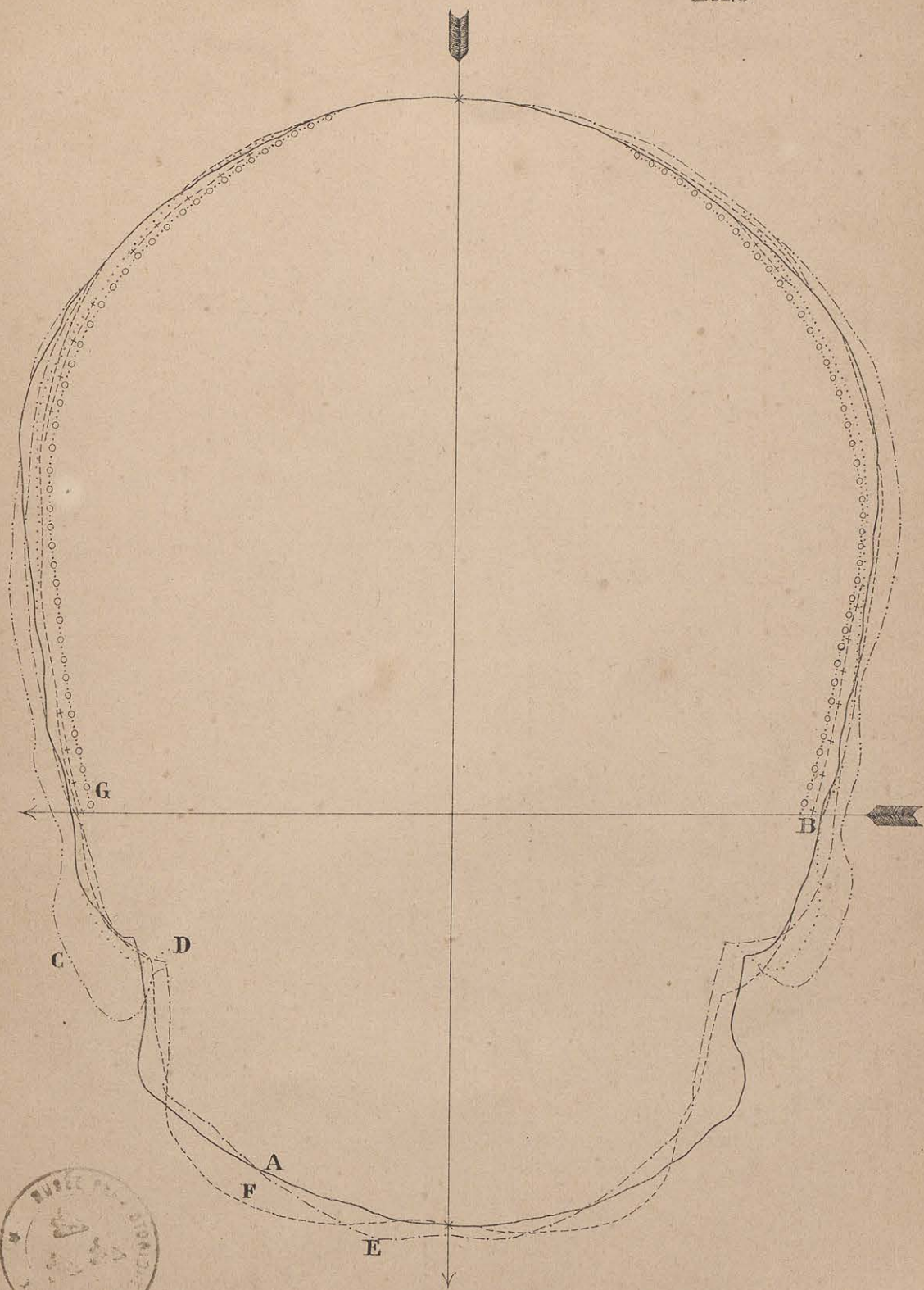
Est. 1



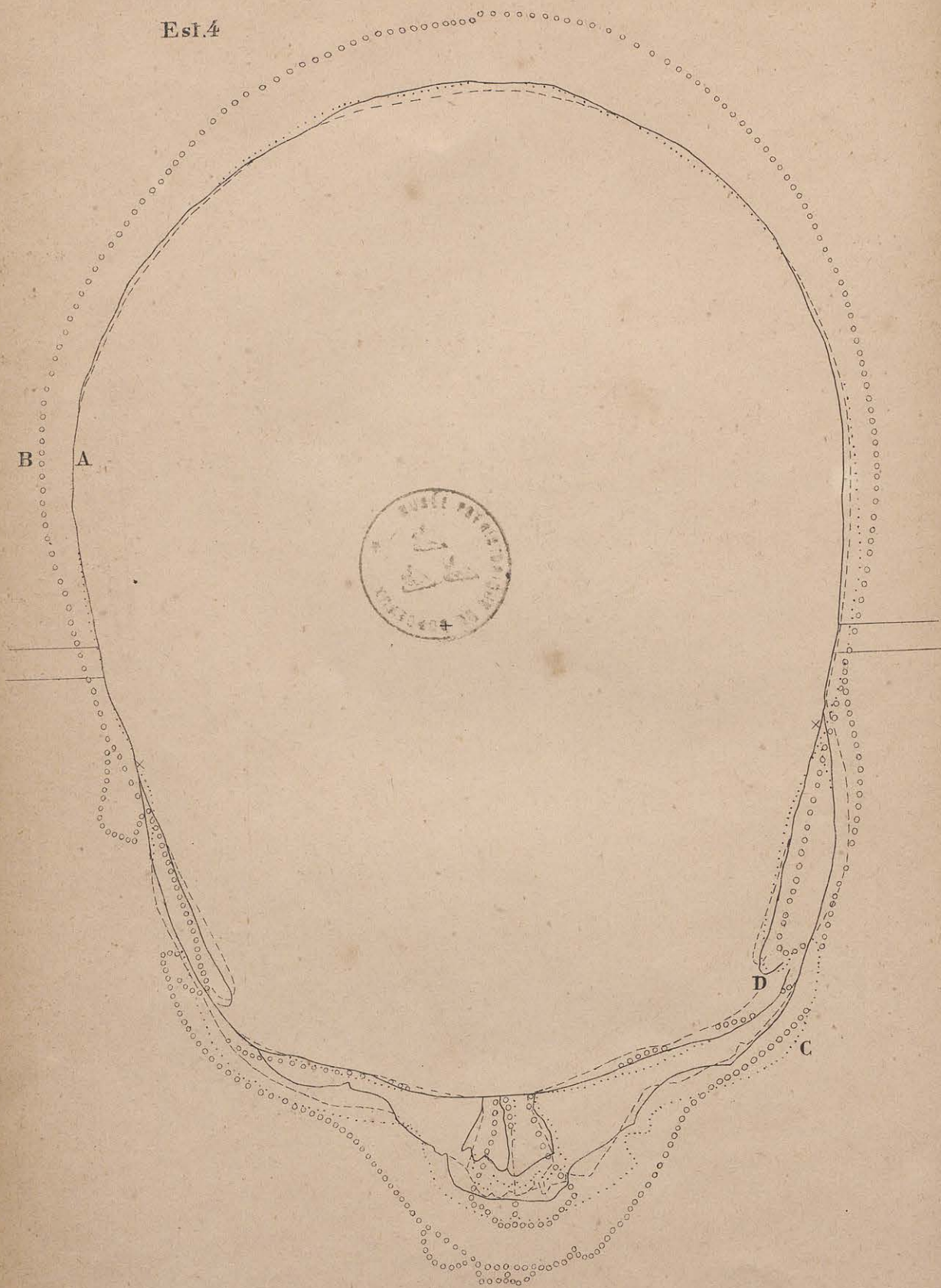
Est. 2

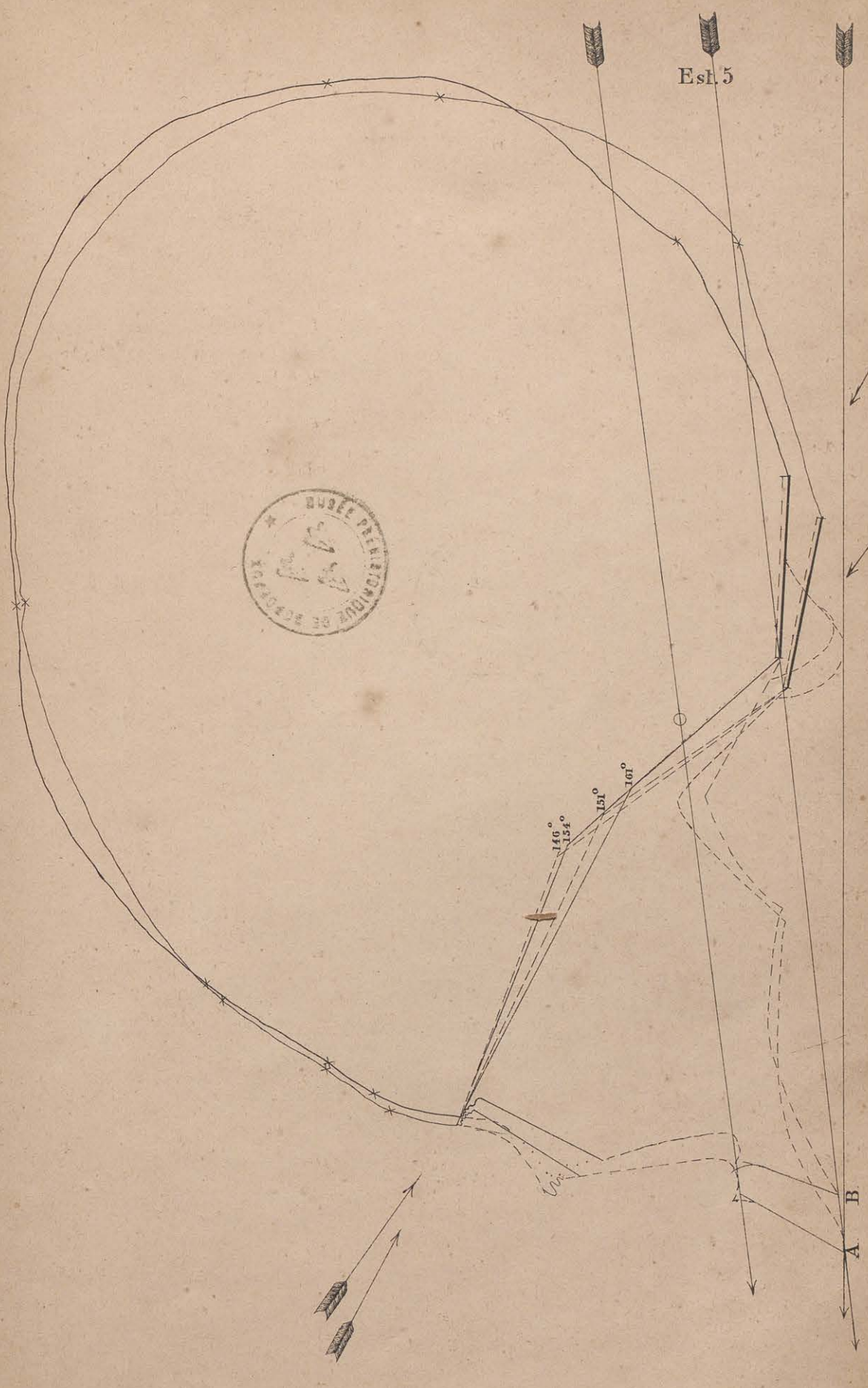


Est. 3



Est. 4



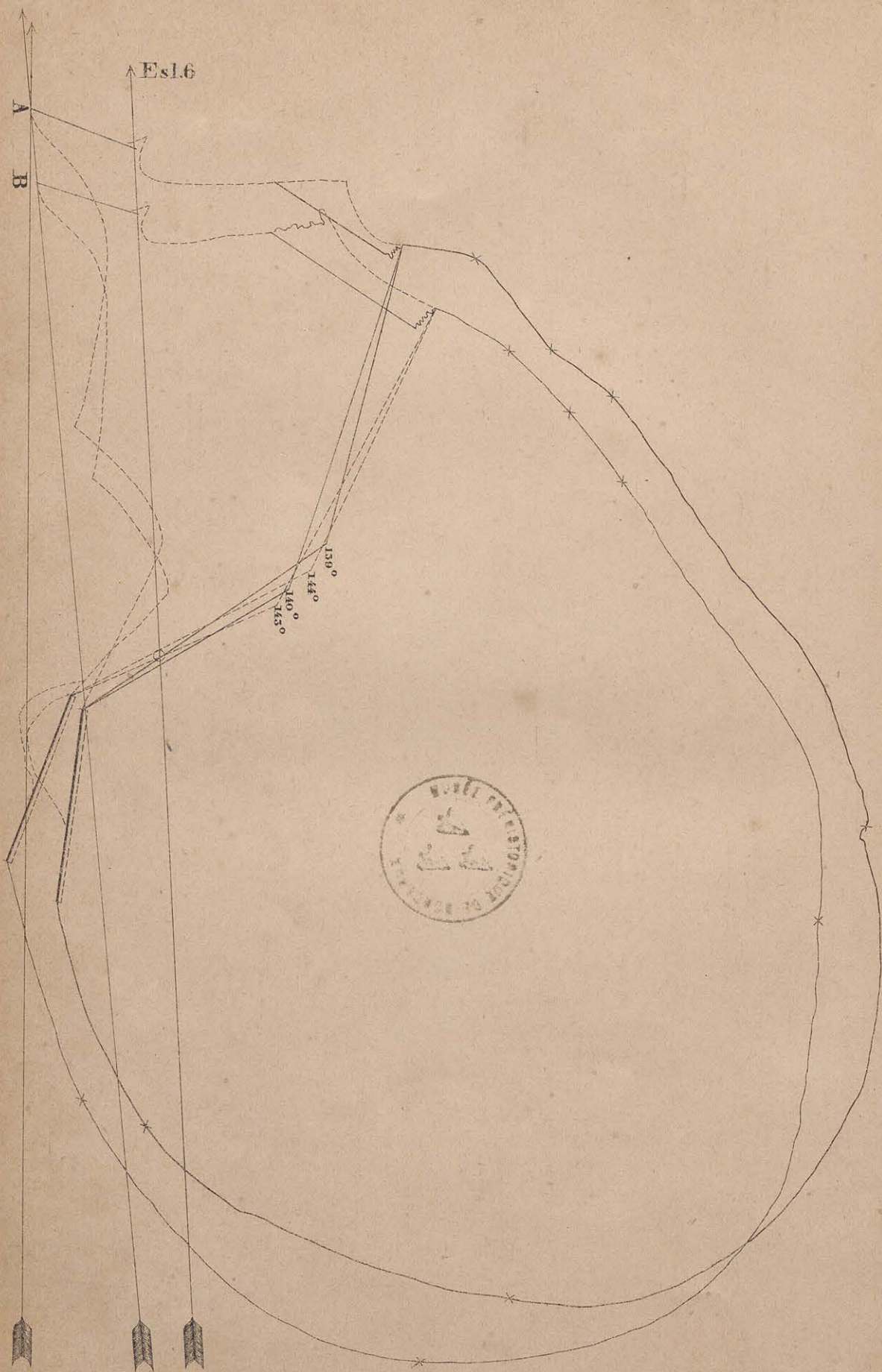


Est. 5

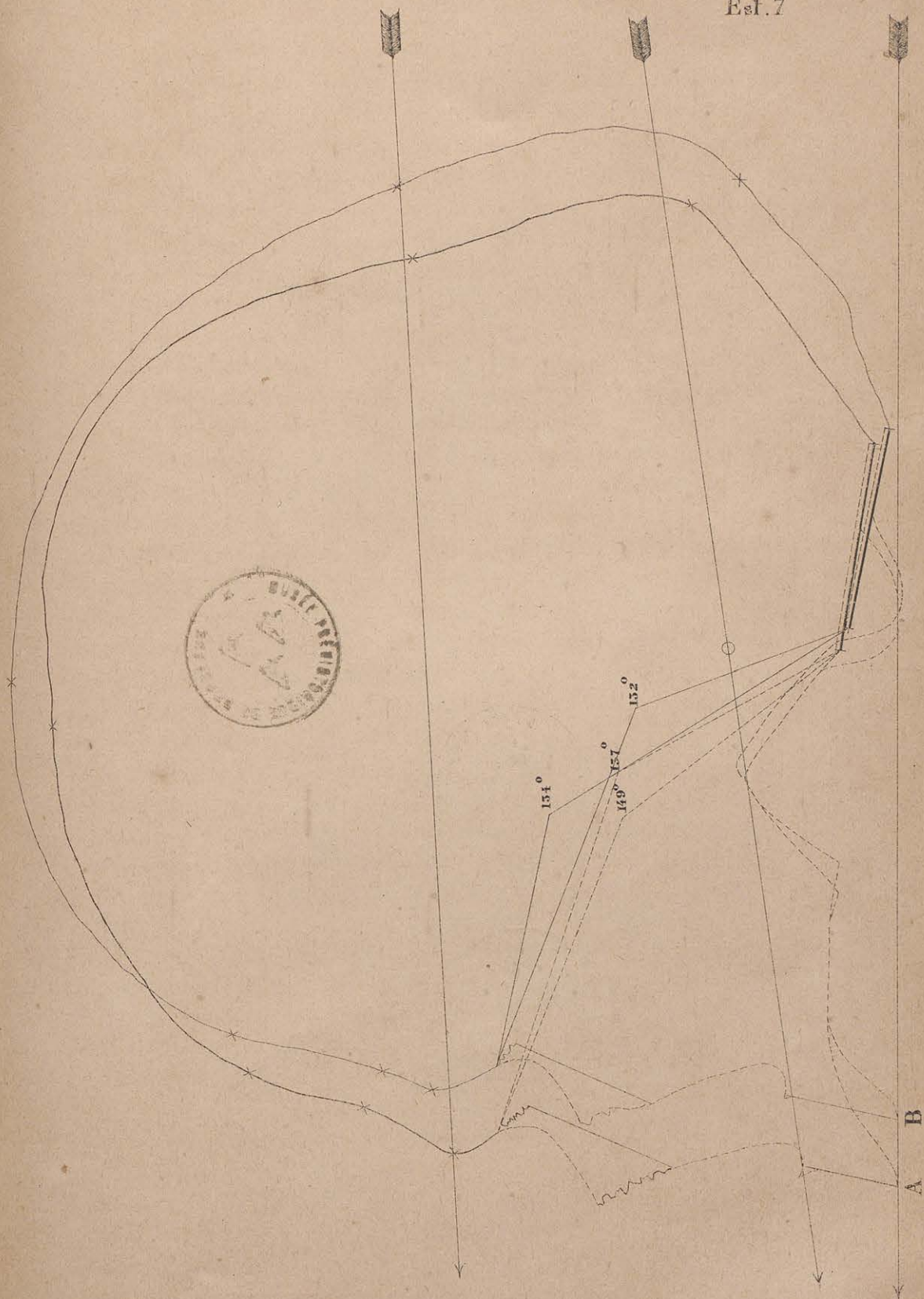
146°
151°
161°

A B

Lith. Girard

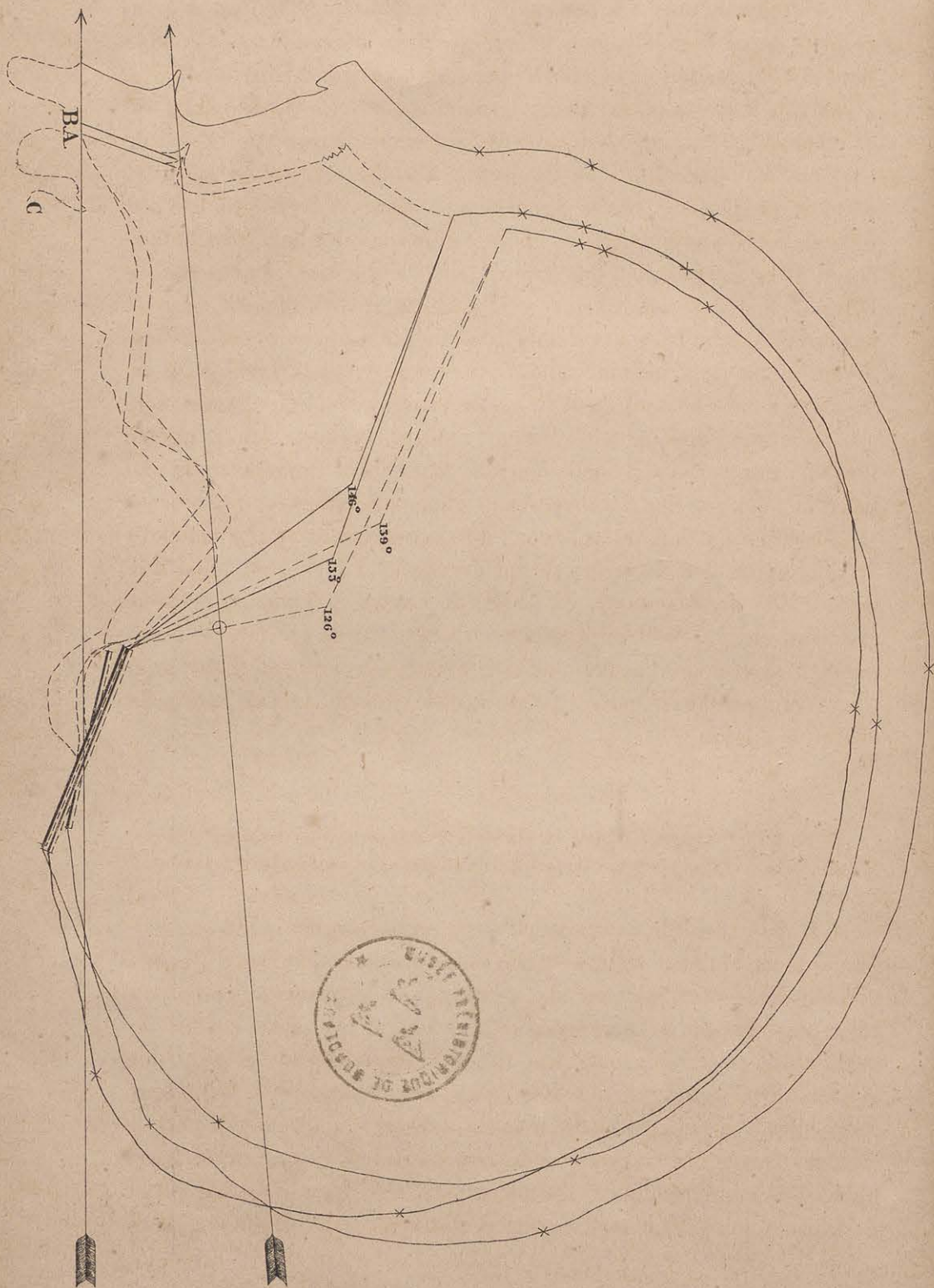


Est. 7



Es1.8

Fish Creek



Autrement, toujours par rapport à la tête osseuse, il est démontrable que, ni le métopisme; ni les équilibres mastoïdiens et condyliens doubles, antérieurs ou postérieurs; ni le prognathisme maxillaire, alvéolaire et dentaire, ces deux derniers étant compris dans la mandibule; ni les caractères distinctifs anthropoïdiens si prônés — de l'arcade dentaire elliptique ou hypsilorde, du *ptériorion* en k, de la crête fronto-pariétale, de la ligne symphysienne récurrente, des orifices au lieu d'apophyses *gèni*, etc. —; ni les os inter-pariétaux et épactals; ni la complication des sutures; ni la saillie des arcades sourcilières, de la glabellle et de l'*inion*; ni les cas anormaux d'*hydro*, *micro* et *macrocéphalie*; ni les centaines d'autres points rappelés et étudiés par divers spécialistes, comme nous l'avons déjà vu, par exemple, pour les angles endocrâniens de Welcker et Virchow . . . : rien, enfin, sert à révéler la priorité autochthonique; mais tout cela servira, peut-être un jour, uniquement pour diriger des pénombres fugaces sur la distinction ethnique des nombreuses origines autochthoniques.

Les travaux de Lamarck, ceux de son continuateur Darwin et du vulgarisateur des doctrines de ce dernier — Hæckel —, ainsi que ceux d'Elie de Beaumont, de Lund, de Lartet et d'autres, ne nous avancent en rien dans le problème en question; ils servent puissamment, il est vrai, de stimulant au magestueux développement de l'anatomie comparée, base indispensable dans la classification de la grande chaîne biologique.

III

Hétérogénies individuelles révélées par des observations physico-psychologiques

S'il était possible de pousser l'observation jusqu'à la masse encéphalique de tous les crânes, géologiques ou non, que l'on a jusqu'à présent découverts et examinés, je crois que l'on avancerait bien peu pour résoudre ou même poser en équation le problème susdit. Je parle ainsi, parce que dans une étude à laquelle j'ai consacré des années, dirigée sur près de *deux cent cinquante* encéphales humains de Portugais, d'Espagnols, d'Africains et de races croisées entre ceux-ci et les Portugais, en les étudiant en relations comparatives morphologiques, anatomiques, dosimétriques, chimico-métriques, physiologiques, et spécialement en observations anatomo-psychologiques

post mortem, j'ai rencontré de très légères différences en gros des uns aux autres; c'est à peine le détail microscopique de chaque encéphale de la série, dirigé sur la constitution morphologique, ainsi que le détail lié aux rapports anatomiques spéciaux chez plusieurs, qui m'a révélé d'étonnantes divergences des uns aux autres, dans la résultante psychique de la vie intime et de la vie en société, étudiées soigneusement par moi sur chaque individu après la mort et l'examen. Je rappelle déjà que ces divergences sont si considérables, qu'elles pourront ébranler à leurs bases quelques préceptes civils, quand une étude plus soignée et plus raisonnée, dirigée dans le même sens, aura été faite par plusieurs observateurs compétents. C'est l'impression objective sur les cellules, c'est la variété multipliée d'impressions, c'est enfin le nombre de ces impressions externes ou périphériques qui fait *prédominer* les compositions morpho-cellulaires embryonnaires et provoquer les idées internes; c'est la liaison cellulaire processionnelle ininterrompue immédiate, ou sinon la plus courte, entre les hémisphères et même entre les lobes cérébraux, qui détermine mathématiquement la qualité et la puissance actionnelle tempestive ou intempestive, en réglant son intensité en harmonie avec les actes de la vie; et vice-versa. Voilà un fait vérifié par moi sur les encéphales circonscrits par toute la forme normale géométrique et volumétrique de crânes, depuis le nègre le plus abject jusqu'au Caucasien le plus pur. Cette étude inédite sera comprise dans la série de publications que je ferai paraître sur la crâniométrie, la crâniologie, la crâniosophie et l'anthroposophie, spéciales et générales. On y verra le rôle important qu'ont les observations anatomiques des encéphales humains, comparées entre les exemplaires de la même espèce et du même type zoologique, différant anatomiquement entre eux, quand on les confronte avec les résultantes psychiques individuelles et civiques des mêmes individus pendant leur vie.

Les faits qui se présentent non tératologiques mais d'anomalies organiques humaines, ou de transposition de viscères, ne fournissent aucun éclaircissement pour le problème de la priorité et de l'origine autochthonique, parce que nous les observons aussi sur tous les points de la terre où l'homme existe. C'est ce que nous vérifions sur quatre-vingt-trois cas de bibliographie présentés par Grüber et confirmés par Beaunis avec son observation de 1874, en donnant dans quelques cas des détails sur les qualités des anomalies, depuis celles

rencontrées par Bertrand (1652) jusqu'à celles de Powell et Douglas (1867).

Je puis rappeler à ce sujet un cas, peut-être des plus complets de ceux observés jusqu'à ce jour, qui s'est présenté au cabinet d'anatomie de l'École de médecine de Lisbonne, le 25 février 1884.

C'était un Portugais, âgé de cinquante ans, d'une normalité extrême dans ses fonctions physiques, physiologiques et psychiques. A l'autopsie il a montré la plus grande unité dans l'inversion de ses organes. Tout l'appareil circulatoire—le cœur, les artères, les veines, le canal thoracique—; tout l'appareil respiratoire (ce que ne montrait pas le cas de Beaunis); tout l'appareil digestif avec ses annexes—l'œsophage, l'estomac, le duodénum, l'intestin grêle, le cœcum, les colons, le rectum, le foie, la rate, le pancréas, les reins, la vessie, le péritoine, etc.—: étaient complètement renversés, ou en relations contreposées à l'ordinaire.

L'encéphale, soigneusement examiné par moi, était normalement constitué—sans anomalie spéciale—, excepté le poids des hémisphères qui était l'inverse de celui que Charlton Bastian dit avoir observé; je veux dire que l'hémisphère droit pesait plus que le gauche. Les circonvolutions n'étaient pas très multipliées (adventices), cependant régulièrement profondes; la scissure de Sylvius, et le sillon de Rolando étaient normaux et bien caractérisés; il possédait une *insula de Reil* parfaite, large et bien disposée; les ventricules latéraux, dans les hémisphères, étaient étendus, grands et contenaient peu de liquide; les cornes étaient normales à la partie antérieure, et postérieurement étendues ou grandes; le petit et le grand hippocampe étaient disposés régulièrement, et extrêmement normaux; le quatrième et le cinquième ventricule ne présentaient rien d'extraordinaire; le corps calleux, les corps striés, les couches optiques et toutes les autres parties concurrentes, n'offraient rien d'anormal; le troisième ventricule, terminé antérieurement et postérieurement par les commissures blanches, présentait à la partie antérieure des couches optiques une *commissure grise parfaite*, dirigée de haut en bas et d'avant en arrière, c'est-à-dire, obliquement, en liant les deux hémisphères, obliquité commissurale rencontrée très souvent dans les organismes non transposés de toutes les races (?). Le poids de l'encéphale frais, sans enlever la pie-mère, le *velum interpositum* ou toile choroidienne, et les grandes veines de Galien, etc., pesait 1:380 grammes. En pratiquant sur cet encéphale une section médiane antéro-postérieure, non d'un seul jet, mais par parties, ou couche par couche, avec tout le soin et en séparant le cervelet par les pédonculs médians et supérieurs, il a présenté partiellement et totalement le poids suivant:

Poids de l'hémisphère cérébral droit	0 ^k ,615	
Poids de l'hémisphère cérébral gauche	0 ^k ,605	1 ^k ,220
Poids du lobe droit du cervelet.....	0 ^k ,082	
Poids du lobe gauche du cervelet.....	0 ^k ,078	0 ^k ,160
Poids total de l'encéphale (la protubérance annulaire et le bulbe rachidien compris).....		1 ^k ,380

Les mesures du tronc et des membres, ainsi que celles du crâne, n'offraient rien d'anormal et ne donnaient pas de signes de régression évolutive.

Le dr. A Bordier soutient dans son excellente *Étude anthropologique d'une série de crânes d'assassins*, Paris, 1881, d'après les caractères anthropologiques et pathologiques observés sur trente-six exemplaires, que ces individualités sont des produits ataviques des groupes primitifs, ou *sauvages*, reparus d'une forme intercurrente au milieu de la société moderne civilisée.

Dans la *première partie*, au moyen de la relativité des courbes antéro-postérieures, transversales et horizontales, comparées entre elles, et celles-ci avec celles de crânes de plusieurs cimetières de France, anciens et modernes, et en opérant de même pour les indices, il parvient à déterminer fort bien les types dont il s'est occupé, en cherchant spécialement à leur déterminer la puissance intellectuelle. Dans la *seconde partie*, au moyen de caractères anormaux — asymétrie (?!), saillie de l'occipital (?!), saillie du frontal (?!) —, et au moyen de caractères pathologiques — lésions des sutures, déplacement des os, perte de substance —, il cherche à démontrer l'action aberrante fatale des assassins.

Quant à la confirmation de la première partie, elle est variable chez les contemporains. Par rapport à la seconde, nous pouvons présumer par induction qu'un *travail exagéré de vascularisation et d'hyperplasie osseuse*, en produisant l'*ostéoporose*, accroisse les fonctions de relation, et celles-ci dirigées vers le crime; mais si cet état pathologique est l'indice certain de la criminalité, tous les assassins doivent le présenter, et tous ceux qui le montrent devraient l'être. L'observation ne confirme pas cette conclusion: — il y a des individus avec ces lésions qui n'ont pas été des assassins; il y en a beaucoup qui ne les ont pas, et qui ont été, pendant leur vie, *assassins prouvés avec préméditation*.

J'ai de nombreux exemplaires contemporains de ceux de la première catégorie; une série de quatre assassins de ceux de la seconde que j'ai examinés, ayant déjà pour guide les instructions du dr. Bordier et aidé du crânioscope, du pachymètre et de l'endographe, ne m'a offert aucune des lésions qu'il a rencontrées.

Je crois donc, que ce n'est point dans la *morphologie osseuse du crâne* que nous devons aller rechercher le type de l'assassin ou même celui du criminel en général; l'orientation engendrée pour le crime doit avoir plutôt son siège dans la *morphologie de l'encéphale*, dans la *texture anatomique de la viscère pensante*. Cette imposition na-

turelle détournée est, par malheur pour l'individu et pour la société où il vit, inamovible, et a des conséquences fatales, qui se manifesteront peut-être, tôt ou tard, par des causes déterminantes responsables. J'ai découvert chez deux cent et tant d'encéphales, que j'ai soigneusement étudiés, des légers indices de ce que j'avance, que je ferai paraître à l'occasion.

S'il est vérifié que la nature fournit par hérédité la plus grande proportion d'assassins et de sicaire, il est aussi démontré qu'elle alterne souvent les bons produits avec les mauvais dans le même tronc progéniteur. Ce sont des faits observés par Prosper Lucas dans son *Traité de l'hérédité naturelle*, Paris 1847-1850; en sens contraire, ce sont encore des cas recueillis par C. Vogt, de pères sains ayant des fils microcéphales alternés avec d'autres parfaits.

Les lésions pathologiques provoquées pourront-elles produire des assassins? . . . Bien certainement, du moment qu'elles altèrent la texture anatomique, en dénaturant les fonctions psychiques. Dans ce cas, les lésions agissent comme si elles étaient naturelles, quoiqu'elles soient adventices. Ce sont des cas analogues à ceux d'hydrophobie idiopathique ou spontanée, qui sont identiques à celle qui est transmise par inoculation, parce que les lésions et les conséquences sont les mêmes.

Si, *en général*, nous rencontrons la férocité chez le *sauvage*, elle est plutôt *provoquée* que *native*, elle est plutôt une suggestion *mésologique* que *morphologique*, plutôt un élément *éthique* qu'*ethnique*, enfin plutôt un produit *pathologique artificiel* (si le terme est permis) qu'un produit naturel. Il est certain qu'il devait y avoir chez les préhistoriques des *assassins prémédités*; cependant il me semble que dans le même nombre d'individus ils ne devaient point dépasser le nombre des contemporains.

Les *exemplaires osseux*, géologiques ou non, que nous rencontrons ça et là *isolés dans des cavernes* éloignées de stations qui ont été peuplées, singuliers par leurs caractères géométriques, crâniométriques, dosimétriques, etc., se rapprochant des types criminels contemporains, doivent être suspects dans la comparaison de chacun d'eux au lieu de tous ceux de leurs peuples et de leurs époques. Qu'est-ce donc qui nous autorise à considérer les exemplaires géologiques détachés comme des *types communs* de leur temps, et non comme des criminels dont les sociétés où ils vivaient se seraient débarrassées, ou

comme des fugitifs, des réprouvés, qui cherchaient dans ces antres le moyen de continuer leurs crimes, ou à éviter une mort infaillible?... Cette idée a lieu d'autant plus, que nous voyons disparaître tous les indices anthropologiques de férocité où il y a beaucoup d'exemplaires préhistoriques.

Ce serait un triste souvenir pour l'humanité moderne, s'il était prouvé qu'elle descendît entièrement de *criminels prémédités*, comme on le perçoit vaguement par le rapprochement entre *tous* les préhistoriques et les criminels que nous rencontrons parmi nous. De cette façon, l'humanité serait originaire d'exceptions, d'atavismes, elle ne serait jamais la suite régulière des premiers humains, qui devaient conserver, comme ils conservent encore aujourd'hui, la variété dans l'unité spécifique.

Par une recherche longue et zélée de microcéphalie pure, que j'ai faite sur un individu vivant, et dont je ferai connaître l'observation à l'occasion, j'ai été porté à une conviction un peu divergente de celle suivie par l'éminent naturaliste Charles Vogt dans son *Mémoire sur les microcéphales ou hommes singes* (1867), et après lui par Louis Montané dans son *Étude anatomique du crâne chez les microcéphales*, comme complément au *Mémoire* de C. Vogt (1874).

La cause qui fait que la masse encéphalique se montre réduite en proportions dans son développement, — la microcéphalie pure — comparée au corps qui la possède, rapporté au type normal humain, n'est pas considérée par moi comme un produit de nature congéniale régulière; mais j'en attribue la cause à ce que la masse de l'encéphale est singulièrement privée de nutrition sanguine, par insuffisance des vases chargés de baigner et de répandre les éléments vitaux dans les cellules nerveuses embryonnaires de cet organe, en les rendant, pour cette raison, incapables de recevoir les impressions périphériques et de *grossir* (ou évoluer) comme chez les autres encéphales.

C'est de ce fait que provient nécessairement le volume réduit de l'encéphale, et, comme conséquence, celui de son enveloppe osseuse, laissant au cuir chevelu toute la croissance qu'il démontre par de larges plis. De la nutrition presque nulle doit provenir l'insensibilité des cellules qui restent embryonnaires et par conséquent incapables d'assimiler des idées externes et de créer les idées internes. Ces encéphales conservent cependant une *entière égalité anatomique et de*

relations avec les encéphales nourris régulièrement, et développés dans leurs composants morphologiques. Autrement: l'encéphale développé d'un individu n'est que la projection intime et générale de l'individu microcéphale; l'absence de développement de ce dernier est dû à un fait anatomique anormal, au calibre des vases à distance, et non à la différenciation congéniale de l'espèce.

Ce qui se montre dans l'encéphale des microcéphaliques nous pouvons le retrouver dans un autre organe, ou dans un autre membre quelconque d'individus auxquels le sang ne porte pas une nourriture suffisante.

La microcéphalie ne me révèle donc pas de foyer autochthonique spécial, et ne me sert pas non plus de type transitoire entre espèces.

IV

Hégires et croisements humains prouvés par des faits mésologiques et ethnologiques

Après avoir conçu l'autochthonie humaine sur beaucoup de zones, à laquelle je me rapporte uniquement à présent, il est naturel de concevoir son évolution artistique spécifique sur chaque point autochthonique, différente par conséquent dans ses produits pour chacun, quoique tendant à remplir le même but — satisfaire aux nécessités. — Les premiers produits artistiques devaient diverger d'autant plus de certains foyers autochthoniques à d'autres, que l'incommunicabilité durait davantage entre leurs producteurs, d'où ont surabondé, outre la diversité évolutive de leurs produits, des différences sensibles dans l'intelligence, les habitudes, les mœurs, les vices et les vertus. Si l'absence de communication humaine entre quelques foyers avait pu parvenir jusqu'à nous, ces différenciations dans les produits de ces points et dans les composants autochthoniques, qui nous permettraient facilement de distinguer les races (?), seraient manifestes; mais de puissants agents astronomiques devaient fatalement les mettre en contact, en laissant les conclusions de cette recherche dans une nébulosité constante.

La terre a, comme chacun des corps célestes, une autonomie limitée dans ses évolutions intimes et de relation; et c'est de l'har-

nie dans les combinaisons autonomiques de chaque corps sidéral que résulte la compensation cosmique, dont chaque individu, chaque cercle zoologique, et même la société humaine, n'est qu'une miniature.

Notre monde, outre qu'il est vibré par les mouvements intimes et par la rotation et la translation, comme je l'ai dit précédemment, est mu en sa totalité dans trois autres directions: son écliptique n'a point une obliquité uniforme; son périhélie se déplace; son orbite supporte des variations au point central.

L'axe polaire de la terre étant incliné sur l'écliptique, celle-ci monte ou descend sur celle-là de 47'' par siècle, ce qui lui fait augmenter ou diminuer aux hémisphères les étés ou les hivers annuels, jusqu'à ce qu'en vingt et un mil ans elle retourne à son point de départ, en ayant fait un écart maximum compris entre 21° 58' 38'' et 24° 35' 38''.

A cause des influences planétaires, la terre déplace son périhélie dans son orbite, déplacement qui, étant combiné avec l'inclinaison de l'écliptique, lui transpose de dix mil cinq cents en dix mil cinq cents ans les solstices et les équinoxes, et avec eux les saisons hivernales et estivales aux hémisphères.

Par les mêmes causes que ci-dessus, l'orbite terrestre change de centre par rapport au soleil et oscille dans ce mouvement entre 0,0474 au maximum et 0,0033 au minimum, de manière que, selon Le Verrier, elle était au maximum il y a cent mille ans, et elle atteindra le minimum, à peu près, dans vingt quatre mille ans.

Ces trois facteurs gigantesques et puissants déterminent périodiquement sur la terre des hivers et des étés extraordinaires, qui lui grossissent à un pôle ou à l'autre la couche de glace, qui augmentera à mesure que le soleil s'éloignera d'avantage, et vice-versa. Les glaces polaires, et leurs conséquences glaciales, stériles, incompatibles avec la vie humaine, parviennent à dépasser les tropiques en chassant l'homme de tous les points où elles portent leurs rigueurs, et où elles laissent aussi des vestiges de leur passage, offerts par des débris généraux et caractéristiques par le déplacement des blocs de rochers. Les glaciers et leurs fusions ou *diluviums* sont donc un des facteurs directs les plus puissants de la destruction de beaucoup de points autochthoniques, aussi bien qu'elles sont la base principale des grandes hégires humaines.

Les tartares avaient déjà leur période *Van* de 180 ans, et encore une imitation de notre période glaciaire (180 années multipliées par 140), ainsi que nous le raconte M. Bailly dans ses *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie* (édit. de Londres et de Paris de 1777, p. 247).

De dix mil cinq cents en dix mil cinq cents ans chaque pôle de la terre doit être envahi par des éléments contreposés extraordinaires de froid et de chaleur, de lumière et d'obscurité, enfin, de vie et de mort, qui diminueront d'intensité dans leur rigueur et dans le temps jusqu'à ce qu'ils se compensent; ensuite, en se transposant, ils commenceront à augmenter dans la même progression, jusqu'à atteindre une rigueur et un temps égaux, pour recommencer ensuite une nouvelle marche. Il est clair que dans les zones terrestres que les mers de glace atteindront, ainsi que dans toutes celles où elles porteront la désolation à distance par leurs froids et leurs dégels considérables, la vie humaine sera impossible, et l'homme, s'il y existe, devra nécessairement fuir et chercher un refuge et un abri sur des points qui lui permettront l'existence.

Les glaciers à un des pôles sont, donc, la cause fondamentale qui a déterminé la première émigration des autochthones humains qu'elles ont poursuivis et expulsés de leurs foyers naturels. Pendant leur trajet émigratif, les fugitifs se rencontrèrent avec des représentants de foyers autochthoniques semblables aux leurs, qu'ils dominèrent, ou qu'ils anéantirent, ou avec qui ils se confondirent en famille, en mœurs, en développement intellectif, en arts, en industrie, etc., en acceptant d'entre eux tous ce qui leur convenait mieux.

Pour que nous sachions lequel des deux pôles a déterminé positivement la première émigration, il serait nécessaire que nous déterminions premièrement les foyers autochthoniques que les glaciers de ce pôle pourraient atteindre dans le cercle de leur action; mais c'est un problème aussi difficile à résoudre que la détermination précise de l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre. La géologie et la paléontologie sont des sciences qui travaillent incessamment, éclairées par l'archéologie, pour tâcher de découvrir l'extrémité du fil qui dirige la recherche dans ce labyrinthe. Jusqu'à présent néanmoins elles n'ont découvert aucun indice réel.

Si, en attendant, nous n'avons pas avancé par rapport au premier temps de l'apparition, et aux premières zones autochthoniques,

nous avons fait des progrès pour découvrir le trajet de fusions autochthoniques émigrantes, relativement modernes. Nous serions encore plus éclairés dans cette question, si l'Afrique, l'Amérique et même l'Asie, avaient été soumises à une profonde recherche, avec la rigueur des lois scientifiques qui forment les divisions précitées. Malgré ces lacunes, la manifestation précieuse dans l'Amérique du Sud des hiéroglyphes mexicains, chinois, égyptiens et indiens découverts et comparés par M. L'Epine, et déjà soupçonnés après lui par M. Campbell (1885), nous conduit dès à présent, malgré l'opinion du marquis de Nadailhac, aux conclusions émigratives les plus solides.

Voyons un léger exemple :

La terre a eu le 21 décembre 1250 de notre ère le solstice d'hiver boréal, ce qui montre qu'à cette occasion l'hémisphère nord avait le maximum de chaleur et d'exposition aux rayons solaires, tandis que le pôle austral avait le maximum de temps d'obscurité et de froid : c'était l'apogée de la période glaciaire antarctique, c'est-à-dire, les glaciers du pôle sud avaient atteint leur plus grande intensité. Cependant en 9250, avant notre ère, le même phénomène glaciaire circompolaire a eu lieu à l'hémisphère nord ; un autre égal à celui-ci l'a précédé en 30250 ; un autre semblable en 51250... ; et ainsi successivement jusqu'à la limite à laquelle la terre fût préparée pour manifester de tels phénomènes, qui pouvaient avoir lieu en 72250, en 93250... en 198250 (dixième période rétrospective glaciaire arctique), etc. Pendant laquelle de ces périodes l'homme existait-il déjà, ou à laquelle des précédentes apparût-il ? Voici l'importante interrogation aux géologues en particulier, et aux zoologues en général.

Une partie du problème serait mise en équation si les géologues pouvaient au moins fixer rigoureusement une longue série de périodes glaciaires dans l'un ou l'autre hémisphère ; mais quoique l'on trouve jusqu'au terrain carbonifère des blocs erratiques, selon Adolphe d'Assier, qui s'occupe sérieusement de cette question, les efforts ont été jusqu'à présent insuffisants pour la chronologie, puisque la terre, à partir d'une certaine époque, cache ces périodes dans ses couches et dans ses stratifications, en les montrant par juxtaposition et non par superposition.

Supposons maintenant que nous suivons, par rapport à l'hémisphère boréal, les conséquences de la période glaciaire, qui devait

avoir lieu en 30250 sur les foyers autochthoniques, déjà fondus en partie, et renfermés dans son cercle d'action.

En premier lieu, nous concevons que les habitants de la zone asiatique trans-altaïque devaient refluer lentement et progressivement vers les congénères de la Mongolie, et qu'ils devaient tous se diriger ensuite vers le littoral de la Mer des Indes et se répandre dans les îles de la Sonde et l'Hindoustan, la Perse, l'Arabie et l'Égypte; les habitants de l'Europe devaient se réfugier sur le littoral de la Méditerranée et même sur le nord de l'Afrique, en se rencontrant en ces lieux avec les tribus du sud et de l'occident de l'Europe, avec les peuples africains et les migrations asiatiques; les habitants de l'Amérique devaient descendre nécessairement jusqu'au delà du Mexique.

En second lieu, nous concevons qu'à travers ce vaste espace ils se confondirent peu à peu dans leurs descendants, dans leurs habitudes et dans leurs connaissances, ceci pendant des dizaines de siècles.

A mesure que la glace disparaissait, que le froid diminuait d'intensité, que la faune et la végétation favorisaient la vie humaine du côté des glaciers, l'excès des populations cantonnées, comme une longue caravane, suivait côté à côté et pas à pas le trajet laissé par la glace, et reprenait les points que leurs ancêtres avaient été forcés d'abandonner. Ces migrants devaient avoir déjà un aspect bien différent des primitifs émigrés, à cause du croisement et de la perfectibilité dans l'industrie et dans les arts. Pendant une marche lente, mais persistante, ils durent dominer le nord européen et asiatique, en se transportant vers l'Amérique, où ils rencontrèrent aussi de retour, depuis Alaska jusqu'au Labrador, les hordes émigrantes autochthoniques de ces régions, déjà intimement fondues entre elles et peut-être avec de précédentes émigrations asiatiques, dont beaucoup étaient déjà venues et continuèrent à venir très probablement vers l'Asie.

Dans cet état migratif humain, voici que le pôle nord commence la répétition de la période glaciaire, et que le froid et la glace chassent de nouveau les émigrants de ces points en les obligeant à des émigrations à trajet tropical. Ceux de l'Asie et de l'Europe retournent à peu près aux mêmes points, et ceux de ces derniers qui se trouvaient alors en Amérique descendent du nord, de l'Alaska au Labrador, à travers la Californie et le Canada, le Mexique, Guatemala, et envahissent complètement l'Amérique septentrionale, jusqu'à



la Patagonie; c'est dans ce vaste continent qu'ils ont dû demeurer pendant toute la période glaciaire boréale, dont le maximum d'intensité a eu lieu en 9250; il s'y confondirent avec les naturels et ils y restèrent peut-être jusqu'à être découverts par les navigateurs du xv^e siècle.

Nous devons donc rencontrer dans les vastes continents américains, comme on le fait effectivement tous les jours, les tracés géométriques des produits artistiques égaux aux asiatiques, aux africains spécialement du nord, et aux européens, ainsi que les mêmes substances employées dans les objets d'utilité domestique, les croyances et jusqu'à beaucoup de symboles pour transmettre la pensée presque les mêmes, sans effacer complètement d'aucune manière les traits ineffaçables des créations autochthoniques de l'homme américain.

Deux observations précieuses confirmeront puissamment les deux opinions sur l'émigration, l'ethnographie et l'autochthonie exposées ci-dessus.

Première observation:

M. Estacio da Veiga, en comparant quelques unes de ses découvertes archéologiques de l'Algarve avec celles présentées par Florentino Ameghino de Buenos-Ayres dans ses recherches dans les régions pampéennes et dans d'autres régions, comme l'a fait le dr. Moreno dans ces dernières et en Patagonie, a rencontré un grand nombre d'analogies chez plusieurs objets, et, ce qui rend ce fait encore plus remarquable, c'est que *plusieurs de ces analogies* n'existent que sur ces deux points du globe. Elles se composent:

- 1° Pointes triangulaires de lance, en silex;
- 2° Haches en pierre avec un sillon transversal, tout autour ou sur une partie;
- 3° Plaques de schiste avec gravures (?);
- 4° Vases céramiques de suspension;
- 5° Os cassés intentionnellement pour en extraire la moelle;
- 6° Ocre rouge.

(Documents en voie de publication.)

Seconde observation de Florentino Ameghino:

«Ces objets correspondent assez bien pour la forme aux silex taillés néolithiques d'Europe, *mais sont tous plus petits, toujours taillés sur une seule face, et retaillés à petits coups sur les bords.*

«*Époque paléolithique.*—Objets travaillés par l'homme, trouvés dans le terrain pampéen mélangés avec les ossements de grands animaux éteints.

«Si les silex néolithiques de Buenos Ayres ne sont pas identiques à ceux de l'Europe, *les objets travaillés par l'homme*, provenant du terrain pampéen, *diffèrent complètement de ceux qu'on a exhumés du diluvium des cavernes et des vallées en France, Belgique, Angleterre, etc.*» (R. Anthaop., 2^e série, tom. III, 1880, pages 3 et 4).

Comme les tribus mongoloïdes, ces représentants de la race jaune croisés avec les tribus égyptiennes, d'où est venu le nom de *civilisation tourannienne*, étaient par nécessité plus aventurières et rusées, elles ont dû parcourir le monde et laisser des vestiges de leur progrès dans tous les lieux qu'elles ont atteints ou même où elles ont dominé. C'est pour cette raison qu'elles ont imprimé aux Amériques d'une manière si prononcée le cachet de leur civilisation, en parvenant à supplanter celle de toutes les autres tribus qui ont concouru avec la leur, qu'elles fussent ou non autochthones.

Ce que nous pouvons noter en conclusion c'est que les représentants de la civilisation tourannienne sont d'autant plus entreprenants qu'ils sont excités par les nécessités vitales, et d'autant plus insouciant après les avoir satisfaites. Voici la raison pure de leur stationnement évolutif dans les Amériques, dont le sol produisait plus qu'il leur était nécessaire pour leur subsistance.

Um motif semblable peut nous expliquer partiellement le stationnement des peuples africains et nous porter à formuler plusieurs hypothèses par rapport à leur partie psychique limitée.

*

A l'appui et comme éclaircissement de la plus grande partie des propositions que je viens d'exposer, il me serait facile de présenter un grand nombre d'opinions d'observateurs respectables et de penseurs distingués. Cependant, je me contenterai uniquement de recueillir quelques données précieuses relativement au préhistorique américain en général, et spécialement pour ce qui ait rapport à la céramique, matériaux qui sont épars dans une source inépuisable de connaissances humaines: je veux parler de la *Revue d'anthropologie*.

Parmi la pleiade de ceux qui sont convaincus que l'homme Américain est apparu à la même époque et dans les mêmes conditions que celui de l'Europe, figure le professeur distingué Worsaaë.

Les recherches destinées à prouver l'homme préhistorique en Amérique, s'étendent tous les jours extraordinairement. Ainsi:— M. P. W. Morris découvre à Montana des monticules de pierres placés là par la main de l'homme, qu'il suppose être extrêmement anciens — *Prehistoric remains in Montana, between Fort Ellis and the Yellowstone river*;— M. Burr découvre à Arizona les débris d'un campement — *Ruins in White river, Canon, Pima country, Arizona*;— selon M. Th. Armstrong on trouve à Wisconsin et près du lac Rush des fragments de vases céramiques grossiers, des flèches et des lances en pierre, des *Mounds*, et des squelettes, etc. — *Mounds in Winnebago country, Wisconsin*;— M. W. G. Anderson explore des *Mounds*, avec des formes originales, contenant des squelettes en sarcophages spéciaux, accompagnés d'instruments en pierre, de bracelets, de coquilles, de vases avec aliments, etc. — *Mounds near Quincy, Illinois, and in Wisconsin*;— MM. Brainerd Mitchell, W. H. Adams et A. Töellner, renouvellent cette même exploration et trouvent des squelettes, des instruments en pierre, des vases céramiques, des aiguilles et d'autres instruments en cuivre, des os calcinés, etc. — *Mounds in Pike country, Illinois* — *Mounds in Spoon river valley Illinois* — *Antiquities of Rock island*;— M. A. Cehler découvre encore dans la même localité, dans des tombeaux sur des rochers, des squelettes dont les crânes offrent des formes spécifiques aux os pariétaux, et conservent près d'eux des armes en pierre, des flèches, des pointes de lance, etc. — *Stone Cist near Highland, Madison country, Illinois*;— MM. Theron Tompson, Samuel Evans et Frank Nutter, signalent des *Mounds* semblables à Iowa et Minnesota en en rencontrant un grand nombre qui fournissent beaucoup d'objets céramiques — *Mounds in Muscatine country—Iowa, and Rock island country, Illinois* — *Notes on some of the principal Mounds in the Des Moines valley* — *Mounds on Gideon's farm, near Excelsior, Hennepin country*;— la céramique de ces *Mounds* examinée par MM. Robert et Charles Dahlberg se composait de pâtes de sables et de quartz avec des ornements en simples lignes parallèles croisées — *Composition of ancient pottery found near the mouth of Chequest creek, at Pittsburg, on the Des Moines river*;— MM. Edgard Quick et F. Jackman affirment que

Indiana ne renferme pas moins de *Mounds* que les localités précédentes, situés sur des élévations et couronnés quelques uns par d'autres plus petits qui contiennent des os calcinés, des bracelets d'or, des dents d'ours, etc. — *Mounds in Franklin country* — *Mounds and Earthworks on Rich country*; — selon M. G. Broadhead, on trouve des ossements humains inhumés de différentes formes dans des *Mounds* énormes mesurant 300 pieds de long, et quelques uns 20 à 30 pieds de diamètre, avec des chambres centrales circulaires, où l'on parvient par un couloir — *Prehistoric evidences in Missouri*; — dans la Géorgie et la Caroline du Sud, et dans la rivière Savannah, M. Charles Jones trouve l'emplacement d'ateliers d'armes en pierre de la plus rare perfection et de matériaux les plus purs, comme sont le quartz noir, rose, violacé et transparent, la calcédoine, le jaspe, etc. — *Primitive manufacture of spear and arrow points along the line of the Savannah river*; — dans la Floride et dans la baie de Tampa, M. Walker rencontre des faïences grossières, des armes en pierre, des coquilles, des dents de poissons, des dépouilles, des débris de cuisine, etc., prouvant l'existence de populations — *Report on the shell heaps of Tampa bay, Florida*; là-même Walker rencontre des *Mounds* funéraires et symboliques et dans un de ces derniers des ossements humains, inclusivement des crânes, des ornements en os, en cuivre, des flèches en pierre, des objets céramiques avec décors, etc.; — M. Benjamin Brodnae explore des *Mounds* dans la *Louisiane*, en trouvant dans les environs des pointes de flèche et de lances, et dans les *Mounds* des armes en silex et en quartz polies, des fragments de faïence et de coquilles, etc. — *Mounds in Morehouse Parish, Louisiana*; — M. Edward H. Knight, en s'appuyant sur les documents fournis par des armes sauvages à l'exposition de Philadelphie, présente une étude importante sur l'homme préhistorique en Amérique — *A study of the Savage weapons at the centennial exhibition, Philadelphia, 1876*; ...

Pour ceux qui désireraient des éclaircissements plus étendus, je transcris dans une note jointe à cet opuscule critique (Voyez note C) quelques fragments de divers observateurs écrits dans le même sens, en les présentant, non par ordre chronologique, mais autant qu'il m'a été possible selon l'importance autochthonique et dans la direction géographique du nord au sud des Amériques.

Enfin, par rapport presque spécial à l'Amérique du Sud et surtout au Brésil, on peut consulter avec fruit pour le sujet que je traite

ici, dans la partie ethnologique et ethnographique, parmi des dizaines d'autres écrivains et d'observateurs, dont je ne me rappelle pas maintenant les noms, les ouvrages et les écrits de ceux qui sont mentionnés dans cette incorrecte et abrégée

Bibliographie.— Jean de Lery — *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, 3^e ed., 1585; — Pero de Magalhães Gandavo — *Histoire de la Province de Santa Cruz, que nous nommons ordinairement «Le Brésil»*, Lisbonne, 1576, ed. de Paris, 1837; — Simão de Vasconcellos — *Noticias curiosas e necessarias sobre o Brazil...*; — La Condamine — *Voyage fait à l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, 2^e ed., 1778; — Gaffarel — *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent, avant Christophe Colomb*, ed. Paris, 1869; — Conego Benigno José de Carvalho e Cunha — *Memoria sobre a situação da antiga cidade abandonada... nos sertões do Brazil em 1753...* Dans la *Revista trim. do Instituto H. e G. do Brazil*, tom. III, pag. 197; tom. IV, pag. 399; tom. VI, pag. 318; tom. XII, pag. 524; — Gabriel Soares de Sousa — *Tratado descritivo do Brazil em 1587*, ed. 1851; — Joaquim Norberto de Sousa e Silva — *Memoria historica e documentada das aldeias de Indios da provincia do Rio de Janeiro*, ed. 1855...

Vide aussi les auteurs cités par Sylvio Romero dans ses notes: — Alexandre Rodrigues Ferreira, Gonçalves Magalhães, Gonçalves Dias, dr. Th. Alves Nogueira, Philippe de Martius, dr. Carlos Rath, dr. Couto de Magalhães, Barbosa, Adolpho Varnhagen, etc.



NOTES FAISANT PARTIE INTÉGRANTE DU TEXTE

Note A

Sombre d'aspect, on dit que Ladislau Netto est dur et mesquin par nature, d'une part pour ses subordonnés, d'une autre pour ceux qu'il pressent pouvoir le supplanter dans l'exécution de ses idées, non rarement simulées. La langue toujours imbue de fiel et de poison, il est difficile d'échapper à sa noirceur et à ses effets dangereux, dès que l'on est en contact avec lui, même pour quelques instants. Il est connu et répandu que les plus suaves épithètes, qu'il distribue à ceux qui lui déplaisent, ou qui ne lui font pas de bassesses, sont d'ordinaire tellement outrageantes qu'il serait impossible de les reproduire ici.

Or... franchement: un individu avec cette organisation anatomo-psychique, cause plus de pitié que d'aversion. C'est pour cela que mon *procès critique* paraîtra à quelques uns cruel ou vindicatif, s'ils ne se rappellent pas des victimes qu'il a en vue arracher à l'oubli et même à la souffrance. Si ce n'était cela, peut-être même que depuis que je l'ai quitté, je ne me serais jamais rappelé d'un organisme aussi malade.

Ceux qui sont agités par ce mélange de dégoût et de haine aux biens des autres, ou qui sont emportés par le tourbillon des instigations de l'ignorance, sont dignes de pitié, parce que leurs objurgations ont un trajet centripète et non centrifuge. Les pauvres! ils s'annulent et ils se martyrisent eux-mêmes!

D'ici, d'aussi loin, je me fais une faible idée du nombre et de la variété infecte de grossières épithètes qui m'auront accablé... en me figurant celles qui m'attendent pour plus tard.

Voici, lecteurs, la créature d'aspect humain, dans une position assez élevée dans son pays, et avec laquelle nous avons dépensé quelques heures en discutant un des actes de sa vie.

Le très digne et illustre directeur actuel du Musée de l'Amazone, J. Barbosa Rodrigues, après avoir montré au public, dans trois longs articles (*Folha nova* du 21, 23 et 24 mai 1883), la série d'intrigues et les faussetés jésuitiques faites par L. Netto, à tous et pour tout, pour briser sa brillante carrière, suivie au dépens d'élucubrations inouïes, termine ainsi son dernier article:

«Tout homme, quoiqu'il soit couvert par le prestige officiel et par

les oripeaux, doit avoir de l'honneur, et doit le défendre pour montrer qu'il n'est point un caractère corrompu. C'est l'homme en face de l'homme. Prouvez-moi que je suis payé il y a huit ans pour vous attaquer, si vous ne le faites pas vous êtes le plus vil des misérables calomniateurs. Vous faites courir que M. le Baron de Capanema se sert de moi pour vous pour suivre (?); je repousse cette injure, je la rejette avec toute l'énergie, parce que ceux qui me connaissent savent, que ni mon caractère supporterait un tel rôle, ni le caractère noble et franc de M. le Baron a besoin d'un pied étranger, si c'est nécessaire, pour écraser un ver.»

Note B

Monsieur Ladislau Netto et l'archéologie brésilienne

«Sans parler des notices et des observations nombreuses et variées, excellentes par leur véracité, que l'on découvre dans les écrits des chroniqueurs et des voyageurs, qui se sont occupés de ce pays pendant les trois siècles de colonisation; sans rappeler les surprenantes études d'*Alexandre Rodrigues Ferreira*, qui a dit, vers la fin du siècle passé, il y a cent ans, tout ce qu'il y avait à dire sur les Indiens Amazoniques, sans oublier la *céramique* qui nous surprend tellement aujourd'hui; en mettant de côté ce que des savants étrangers, tels que D'Orbigny, Martius et Lund, ont écrit chez nous et dans d'autres pays, sur les races actuelles et préhistoriques du Brésil, il n'était pas permis à M. Ladislau Netto de cacher dans sa main et de mépriser les très importantes études nationales, sur le grand sujet, publiées ici, chez nous, à partir de 1860...

S'il eût voulu, comme c'est son devoir, étudier l'histoire scientifique du pays, M. Sousa Mello e Netto eût remarqué que ce dernier quart de siècle a été notablement fertile en publications dignes de plus d'estime.

En 1860, le poète *Gonçalves de Magalhães* a publié le mémoire *Les indigènes du Brésil devant l'histoire*.

C'est un court mémoire de caractère polémique, destiné à appeler l'attention sur tout ce que nous devons aux habitants primitifs de la patrie.

Un autre poète non moins compétent, *Gonçalves Dias*, lisait, peu avant sa mort, l'intéressant ouvrage *Le Brésil et l'Océanie*, publié par la *Revista do instituto* en 1867. C'est un ouvrage d'une grande érudition, plein de faits recueillis dans les vieilles chroniques, et renfermant des notices variées sur les *Tapuias* et sur leurs successeurs les *Tupis*. Le poète, culteur dévoué de l'indianisme de la littérature brésilienne, étudie ses vieux ancêtres avec une excessive tendresse filiale. Il traite de tout, le chanteur des *Tymbiras*; des origines, des usages, des mœurs, des croyances, des migrations. Si ses procédés ne sont pas tout-à-fait scientifiques, par contre la facilité des intuitions, et

la clarté de l'écrivain de Maranhão sont telles, qu'elles rendent son ouvrage d'une lecture très instructive.

Le non moins illustre que modeste germaniste Brésilien *dr. Th. Alves Nogueira* a publié en 1865 la dissertation *De Americanarum gentium origine*, opuscule digne d'être lu.

Il est impossible de passer sous silence, le nom respectable de *Philippe de Martius*, qui a écrit en 1867 ses admirables *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens*, dont le premier volume a embrassé les bases de l'ethnologie de cette partie du monde. Martius n'était pas Brésilien; mais c'est un fait caractéristique que la publication de ses excellentes contributions, justement pendant les dix années durant lesquelles nous commençons la meilleure série de nos travaux sur ce sujet. Si la partie linguistique dans Martius est pleine de lacunes, celle qui se rapporte à l'ethnographie générale est d'un grand mérite. Si D'Orbigny a donné la classification des indigènes Sud-américains, généralement admise encore aujourd'hui, Martius a formulé une énumération des sauvages Brésiliens, qui n'a pas encore été totalement détruite, quoiqu'elle soit ébranlée à l'un ou l'autre point secondaire.

Dans le domaine de l'anthropologie paléontologique, le *dr. Charles Rath* a présenté en 1871 la *Notice ethnologique sur un peuple qui a déjà habité la côte et l'intérieur du Brésil*.

C'était l'initiation à l'étude des *Sambaquis*, recherche indispensable à notre préhistoire.

C'est à cette époque que paraît sur la scène de la science brésilienne la figure sympathique à bien des titres de *Charles Hartt*. Engagé par le gouvernement impérial pour lever la carte géologique du pays, entreprise scientifique dont nous nous sommes jugés indignes, tellement que nous nous en sommes dispensés après l'avoir initiée, le naturaliste Américain, aussi distingué comme géographe, que comme géologue et comme zoologiste, a fait de fréquents voyages dans les régions habitées par les indigènes Brésiliens; en peu d'années il a possédé si intimement la langue sauvage, qu'il a pu pénétrer sans crainte dans la psychologie indigène et dans le caractère des races éteintes ou prêtes à s'éteindre. Contes, mythes, intuitions artistiques, tout a obéi au regard investigateur du jeune géologue.

Je réclame l'attention du public sur ce signe puissamment caractéristique, et capable par lui seul de nous montrer la différence entre Hartt et le *dr. Ladislau de Sousa Mello*; ce dernier ne connaît pas deux mots des dialectes brésiliens!...

Sur ces entrefaites, l'enthousiasme pour les études américaines grandissait à l'étranger. En 1874 le *dr. Couto de Magalhães* appelait l'attention, sur certaines particularités de l'homme Brésilien, avec son mémoire *Région et races sauvages du Brésil*. Deux ans après, cette brochure était nouvellement publiée, augmentée d'une grammaire tupy et de quelques contes indiens. Le livre avait pris alors pour titre *Le Sauvage*.

En 1875, un botaniste Brésilien, aussi compétent que le dr. Ladislau Mello Netto, quoique d'une intelligence bien plus active, présentait son opuscule si vanté *Idole amazonique trouvé dans le fleuve Amazonas*. (Evidemment! pouvait-il être *amazonique* et découvert à *Rio da Prata*!) On s'aperçoit que je me rapporte à M. Barbosa Rodrigues, ennemi déclaré de M. Ladislau Mello.

L'année suivante Barbosa continua ses publications sur l'archéologie amazonique, dans ses *Essais de science*. Pendant cette même année et dans la même revue parurent les premières études de Baptista Caetano. Le premier essai a été de suite digne du gigantesque talent qui a été capable d'élever cet admirable monument linguistique qui a illuminé une fois pour toujours les pages des *Annales de la bibliothèque nationale*...

En 1876 F. Adolphe Varnhagen, à qui la science brésilienne devait déjà plusieurs articles et des communications intéressantes sur nos aborigènes, publia son livre des *Origines touraniennes des Américains Tupis-Caraïbes*, livre fantastique, si l'on veut, mais qui l'est moins que quelques produits singuliers de M. Ladislau Netto. Plus tard, notre historien, nous donna son édition de Montoya. Pour que rien ne manquât, le célèbre botaniste Freire Allemão fit plusieurs publications, dans cette même année de 1876, sur les indigènes considérés sous le point de vue médical; Gonçalves Tocantins, sous le point de vue archéologique et céramique; et les docteurs Baptista de Lacerda et Rodrigues Peixoto imprimèrent leur première étude sur la crâniométrie. Ainsi s'est terminée l'année 1876. On ne se rappelle pas de mémoire d'homme que M. Ladislau Netto ait contribué avec la plus insignifiante élucubration de son esprit. Ce n'est qu'en 1877, vers la fin de l'année, qu'il s'est montré avec son insignifiante étude sur les *Tembetás*, et aujourd'hui, huit ans après, avec ses *Recherches archéologiques*...

Le directeur du Musée national dans ses longues et si ennuyeuses *Recherches* sur l'archéologie brésilienne, s'est perdu, en dépit du bon sens, dans des divagations erronées, il est tombé dans la baragouinage facile de certaine *sciencerie* à portée, aujourd'hui, même des commis de boutiques...

En suivant ce bédouinisme anthropologique, il n'a pas formulé une seule hypothèse nouvelle sur l'origine des Américains, ni consolidé aucune des doctrines connues.

Le dire, c'est déjà beaucoup; mais ce n'est encore rien, en face de l'impérieuse nécessité qui m'impose le devoir de fermer toutes sorties à cette audacieuse personification de l'infatuation brésilienne, qui se nomme Ladislau de Sousa Mello e Netto.

Au lieu de se borner à décrire les matériaux archéologiques soumis à son analyse, en fournissant ainsi des contributions aux savants Européens pour de futures comparaisons, Ladislau, enhardi par je ne sais quel démon malfaisant, a fini par nous hypnotiser en Chinois et en Égyptien, comme il nous avait déjà stupéfiés en Phénicien et en Hébreu!

C'est un magicien... Lui, qui est incapable d'écrire vingt lignes correctes

en français, lui, qui parle mal sa propre langue, écorchant maintenant quatre idiomes orientaux si difficiles, appartenants à trois groupes ethnographiques divers!...

Où et quand les a-t-il étudiés, quels ont été ses professeurs?

Mello possède, pour ses ingénieuses singeries linguistiques et anthropologiques, deux catégories d'auxiliaires, qui lui fournissent la science toute faite, en lui laissant à peine le travail de la disposer à sa façon. A la première catégorie appartiennent les savants et les écrivains, spécialement ceux qui ont passé au Brésil, et qui, par quelque circonstance, ont été aboutir au Musée sous un titre quelconque.

Ladislau vole ce qu'il peut à ceux-ci et à ses employés. A ce nombre appartient Charles Hartt, poursuivi, dit-on, et poussé au désespoir et à la mort...

Les notes et les papiers du professeur Américain se sont égarés et perdus. A peine si une partie a été réunie à la Bibliothèque nationale. M. Ladislau Netto a plagié de Hartt les meilleures pages de ses *Recherches*.

Je veux parler de celles où ressort le rôle et l'influence de la femme dans la fabrication et la réparation de la céramique indigène. Charles Hartt, avec ce merveilleux talent d'observation et d'analyse, trait principal de sa puissante organisation scientifique, talent merveilleux avec lequel il a expliqué quelques uns des problèmes les plus compliqués de notre géologie et de notre ethnologie, a surpris les traits délicats des mains de la femme sur la face muette et millénaire de la céramique préhistorique.

Il a écrit alors sur ce fait des pages de grande subtilité psychologique, en le précisant, outre cela, avec une grande érudition (*Archives*, VI, page 79 à 94). Le professeur Américain a éclairé définitivement la question, et Ladislau a voulu aussi faire sa petite Iliade, après Homère, en écrivant une série de trivialités, d'où il n'y a à peine à tirer que les idées prises à Hartt (page 404 et suivantes). Ce n'est pas seulement le fait de l'influence de la femme qui est emprunté au défunt savant d'Ithaque; la description des procédés de fabrication des poteries est aussi dévorée par l'anthropologiste Brésilien.

Ce n'est pas un phénomène ordinaire, un de ces petits plagiats innocents que les poètes et les feuilletonistes fainéants commettent tous les jours. Non, c'est l'appropriation du travail d'autrui, faite contre un homme, protégé d'abord par le gouvernement Brésilien, ensuite mis à l'écart par de misérables intrigues et poussé au découragement...

Et c'est une appropriation, un pillage, par qui voulait être son supérieur au Musée et en science!... C'est un fait grave, sinon pour Mello e Netto, tout au moins pour le monde entier.

L'autre catégorie d'auxiliaires de notre Ladislau est obscure, ne laisse pas de traces et est difficile à découvrir. Mais elle existe. Et à ce nombre appartient, dit-on, la personne qui lui a donné le sens de l'inscription phénicienne de Parahiba, sa traduction en hébreu et en plus sa version française, d'après ce qu'on lit dans l'étonnante *Lettre à M. Renan*.

Dans ce groupe, rentre aussi une **personne qui, d'après ce que l'on dit, lui a fourni les notes sur les anciens caractères égyptiens**, notes employées follement dans les *Archives*. Quelques efforts permettraient peut-être de découvrir cette personne. De l'affirmation de l'ignorance absolue du directeur du Musée national — M. Ladislau de Sousa Mello et Netto — dans une branche quelconque des langues orientales, j'en prends moi la responsabilité historique *ex auctoritate qua fungor*. Et pour cela, il suffit de causer avec lui dix minutes.

Ce n'est pas seulement à de tels auxiliaires qu'a recours *notre joli petit savant*.

A ses heures et pour certaines théories il sort de chez lui et le premier livre qu'il prend lui sert.

L'ouvrage de E. F. Berlioux — *Les Atlantes — Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif ou Introduction à l'Histoire de l'Europe...* se trouve dans ce cas.

En conclusion et en définitive: — La lecture des ouvrages de M. Ladislau Mello produit, à qui la fait, l'impression d'un esprit obtus, lourd, mal préparé, sans science technique et sans philosophie, souffrant d'un égotisme incurable, tellement, qu'il habite une tour de prétensions si exagérées, que quelques-unes d'entre elles auraient l'air de folies, si elles n'étaient seulement que des finesses d'un réaliste, qui connaît bien son monde et son pays.»

SYLVIO ROMÉRO.

Musée national

«Comme il m'est impossible de continuer à exercer les fonctions de sous-directeur intérimaire de la section de botanique de cet établissement, pour me délivrer des coactions de M. Ladislau Netto, quoique j'aie mérité jusqu'à ce jour la confiance du gouvernement impérial, qui a fait mettre de nouveau cette place à concours, en m'y maintenant, je me suis décidé à demander ma démission, en laissant cette place à ce Monsieur pour qu'il la donne à qui lui plaira.

Je prie, néanmoins, M. Ladislau Netto, d'étudier un peu de botanique, et il comprendra alors que son instruction est, comme la plus grande partie des sujets dont il feint s'occuper, par trop problématique, et sa science, par conséquent, un château... de cartes.

Rio, 23 janvier 1886.»

Jornal do Commercio, samedi, 23 janvier 1886.

COLLATINO MARQUES DE SOUSA FILHO.

Note C

Des âges de la pierre et du bronze dans l'Ancien et le Nouveau Monde, par M. le professeur Worsaae

«L'homme doit avoir paru en Amérique un peu avant ou immédiatement après la fin de la période glaciaire, dans des conditions identiques, ou tout au moins analogues à celles de l'Europe. En effet, d'après les observations du docteur Abbott, les outils de pierre les plus grossiers, correspondant à nos objets paléolithiques, s'y trouvent dans les plus anciens terrains de transport non remaniés, tandis que les formes néolithiques apparaissent le plus souvent, comme en Europe, dans les détritiques ou dans la couche supérieure du sol actuel.

... Les Indiens de l'Amérique septentrionale avaient acquis une remarquable habileté dans l'art de forger et de marteler le cuivre. Les poignards en cuivre de l'ouest de l'Amérique ont une forme plutôt asiatique qu'européenne. Cette civilisation asiatique de l'âge du bronze paraît même avoir influencé le Mexique, l'Amérique centrale et une partie de l'Amérique méridionale. Mais tandis que l'Asie s'élevait peu à peu à la civilisation de l'âge de fer, l'Amérique restait aux stations primitives des âges de la pierre et du bronze. Une rupture presque complète semble avoir eu lieu entre ces deux pays et l'Asie se tourna presque exclusivement vers l'Europe et l'Afrique. Pendant toute cette période si reculée de l'âge du bronze, les mêmes phénomènes archéologiques se produisent depuis l'Inde jusqu'en Irlande et en Scandinavie, aux extrémités occidentale et septentrionale de l'Europe. «C'est «un nouvel indice de la remarquable uniformité, pour tout l'essentiel, avec «laquelle la civilisation primitive s'est propagée successivement, partout où «elle a pénétré, pendant les âges de la pierre et du bronze...»

Revue d'anthropologie, 2^e série, tom. VII, 1884, pag. 507-508.

LUDOVIC MARTINET.

Les nations indiennes

«... L'opinion de M. le professeur Brinton, un des savants les plus éminents des États-Unis, est... exprimée... «Je m'incline à croire, dit-il (*Notes on the Floridian Peninsula*, pag. 107), que tous les *Mounds* des États baignés «par l'Atlantique et la majorité de ceux de la vallée du Mississipi sont dus, «non à quelque peuple mythique d'une civilisation déjà avancée, mais à ces «mêmes nations que les blancs rencontrèrent.»

... Quels étaient ces Indiens primitifs? Rien dans leur langue, rien dans leur conformation physique, rien dans leurs coutumes ne justifie leur origine

asiatique, et nous avouons ne pouvoir attacher une grande importance aux efforts tentés dans ces dernières années pour rattacher les divers idiomes indiens à l'Euskarien, l'antique langue des Basques...

Les Lenâpes adoraient la lumière, dont le soleil et le feu étaient les emblèmes. Ils adoraient aussi les quatre vents du ciel, en qui ils voyaient les puissances invisibles qui présidaient aux destinées humaines. Ils célébraient leurs fêtes par des danses et des chants : la plus importante était en l'honneur du feu, à qui ils avaient décerné le titre de grand-père des nations indiennes.»

Ib., tom. VIII, 1885, pag. 685-702.

M. DE NADAILHAC.

N. B. C'est l'analyse de publications de Brinton, H. Hale, A. Gatschet, et d'autres (1882-1884).

Association américaine pour l'avancement des sciences.—Bulletin de la 32^e session, à Minneapolis (Minnesota), 1883

«... Nous ne saurions attacher aucune importance à l'hypothèse de M. J. Campbell, de Montréal, qui prétend identifier les Mound-Builders avec un peuple souvent mentionné dans les vieilles annales mexicaines sous le nom de *Citins*, et dont on trouve aussi les traces dans l'Alaska et dans la Colombie anglaise. Ces Citins, ajoute le savant Canadien, ne seraient autres que les Khitans qui avec les Tchoutchis occupaient la Sibérie et qui auraient envoyé des nombreuses colonies en Chine et en Corée. Si ces faits ne sont pas susceptibles d'être rigoureusement prouvés, ils peuvent au moins paraître plausibles; mais M. Campbell va plus loin, il veut comparer quelques prétendus hiéroglyphes découverts dans l'Amérique du Nord, non seulement avec les manuscrits aztèques, mais aussi avec les inscriptions de Hamat en Syrie, avec ceux des bords de l'Énisséi et même avec les alphabets cypriotes et coréens. Nous sommes ici dans le domaine de la fantaisie pure et il est inutile de poursuivre de semblables conjectures...»

Ib., tom. VIII, 1885, pag. 551.

M. DE NADAILHAC.

16^e rapport du Musée de Peabody, par F. W. Putnam

«Le docteur Abbott a transmis au Peabody Museum, durant le cours de l'année, de nombreux instruments en silex, tous d'une taille grossière, recueillis dans les alluvions de Trenton (New-Jersey) et des pointes de flèche d'un travail plus fin provenant de la surface du sol... L'année dernière, le docteur, en poursuivant ses recherches, fut assez heureux pour retirer de ses mains, du gravier où elle gisait, une molaire humaine. (*En note* : — Cette molaire est aujourd'hui déposée au Peabody Museum). Aucun doute sérieux ne peut exister sur la contemporanéité de cette dent avec les instruments en silex, au milieu desquels elle avait été roulée par les eaux. Nous croyons donc, avec

M. Putnam, que c'est là une relique incontestable de l'homme américain des temps paléolithiques.»

Ib., tom. VI, 1883, pag. 729-735.

M. DE NADAILHAC.

L'industrie primitive ou exposé des œuvres en pierre, en os, en argile des races indigènes de la côte atlantique de l'Amérique du Nord, par M. Charles C. Abbott. — États-Unis, 1881

«Si nous admettons l'origine asiatique des Indiens (d'Amérique) et l'origine américaine des Esquimaux c'est à ces derniers que revient la plus haute antiquité, et, dans les outils paléolithiques des dépôts de sable de la Delaware et dans les outils néolithiques des couches supérieures, nous possédons des témoignages de l'industrie de ces deux anciens peuples qui furent pendant une longue suite de siècles d'existence préhistorique et qui étaient, il y a moins de trois cents ans encore, les seuls possesseurs de ce continent...

M. le professeur Henry Carwell Lewis a recueilli et analysé avec soin tous les résultats acquis (à l'établissement du chemin de fer ... de la Delaware) et les a condensés dans un travail qui, imprimé à la suite de l'ouvrage de M. Abbott, y forme un appendice complémentaire des plus intéressants.

Voici les conclusions du mémoire de M. Lewis:

«I. Le gravier de Trenton, le seul dépôt dans lequel se rencontrent des «outils, est du gravier de rivière; il est la plus récente de toutes les formations géologiques de la vallée de la Delaware;

«II. Placé comme il est dans un chenal ouvert à travers un banc d'argile, «il paraît être post-glaciaire et probablement produit par les débordements de «la rivière durant la période qui suivit immédiatement la dernière époque glaciaire dans la vallée de la Delaware;

«III. Les outils de pierre du type paléolithique qui contient le gravier «témoignent de l'existence de l'homme à l'état sauvage aux jours où s'est «formé ce dépôt.»

M. le professeur Henry Carwell Lewis donne une antiquité de dix mille ans au moins au banc de gravier de Trenton.»

Ib., tom. V, 1882, pag. 514-517.

O. BEAUREGARD.

Voyage et recherches dans l'Amérique du Nord, par Ten Kate, 1 vol. — Leyde, 1885

«... En général, les femmes et les enfants offrent plus des caractères mongoliques que les hommes...

M. Ten Kate n'émet pas d'opinion définitive sur l'origine des indigènes américains. Il croit que les hypothèses suivant lesquelles l'hémisphère occidentale aurait été peuplée par l'Asie, l'Océanie et l'Europe ont des fonde-

ments sérieux, aussi bien que celles qui donnent à l'hémisphère occidentale une population autochtone. Mais tout en donnant la possibilité des unes et des autres, il croit difficile de se prononcer sur la question.»

Ib., tom. viii, 1885, pag. 564.

X...

Les Indiens de la Californie, par F. W. Putnam. — 1880

«Il appelle l'attention sur les faits concernant l'antiquité de l'homme à la côte du Pacifique; sur la découverte en Californie des restes humains et de travaux dans le gravier, sous des lits de matière volcanique, où ils sont associés à des restes d'animaux éteints, et sur la nécessité de remonter à cette race ancienne pour se rendre compte de choses autrement incompréhensibles.

Il pense que ce qu'on a appelé «l'élément esquimau» dans les caractères physiques et les arts de la Californie méridionale est dû sans doute à une race primitive américaine dont la continuation la plus pure doit être cherchée dans les Innuits. Il insiste dans cet ordre d'idées sur la probabilité de plus d'un type primordial. Poursuivant son argument, il appelle l'attention sur les caractères distinctifs des différentes tribus d'Indiens de la côte du Pacifique et les attribue au mélange des descendants de ces diverses souches.

Les Californiens d'il y a trois cents ans seraient le résultat du développement de tribus en contact les unes avec les autres, pendant un laps de temps immense, et la race primitive américaine, qui peut aussi bien avoir été autochtone qu'originaire d'Asie, aurait laissé son empreinte sur les populations de Californie.

Le premier homme d'Amérique, ajoute-il, était dolichocephale, et les populations à tête courte proviennent d'une suite de tribus envahissantes à un degré plus avancé de civilisation, qui à une époque quelconque se sont répandues sur la plus grande partie des deux Amériques, absorbant ou conquérant les populations à tête longue ou les chassant vers les endroits les moins favorisés du continent. Pour lui les preuves sont concluantes que la Californie a été le lieu de rencontre de plusieurs branches distinctes de la grande race des Mongoloïdes. D'aucune autre façon on ne peut expliquer le mélange étonnant de coutumes, d'arts et de langues, et la formation du grand nombre de tribus que présentaient déjà la haute et la basse Californie lorsque les Espagnols la découvrirent.

Ib., tom. iv, 1881, pag. 359.

P. TOPINARD.

Découverte de l'Amérique par les Normands au 10^e siècle, par G. Gravier (in 8°, Rouen, E. Cogniard)

«Quand on parle de la découverte de l'Amérique, il faut entendre la découverte par les Européens, puisque dans la zone circumpolaire de l'hémisphère septentrional, les Esquimaux d'Asie et d'Amérique communiquent

ensemble probablement depuis les âges les plus lointains. Le détroit de Behring pris par les glaces pendant une grande partie de l'année, n'est pas un obstacle sérieux. Quand ses eaux sont libres, le moindre kaïak esquimau les peut franchir aisément et, d'autre part, les grandes embarcations de la même race, celles qui portent sans peine plusieurs familles avec tous leurs ustensiles de pêche, de chasse et de campement, suffisent amplement à passer de l'une des îles Aléontiennes à l'autre. Tant que la configuration des rivages opposés de l'Amérique et de l'Asie septentrionales a été ce qu'elle est de nos jours, il est clair que les deux continents n'ont pu rester isolés l'un de l'autre, et c'est vraisemblablement de l'Asie mongole ou mongoloïde que l'Amérique a reçu ses premiers habitants. En effet, il est difficile de croire à des Américains autochthones; car jusqu'ici on n'a exhumé du sol américain aucun reste fossile de singes anthropomorphes, et, d'autre part, la plupart des types américains actuels sont manifestement mongoloïdes, depuis l'Esquimau jusqu'au Guarani brésilien. Pourtant, chez nombre de Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, les pommettes sont moins saillantes, les yeux moins bridés; parfois même le nez est plus ou moins aquilin. C'est que probablement quelques appoints européens sont venus se mêler au grand courant de l'immigration des Mongols et Mongoloïdes asiatiques...

Jusqu'où les hardis caboteurs normands sont-ils descendus le long du littoral américain? M. Gravier, qui est plein de son sujet, les conduit jusqu'au Brésil: c'est peut-être un peu bien loin; mais on ne passe pas les limites de la vraisemblance en admettant qu'ils ont débarqué au Labrador, au Canada et, plus au sud, jusqu'au Potomac...

Ib., tom. iv, 1881, pag. 147.

CH. LETOURNEAU.

Les autochthones de l'Amérique, par le professeur J. Kollmann. — 1883

«Même chez les populations préhistoriques en Amérique, il y avait de la *pénétration* (mélange mécanique), d'où il résulte que la première couche de population n'y était pas exclusivement brachycéphale.

Le savant anthropologiste résume les résultats de son travail à peu près dans ces termes :

1^o La pluralité des variétés (ou races) en Amérique est facile à démontrer.

2^o L'ubiquité de ces variétés sur tout le continent américain est hors de doute.

3^o La *pénétration* des variétés entre elles est si complète, qu'on ne trouve nulle part de peuples consistant en une seule variété. Les peuples se composent toujours de plusieurs variétés.

4^o Cette *pénétration* complète s'était déjà passée d'une manière très intense dans la période précolombienne.

On trouve en Amérique les types morphologiques ci-après :

a Brachycéphales leptoprosope ;

b Brachycéphales chamæprosope ;

c Mesocéphalie chamæprosope ;

d Dolichocéphalie chamæprosope, qu'il faut considérer toutes comme variétés euticômes.

5.^o D'après des recherches craniologiques, les différences qui existent entre les autochtones de l'Amérique et ceux des autres continents ne sont pas basées sur des influences climatologiques.

6.^o Les différences des peuples indiens (groupes ethniques) entre eux dépendent du degré de *pénétration* des variétés.»

N. B. L'examen est mené sur 1:500 crânes.

Ib., tom. VII, 1884, pag. 348-351.

TEN KATE.

Des modes de sépulture des Indiens de l'Amérique du Nord, par le Dr. H. C. Yarrow. — Washington, 1880

«La sépulture en urne est assez ancienne. Elle est observée chez les Mound-Builders, particulièrement dans les états du Sud. Les vases sont superposés dans les tumuli. Quelquefois l'ouverture en était trop petite, le crâne est placé au-dessus, le visage en bas, faisant couvercle. Le professeur Swallow possède un crâne humain enfermé dans une urne dont l'ouverture n'aurait pu le laisser entrer ; le vase a donc été fabriqué après la mort sur la tête. Les Chaldéens, remarque l'auteur, ont pratiqué le même mode de sépulture : ou la pâte a été moulée sur le corps, et cuite ensuite, ou le col de l'urne a été ajouté après.

(*En note* : — Nous aurons occasion bientôt de parler ici d'une coutume semblable ; non loin de nous, aux temps préhistoriques.) M. Yarrow est d'avis que la sépulture en pot est rare et ne se présente qu'à titre secondaire, c'est-à-dire que les os et le crâne étaient seuls introduits dans l'urne ; sous cette forme la coutume se rencontrerait surtout chez les anciens Californiens.»

Ib., tom. V, 1882.

P. TOPINARD.

16^e rapport du Musée Peabody, par F. W. Putnam

«Parmi les nombreuses kjøkkenmøddings qui s'élèvent sur les côtes du Maine, celui de Keene's Point est un des plus remarquables...

(*En note* : — Il convient de noter une acquisition très intéressante de poterie récemment faite par le Peabody Museum. Cette poterie avait été trouvée en 1857, dans un kjøkkenmødding formé exclusivement de coquilles d'huîtres et situé au bayou Coq d'Inde, comté de Mobile, Alabama)... La poterie offrait une ressemblance frappante avec celle découverte sous les Mounds situés au sud-est de l'état de Missouri. Plusieurs des fragments ap-



partiennent à des anses figurant des oiseaux, des mammifères, des hommes, tous semblables à ceux recueillis dans le Missouri. Ne doit on pas en conclure que les hommes qui accumulaient ces coquilles dans l'Alabama étaient de la même race que ceux, dont les squelettes se retrouvent sous les Mounds du Missouri et de l'Indiana? (Major W. F. Walthall, *Mobile Tribune*, 11 août 1859.)»

Ib., tom. vi, 1883, pag. 729-735.

M. DE NADAILHAC.

Les voyages de Moncatch-Apé, annotés par M. A. De Quatrefages

«Depuis bien longtemps et à plusieurs reprises, dans mes cours au Museum et dans diverses publications, j'ai cherché à montrer que les populations de l'extrême Orient connaissaient et fréquentaient, avant les Européens, certains points des côtes occidentales de l'Amérique du Nord, et que ce fait était en particulier difficile à nier à propos des contrées répondant à peu près à la nouvelle Californie et à l'Orégon. Au nombre des arguments les plus sérieux à invoquer à l'appui de cette opinion, j'ai toujours placé quelques-unes des particularités géographiques et anthropologiques consignées dans le récit d'un voyage accompli par Moncatch-Apé, Américain Peau-Rouge de la tribu des Yazoux, sur le Mississipi, récit recueilli de la bouche de cet indigène par un colon français, Le Page du Pratz...

Par conséquent, antérieurement à l'époque où les Européens ont connu cette partie des côtes de l'Amérique du Nord, l'embouchure de la Colombia et les plages voisines étaient connues et fréquentées par cette population.»

Ib., tom. iv, 1881, pag. 593-634.

DE QUATREFAGES.

Revue américaine — Cambridge, U. S. 1880

«En Floride, M. H. Guilmann a découvert une cité funéraire où, chose curieuse, les cendres des morts étaient renfermées dans des crânes humains. C'est, croyons-nous, le premier exemple cité, d'urnes funéraires de ce modèle. Ce voyageur a trouvé dans le même endroit, un vase en terre cuite recouvert d'un vernis silicaté; cet échantillon unique doit forcément avoir été importé par les Espagnols après la découverte du nouveau monde; les indigènes ne savaient pas vernir leur poterie au moyen de la silice; cette trouvaille fixe à peu près l'époque assez récente de ces tombes.

Au Nicaragua, le docteur Flint a recueilli un grand nombre d'instruments en silex et d'objets en poterie dans de *tumuli* situés dans les îles du lac ou sur les rives.

M. Curtiss persiste dans ses recherches du Tennessee; il a trouvé dans cette province, dans l'Illinois et le Missouri des objets identiques, ce qui lui fait penser qu'un même peuple habitait ces régions...

M. P. Schumacher a étudié d'une façon spéciale l'industrie de la poterie et de la vannerie chez les Indiens de la Californie du Sud...

La fabrication de la vannerie nous a paru fort analogue à celle que nous avons pu constater chez les tribus arabes du sud de l'Algérie. Les matériaux employés sont fort analogues; les Arabes emploient l'halfa (*Lixum spartum*), tandis que les Indiens utilisent une espèce de junc (*Juncus robustus*)...

Mais la partie la plus intéressante de la publication est la description d'un de ces villages indiens, *pueblo* en ruine actuellement, qui a été trouvé dans le Nouveau-Mexique, dans la Vallée des Ames...

Ce village devait être une forteresse permettant aux indigènes de se mettre à l'abri des incursions de leurs voisins.

M. Morgan prétend que la construction de ce village doit être attribuée aux descendants des Mound-Builders, qui eux-mêmes auraient pour ancêtres les Cliff-Dwellers ou habitants des cavernes du district de San Juan. Tel est du moins la tradition.

Le docteur Morgan a pu constater que les sept principales tribus d'Indiens du Mexique, qui portent le nom collectif de Nahuatlacs ou Navataleas, parlent différents dialectes d'une même langue et d'après une tradition commune; leurs ancêtres habitaient le nord, d'où les différents tribus émigrèrent successivement au Mexique dans l'ordre chronologique suivante...

Dans toute la vallée de Montéguna, à 50 au 60 milles (80 ou 100 kilomètres) au sud de la rivière San Jean... Les villages indiens ont pu se multiplier dans cette vallée, qui permettait la culture des légumes et des céréales destinés à l'alimentation des Indiens. Ils étaient construits pour résister aux courants d'émigrants qui ont pendant les siècles longé les montagnes pour gagner le sud; les peuples chassés par des phénomènes physiques, comme autrefois dans le Sahara africain, cherchaient des climats plus favorables. Il faut ajouter que le district de San Juan est actuellement complètement désert. L'auteur se demande si les traditions des deux continents américains ne sont pas les mêmes; c'est ce qu'il faudrait rechercher...

Ib., tom. iv, 1881, pag. 158.

H. WEISGERBER.

Crânes préhistoriques du Rio Negro

«M. Moreno présente deux crânes provenant des anciens cimetières du Rio Negro; ce sont les représentants des races antérieures à la conquête espagnole et éteintes avant elle...

M. Moreno rappelle à ce sujet que ces découvertes portent sur plusieurs formes de crânes se rattachant à des races différentes. La plus ancienne, représentée par la première calotte crânienne, devait vivre au temps glaciaire de la Patagonie, que l'on sait être postérieur à l'époque glaciaire de l'Europe. Puis on voit apparaître une race au type néanderthaloïde, assez semblable aux Botocudos. A la suite viennent: un type crânien très prognathe, tantôt normal,

tantôt déformé (déformation fronto-pariétal); le type connu sous le nom d'Aymara; le type des têtes plates; enfin les types plus modernes, Pampas e Patagons ou Tehuelches, qui se perpétuent jusqu'à ce jour: ces derniers sont des crânes brachycéphales, généralement déformés par l'aplatissement de l'occipital.

Ib., tom. v, 1882, pag. 334.

LUDOVIC MARTINET.

**Mensuration des différentes races humaines,
par Weisbach. — Berlin, 1878**

«D'après la nomenclature de Weisbach, Patagons, Kanakes, Tagals, Roumains et Slaves du Nord seraient brachycéphales, Magyars et Javanais, mésocéphales et toutes les autres races dolichocéphales.

Mais si nous rangeons les séries de Weisbach d'après la nomenclature de Broca et en ne défalquant que deux unités nous avons le groupement suivant:

Brachycéphales. — Patagons, Kanakes, Tagals, Siamois, Roumains, Slaves du Nord.

Sous-brachycéphales. — Magyars, Javanais, Ziganes, Juifs.

Dolichocéphales. — Nègres et Hottentots.

Sous-dolichocéphales. — Japonais, Chinois.»

Ib., tom. iv, 1881, pag. 494.

J. DENIKER.

«M. Broca rappelle que l'indice nasal des crânes mérovingiens qui sont Francs est mésorhinien. C'est la seule exception au caractère si constant, établit par lui, d'après lequel les races éthiopiennes sont platyrhiniennes, les races caucasiennes de l'Inde et de l'Europe sont leptorhiniennes, et les races mongoliennes et américaines, les Esquimaux exceptés, sont mésorhiniennes. Par là les Francs se distinguent des Gaulois (20 novembre, 1879).

Ib., tom. iv, 1881, pag. 323 et *Bull. de la soc. de anthrop.*, 1879.

L. MARTINET.

**Congrès international des sciences anthropologiques de Paris,
du 16 au 21 août 1878
(Partie préhistorique). — Paris, 1 vol. in 8.^o**

«M. Cartailhac lit, au nom de M. Estanislao Zeballos, une note sur un *tumulus* préhistorique de Buenos-Ayres... La collection des objets en pierre trouvés dans ce *tumulus* de Campana comprend des pointes de lances et de flèches merveilleusement travaillées, des moulins à mains, haches, pierres de fronde, grattoirs et bolas. Plus de 3:000 objets en poterie, avec peintures et desseins dénotant un art très avancé, ont pu être recueillis. Il y avait également des sifflets parfaitement taillés, en bois de Venado; une pierre de fronde

en granit bleu est extraordinairement bien polie. Ce *tumulus* appartient à la race Guarani, qui peuplait ces contrées lorsque les Espagnols y vinrent en 1535. C'est la période antérieure à l'arrivée des conquérants européens que l'on désigne, dans la République Argentine, sous le nom de préhistorique : il ne faut donc pas la confondre avec le préhistorique européen, auquel correspond le quaternaire des Pampas (séance du 19 août)...

M. de Mortillet expose les raisons qui lui font penser que les civilisations américaines ont été en relation avec les civilisations européennes depuis les temps les plus reculés. On a découvert, dans les alluvions quaternaires des États-Unis, des instruments en pierre tout à fait semblables à ceux de Saint-Acheul et de Chelles. Ce fait s'explique lorsque l'on sait qu'au commencement de l'époque quaternaire une liaison existait entre l'Europe et l'Amérique du Nord. Mais des relations ont été également constatées entre l'Europe et l'Amérique du Sud pour une époque archéologique de beaucoup postérieure. Il existe en Europe une espèce d'épingle portant des rayons disposés en forme de croix et caractérisant la fin de l'âge du bronze et la première partie de l'âge du fer. Or cet objet de toilette, de forme toute particulière, se retrouve presque identique dans l'Amérique du Sud entre autres dans le cimetière d'Ancon. Il ne diffère du symbole européen qu'en ce qu'il est moins bien travaillé et qu'il est en cuivre pure au lieu d'être en bronze : car le bronze antique n'existait pas dans cette région. On est donc amené à en conclure que l'Amérique avait déjà reçu des hommes de l'ancien continent à l'époque de l'âge du bronze (séance du 21 août).

M. Cartailhac lit au nom de M. Varela, de Buenos-Ayres, un travail dans lequel le savant argentin établit la contemporanéité de l'homme et des espèces éteintes dans l'Amérique du Sud. Cette contemporanéité de l'homme quaternaire et d'espèces éteintes d'animaux est depuis longtemps prouvée pour l'Europe, mais la question était encore douteuse pour l'Amérique. Les espèces éteintes en Amérique sont le mastodonte, le megathérium, le machérodus et autres animaux de grande taille; elles font le pendant de notre faune quaternaire (séance du 21 août).»

Ib., tom. iv, 1881, pag. 315 et suiv.

L. MARTINET.

L'archéologie préhistorique de la Russie
(Age de la pierre), par le Comte Ouwarof. — Moscow, 1881.
2 vol. in 8° avec 44 planches et de cartes

«*L'homme paléolithique.* — L'homme quaternaire de Russie a été longtemps contesté et ce n'est que tout récemment qu'une série de découvertes sont venues le prouver avec évidence. Existait-il à l'époque glaciaire? C'est une question qui ne peut encore être décidée avec certitude, mais, ce qui est incontestable, c'est qu'aussitôt que les glaciers eurent commencé à se retirer et à

une époque où toute la Russie était peuplée de riches troupeaux de mammouths et de rhinocéros, il existait déjà...

... *Crimée*. La Crimée nous présente une industrie qui diffère complètement de celles des autres régions de la Russie et se rapproche beaucoup de l'Égypte, la Tunisie et l'Algérie d'une part et de l'Italie et le Portugal d'une autre. Ce curieux rapprochement, basé sur un nombre considérable de faits que je viens d'étudier, fera l'objet d'un travail qui est en préparation.

Pendant les deux années que je me suis occupé à faire des fouilles, j'ai exploré trente-quatre grottes et abris et plusieurs stations et ateliers découverts. Ces fouilles m'ont donné une riche collection de plusieurs milliers d'objets et jamais pourtant je n'ai pu trouver de trace d'arme polie ni de pointe de flèche caractéristique de l'époque néolithique. Il n'y peut donc pas être question d'une industrie purement néolithique.»

N. B. Le dernier paragraphe est dit par l'analyste.

Ib., tom. vi, 1883, pag. 105-111.

C. DE MEREJKOWSKY.

Les arts méconnus, par Emile Soldi. — 1 vol. gr. in 8°
de 530 pages, orné de 400 gravures

«L'étude des productions artistiques des anciennes civilisations américaines permet à M. Soldi de montrer encore plus nettement que dans celle de l'art égyptien combien la physionomie et la nature d'un art dépendent de la matière et des outils dont ces créatures ont pu disposer. Les sculptures américaines si nombreuses sont en effet l'œuvre de peuples qui ne connaissaient pas le fer. Pour perpétuer leurs monuments, ils se sont attaqués aux pierres les plus dures. Ils ont employé aussi des matières très tendres, des calcaires, du plâtre, le stuc, la terre cuite, les chiffons, le maïs; des métaux, l'or, l'argent et le cuivre.

... Les Américains... ont fait des sculptures sur pierres fines, et n'ont presque pas fait de gravures. Sont-ils arrivés à des résultats au moins équivalents à ceux obtenus par les Égyptiens anciens, supposés également dépourvus d'outils en fer? C'est ce que M. Soldi n'examine pas d'une manière satisfaisante...

Les sculptures américaines sur pierre fine peuvent être divisées en trois systèmes, au point de vue de l'exécution: 1.^o, le système cylindrique; 2.^o, le système mixte; 3.^o, le système linéaire. Dans le premier tout est fait par des cercles ou parties de cercles; dans le deuxième, les cercles se mélangent de lignes droites; dans le troisième, il n'y a que des lignes droites.»

Ib., tom. iv, 1881, pag. 699.

ZABOROWSKY.

La poterie chez les anciens habitants de l'Amérique

«Les Mounds sont des amas de terre dont la forme est essentiellement variable. Ils sont ronds, ovales, carrés, plus rarement triangulaires, leur hauteur varie de quelques centimètres à 20 mètres, leur diamètre de 1 à 300 mètres. Ceux destinés à un rite religieux sont terminés par une plate-forme à laquelle on arrive par une rampe d'accès; il n'est souvent possible de gravir les autres qu'au prix des plus grands efforts, tant les parois sont verticales. Tantôt ils sont érigés au sommet d'une colline; tantôt ils s'étendent dans les vallées sans plan régulier; d'autres fois nous les voyons rangés symétriquement et renfermés dans les enceintes avec des murs également en terre et des fossés presque toujours intérieurs. Mais tous, quelles que soient leur forme, leur grandeur, leur position, présentent entre eux une remarquable analogie: ils sont évidemment l'œuvre d'une même race d'hommes, subissant les mêmes influences et agissant sous l'empire des mêmes causes. Ils se dressent sur les rives du Mississipi, du Missouri et de l'Ohio, dans les vastes régions qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, des grands lacs du Canada au golphe du Mexique... En descendant l'immense continent qui forme les deux Amériques, on les rencontre dans le Guatemala et dans le Yucatan, au Brésil et dans l'Uruguay. Wells rapporte que dans le Honduras les *vaqueros* trouvent, et cela jusque dans les forêts, où il faut se frayer un passage la hache à la main, des Mounds souvent d'une hauteur remarquable, et que chacun de ces Mounds fournit de dix à trente poteries diverses. Ces *tumuli* se montrent aussi sur les rives de la Balize, et nous leur devons une mention spéciale, car ils sont entourés d'un cercle de pierres qui rapelle à s'y méprendre les cromlechs de l'Europe. En 1876 enfin, le docteur Zeballos racontait, dans cette revue même, les fouilles d'un *tumulus* de forme ellipsoïde de 2^m,50 de hauteur, sur un diamètre de 80 mètres, situé près de Campana, dans la province de Buenos-Ayres.

Presque tous ces Mounds sont des sépultures, et c'est dans ces sépultures que l'on a pu recueillir d'innombrables vases funéraires de toute forme, entiers ou fragmentés...

C'est dans les vallées du Missouri que l'on rencontre les poteries les plus intéressantes, comme forme et comme ornementation. Le pays avait été habité par une race d'hommes ayant des villes, un gouvernement, un système religieux, des goûts artistiques, une race bien supérieure aux misérables Indiens, que les Français, les premiers explorateurs du Missouri et du Mississipi eurent à combattre... Ainsi, parmi ceux (vases) découverts dans l'état de Vermont, on ne cite que six vases intacts. Ces fragments, d'une conservation qui a défié les siècles, restent les témoins impérissables des mœurs, des habitudes, des goûts de ces hommes, auxquels nous ne savons même pas quel nom donner. A ce point de vue leur importance ne saurait être exagérée.

La céramique fabriquée en Amérique, comparée à celle de l'Europe du-

rant la même période de développement, était évidemment supérieure; c'est là une première remarque qui s'impose. Il est probable aussi qu'un grand nombre de ces fragments qui restent sans date pour nous remonter à des époques reculées. Il est rare en effet qu'ils soient associés à des objets en métal et les seules armes des Mound-Builders étaient des haches, des couteaux ou des flèches en silex, qui ressemblent comme forme et comme travail à ceux de nos régions, durant ces temps que les archéologues ont appelés l'âge de pierre.

... Si même, ce qui paraît douteux, ces poteries remontent à des époques identiques, les différences que nous remarquons peuvent s'expliquer par la rareté, l'absence même de toute communication entre les tribus dispersées sur des vastes étendues de territoire, et absorbées par les difficultés matérielles de la vie.

... Si l'on compare en effet la poterie provenant des Mounds avec celle des populations lacustres de la Suisse, chez lesquelles il est permis de supposer un degré analogue de civilisation, on reste surpris de l'infériorité de cette dernière...

Ce n'est pas seulement chez Mound-Builders, que l'on recueille ces poteries variées; les Cliff-Dwellers et les habitants de pueblos ne leur cèdent en rien sous ce rapport. Les intrépides pionniers de la science que parcourent la Californie, la Nevada, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, le Colorado, le pays des Mormons, tout ce monde nouveau, à peu près inconnu, il y a si peu d'années encore, sont frappés d'étonnement de nombre de tessons qu'ils rencontrent à chaque pas...

C'est surtout dans les canons ou vallées formés par le Mancos, le Mac Elmo et par leurs affluents, que ces ruines se rencontrent. «Qu'on se figure, écrit un voyageur récent, une rivière asséchée, encaissée dans des rochers de grès rouge, escarpés et sans nul accès, d'une hauteur de 1:000 à 1:200 pieds et un homme debout dans cette vallée, contemplant à tous les étages les habitations de son semblable, tel est le spectacle qui s'offre à nous à chaque pas.» Les fleuves se sont taris, soit par l'effet de changements climatiques, soit par la destruction des forêts, dont on commence à peine à soupçonner l'importance; l'eau a disparu et, avec elle, la végétation et la vie. L'homme a fui ces régions inhospitalières, mais non, espérons-le, pour toujours; c'est à la science de l'homme à faire renaître ce que l'insouciance de l'homme a détruit, et ce ne sera pas une des moindres gloires de notre temps, que celle de féconder à nouveau ces régions désolées.

En général, la céramique des Cliff-Dwellers est bien supérieure à celle des Mound-Builders...

... Nous voyons souvent, comme chez les Mound-Builders, des fragments sur lesquels des lignes, des dessins géométriques ont été tracés avec un instrument pointu. Mais les vases des Cliff-Dwellers présentent des gravures plus compliquées qui rappellent à s'y méprendre les poteries étrusques. Les dessins de ceux de l'Arizona ressemblent aux ornements tracés sur les murs

du temple de Mitla. D'autres fois les diverses pièces sont ornées de figures humaines ou de représentations d'animaux. Chez les Mound-Builders, le canard était en général l'oiseau choisi; les Cliff-Dwellers semblent préférer le hibou. En résumé, si la poterie de ceux-ci est d'un type supérieur à celle recueillie dans les Mounds, elle l'est plus encore à celle que fabriquent aujourd'hui les potiers du Rio Grande ou du Rio Gila.

Si nous sortons des régions qui forment l'immense territoire des États-Unis, pour remonter vers le nord, il nous faudra mentionner les poteries recueillies dans les cavernes de l'île Royale (lac Supérieur) et celles trouvées à Ochelaga et à Beaver Hall (Canada). Elles offrent des décorations identiques à celles des poteries que les fouilles ont données dans les tombeaux mérovingiens du nordouest de la France. Mêmes dessins, même pointillé, mêmes stries, mêmes denticules.

Il nous faut maintenant descendre vers l'isthme... Là aussi nous aurons à dire les innombrables poteries que rencontrent les explorateurs. Dans les huacas de Chiriqui... Dans le Nicaragua... A 4 ou 6 lieues de Tehuantepec... Les *tumuli* situés dans la vallée du Tennessee, petit fleuve qui se jette dans la baie de Tampico... A Zacilla, dans la province de Oajaca...

La poterie est rare dans le Yucatan et dans le Chiapas où cependant des ruines grandioses indiquent la civilisation la plus avancée et la richesse la plus développée de toute l'Amérique centrale...

Il faut aussi mentionner une grotte située dans la vallée du Rio Nazas (province de Durango) renfermant des milliers de momies appartenant à une race bien distincte des Indiens actuels. A côté de ces débris humains, on a recueilli de pointes de flèche en silex et des vases d'un travail remarquable, rappelant par leur décoration l'art de l'antique Égypte...

M. Perrot compare les vases péruviens à ceux trouvés dans l'île de Chypre, «même ton de la pâte, terne et comme décoloré, nous dit-il, mêmes dessins, losanges et chevrons, spirales et cercles concentriques, même galbe d'une recherche naïve».

Les vases péruviens... La forme est le plus souvent ovoïde et un pied spécial est indispensable pour les poser. Cependant on en rencontre, et cela dans les sépultures les plus anciennes, dont les formes sont absolument semblables à celles usitées de nos jours, souvent ces poteries sont décorées de *grecques*... Il n'est pas de collection péruvienne qui ne possède de ces types qui se rapprochent curieusement de ceux que nous croyons jusqu'ici l'apanage exclusif de l'ancien continent.

Le Brésil, la plus vieille terre du globe, était habité au début du xvi^e siècle, lors de sa découverte par les Portugais, par les Tupinambas, race conquérante établie sur les côtes, et par les Tapuyas dont le nom signifie étrangers ou ennemis, qui vivaient dans l'intérieur de terres... on vient de découvrir, principalement dans l'île de Pacoval-Marajo et à Taperinha, sur le Rio-Tapajos, de nombreux fragments de poterie... On a mis au jour un certain nombre d'urnes semblables renfermant toutes des ossements humains.

Elles doivent forcément remonter à des temps éloignés, puisque tout ce que nous savons du mode de vie des Tupinambas ou des Tapuyas et en particulier de leurs rites funéraires ne permet pas de les leur attribuer.

Si la fabrication de la poterie remonte en Amérique aux premiers temps connus jusqu'ici de l'existence de l'homme, cette fabrication avait continué durant de longues générations et nous la voyons encore florissante, tout au moins au Mexique, au Pérou et dans quelques *pueblos* de l'Amérique centrale, lors de l'arrivée des Espagnols... Ce qui est plus certain encore, c'est qu'elle (la céramique avant le xvi^e siècle) dépasse de beaucoup la capacité des Indiens sauvages et nomades, misérables héritiers, nous ne pouvons dire descendants, des races bien autrement civilisées qui les avaient précédés sur le sol du nouveau monde. Il ne faut donc pas parler ici de la progression de l'humanité, comme d'une loi générale et sans exception... Sans doute, cette progression subit des arrêts; sans doute, l'histoire constate des retours en arrière, des régressions, si je puis me servir de ce mot, chez certaines populations et dans certaines régions... Mais si les peuples disparaissent, si les races s'étiolent et s'éteignent, si trop souvent la barbarie vient remplacer la civilisation et le sable du désert effacer jusqu'au nom et au souvenir de l'homme, l'humanité prise dans son ensemble, et c'est là la loi générale, continue sa marche ascendante... La renaissance d'un peuple, la dispersion d'un autre, la formation et la destruction d'un empire, la conquête et la défaite, le temps lui-même, ce grand acteur du drame, d'autres causes encore agissent dans un sens invariable dont l'histoire permet de suivre les phases diverses. L'Amérique en fournit une preuve nouvelle. A une civilisation que nous commençons à peine à connaître, en a succédé une autre due à des nouveaux venus, les Péruviens et les Mexicains, et éclairée par les premières lueurs de l'histoire. Cette civilisation elle-même était déjà sur son déclin, lorsque l'arrivée des *Conquistadores* est venue apporter dans ces régions les éléments d'une société nouvelle, dont nos arrière-neveux pourrons un jour apprécier le développement.

Il est une autre conclusion qui ressort, ce semble, de tout ce que nous savons des premiers temps où l'homme a vécu. Les silex tantôt grossièrement ébauchés, tantôt polis par un travail persévérant présentent une analogie de formes qui ne saurait échapper à l'observation. On les trouve sous les *tumuli* de la Sibérie, dans les tombes de l'Égypte, sur le sol de la Grèce, dans les rudes monuments de la Scandinavie, comme dans les forêts et sous les *Mounds* du nouveau monde; mais qu'ils viennent de l'Europe ou de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique, ils sont tellement identiques comme forme, comme matière, comme travail, que l'on pourrait aisément les prendre pour l'œuvre des mêmes ouvriers.

... Sur les rivages de l'Atlantique et du Pacifique, des pyramides, des statues colossales, des monuments grandioses rappellent ceux de l'Assyrie et de l'Égypte; partout l'architecture et la sculpture offrent des points de contact vraiment remarquables. Dans ces *pueblos* perdus aujourd'hui dans le

désert, les pierres sont appareillées comme dans les constructions de la vieille Rome; les motifs d'ornementation des Mexicains et des Péruviens se retrouvent sur les vases de bronze que les Chinois fabriquaient vers les débuts de l'ère chrétienne, et voici que les humbles tessons de poterie, dédaigneusement foulés aux pieds du voyageur, viennent ajouter une page nouvelle à cette étrange histoire. Partout l'argile a été pétrie et mêlée avec les substances qui pouvaient le mieux ajouter à sa consistance; partout l'homme a su la cuire et lui donner de formes les plus appropriées à ses besoins, et partout ces formes sont identiques! Que l'on parcoure les musées, que l'on jette les yeux sur les gravures qui accompagnent les traités spéciaux, sur celles que nous reproduisons, et on ne s'étonnera plus de voir les archéologues comparer l'art péruvien et mexicain, l'art des Cliff-Dwellers et des humbles Mound-Builders eux-mêmes, à l'art égyptien ou étrusque, à l'art grecque ou franc. Et cependant les peuples anciens, ceux du moyen âge ignoraient l'existence même du continent américain. Tout prouve que ces hommes séparés par des mers infranchissables encore n'ont pu avoir des rapports assez suivis pour que leurs connaissances et leurs arts aient été puisés à une source commune; tout prouve que si ces rapports ont existé, ils se perdent dans la nuit d'un passé si immense qu'il est presque impossible d'appuyer sur une aussi faible hypothèse ces merveilleuses similitudes de conception et d'exécution.

... Les vieux habitants de l'ancien et du nouveau continent sont semblables par leur charpente osseuse, semblables par leur intelligence; ils puisent dans cette intelligence les mêmes désirs, les mêmes pensées, les mêmes conceptions; ils connaissent les mêmes nécessités de la vie, ils emploient les mêmes moyens pour les satisfaire.»

Ib., tom. iv, 1881, pag. 639-680.

M. DE NADAILHAC.

Époque paléolithique. — La formation pampéenne

«Dans toute l'étendue de l'immense surface de la Pampa, au-dessous de la terre végétale, on trouve une couche de terrain rougeâtre, composée exclusivement d'argile et de sable très fin, et quelques infiltrations calcaires. Elle descend jusqu'à une profondeur de 30 à 40 mètres et présente partout la même composition et le même aspect. Aucun bloc de pierre de provenance étrangère, aucun caillou roulé n'interrompt cette homogénéité. A peine si l'on trouve çà et là quelques petits dépôts ou minces couches de sable sensible au tact.

Dans notre étude sur les terrains meubles du bassin du Plata (1875), j'ai déjà démontré que cette formation n'était pas d'origine marine mais d'eau douce bien qu'elle ne se fut pas formée dans le fond de quelque grand lac, ni par les alluvions de quelque grand fleuve, mais bien par des inondations

répétées, qui, par intervalles, ont recouvert les plaines des pampas déposant sur elles les matériaux terreux qui les recouvrent.

Les fossiles qu'on trouve dans la formation démontrent l'existence d'une faune tout à fait différente de celle qui peuple actuellement la même contrée.

On a déjà déterré les ossements d'un grand *Machairodus*, d'un *Ursus* aussi grand que le *Spæleus*, de plusieurs espèces de cerfs et palæomas, de chevaux et d'*Hippidiums*, de *Macrauchenia*, de deux *Mastodon*, de *Toxodon* et du *Typotherium*, des tatous géants comme les *Doedicurus*, le *Panochtus*, le *Schistopleurum*, le *Hoplophorus* et le *Clamidothorium*, de paresseux colossaux comme le *Myloodon*, *Scelidothorium*, *Megalonix*, *Lestodon* et *Megatherium*, etc.

C'est au milieu de cette faune étrange que j'ai rencontré aussi plusieurs fois les vestiges matériels de l'existence de l'homme, son contemporain.

Preuves de l'existence de l'homme dans la formation pampéenne. Les preuves que j'ai recueillies de l'existence de l'homme fossile dans la pampa sont assez nombreuses. Dans une communication à ce sujet faite dernièrement au *Congrès international des sciences anthropologiques*, je les ai classées comme il suit: 1^{er}, ossements avec des raies et des stries; 2^e, ossements avec des vestiges de choes; 3^e, os longs fendus; 4^e, ossements brûlés; 5^e, charbon végétal; 6^e, terre cuite; 7^e, ossements incisés; 8^e, os troués; 9^e, instruments en os; 10^e, instruments en pierre; ossements humains.

C'est-à-dire que j'ai trouvé tous les genres de preuves sur lesquelles on a affirmé l'existence de l'homme quaternaire européen, à l'exception des dessins primitifs, que d'ailleurs on ne trouve que dans le quaternaire supérieur.

J'attribue à l'action de l'homme les stries qui présentent à leur surface les ossements de *Toxodon*, *Mastodon*, *Hippidium*, etc., qui ressemblent à celles qu'on trouve sur les ossements du renne des cavernes de France et qui, j'en suis convaincu, n'ont été produites ni par les dents d'un carnassier, ni par les infiltrations d'eau, ni par des racines, ni par le sable entraîné par l'eau, ni par l'action glaciaire dont on ne trouve pas des vestiges dans la pampa, par cette double raison que je les ai trouvés semblables aux ossements striés des *paraderos* modernes.»

Ib., tom. II, 1879, pag. 239-240.

FLORENTINO AMEGHINO.



TABLE DES MATIÈRES

	PAG
Avant-propos	5

PREMIÈRE PARTIE

Les âges préhistoriques du Brésil

I. L'exposition anthropologique de Rio de Janeiro	11
II. Les plagiats scientifiques et l'importance des symboles de Marajó	49
III. La nouvelle synthèse anthropologique américaine	52

DEUXIÈME PARTIE

Aperçu sur l'autochthonie polygéniste

I. Les doctrines génésiques	57
II. Homotypie crânienne de plusieurs zones réputées autochthoniques, prouvée par la morphologie	68
III. Hétérogénies individuelles révélées par les observations physico-psychologiques	89
IV. Hégires et croisements humains prouvés par les faits mésologiques et ethnologiques	95

Notes faisant partie intégrante du texte

Note A	105
Note B	106
Note C	111

ERRATA

Pages	Ligne	Au lieu de	Lisez
6	20	m'en dirent	m'en dire
14	17	d'ethnologie et préhistorique	d'ethnologie et de préhistorique
19	14	graves	gravées
19	22	du Marajó	de Marajó
24	12	dontil	dont il
30	6	pour rezdire	pourrez dire
30	21	où se trouvent	où ils se trouvent
30	23	mentionnés	mentionnés
34	26	je trouve qui	je trouve qu'il
38	23	par le Tao, que	par le Tao, qui
40	12	17 ^{me}	17 ^e
42	37	très communs	très communs
54	20	qui a eu son berceau	qui a eu son berceau
56	5	parce qu'il ne sait pas	parce qu'il ignore
64	2	(page 103)	(page 103).
69	5	des quels	de-quels
70	31	horizontalement	horizontalement
71	8	qui as ouffert	qui a souffert
71	32	horizontaux	horizontaux
99	12	delà	delà
99	24	européen	européen
106	5	pour vous pour	pour vous pour-
80 (Tableau) col. 1er		Contour	Contours



ARCHIVES DU MUSEUM NATIONAL — BRÉZIL

Collection du MUSÉE	BRÉZIL Marajó	MEXIQUE	CHINE	ÉGYPTÉ	INDE
N°1 206.476					
N°2 206.476					
N°3 47 G.					
N°4 113.110D					
N°5 114.110D					
N°6 114.9B					
N°7 P					
N°8 27.C					
N°9 114.9B					
N°10 114.9B					
N°11 696 DD					
N°12 150.24D					
N°13 150.24D					
N°14 EL					
N°15 EL					
CARACTÈRES SYMBOLIQUES COMPARÉS					